ELISE DUMÉNIL.

DE L'IMPRIMERIE D'A. DULAU ET CO.^r ET
L. NARDINI, NO. 15, POLAND-STREET.

3. K. 2
12

ELISE DUMÉNIL.

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

MARQUISE DE MONTALEMBERT.

TOME III.

A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE.

1800.

15

354
324

MUSEUM
BRITAN
NICUM

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE LXX.

La Marquise de Lonel a Elise.

Paris 16 *Février* 17. .

J'ai reçu votre lettre du 7 Février, ma chère Elise. En la lisant, combien j'ai gémi de ne pouvoir voler près de vous, et vous instruire à l'instant de la vérité? Le jour même où vous m'écriviez, Alfred que vous accusiez si injustement, Alfred plein d'impatience et d'amour, venait de me quitter pour voler vers vous. Votre lettre du 30 Janvier l'avait si fort tourmenté, il avait tant d'inquiétudes sur votre compte, que si vous aviez entendu ses plaintes et les démonstrations de sa tendresse, vous eussiez rougi de votre injustice. Ferdinand cherchait à nous rassurer, en nous disant que Mde. de Granval veillerait à ce que le Comte ne fit pas d'imprudences, et qu'instruite de tout,

elle l'empêcherait de parler d'une avanture, pour laquelle il n'y avait plus rien à faire que d'en garder le secret.

L'Abbé et moi nous n'osions partager une sécurité que l'amour donnait à Ferdinand, et que l'espérance faisait partager à Alfred. Le peu d'estime que j'ai pour le caractère de la Présidente, me faisait douter de sa prudence. Hélas, votre lettre m'apprend que mes allarmes n'étaient que trop bien fondées. . . . On m'apporte à l'instant votre lettre du 9. Vous me mandez que vous êtes instruite de la cause du malheur d'Alfred, et que vous savez qu'il n'est pas coupable. Prenez donc courage, ma chère amie; j'aime à croire que cette épreuve sera la dernière. M. Duménil se laissera toucher; il est impossible qu'il punisse Alfred d'avoir été malheureux. Ne dites-vous pas vous-même, qu'*Elise est trop chère à son père, pour qu'il reste inflexible?* Croyez donc, mon amie, que votre père fera tout pour Alfred, quand il aura reconnu qu'il est le seul qui puisse vous rendre heureuse.

Adieu, ma chère. Je suis forcée de vous quitter, et cependant j'ai commencé cette

lettre trop tard, pour qu'elle puisse partir par ce courier. J'espère en recevoir bientôt une de vous par laquelle j'apprendrai qu'Alfred est auprès de vous, et que mon amitié n'a plus d'autre office à remplir, que celui de vous adresser ses plus tendres félicitations.

Le 18 *Février.*

PERSUADÉE qu'Alfred était auprès de vous, je n'attendais plus que l'heureux résultat de sa justification. Mais hélas ! votre lettre du 10 a redoublé toutes mes inquiétudes ; je ne sais plus que pleurer avec vous. . . . . .

Cependant, ma chère Elise, la tendresse de votre père semblerait devoir nous rassurer. Sa colère a-t-elle pu resister à vos larmes ? N'avez-vous pas reçu sa bénédiction paternelle à l'instant même où il était si cruellement offensé? Soyez sûre, ma chère amie, que votre soumission le désarmera, il écoutera la justification d'Alfred, quand tous vos amis s'empresseront de lui faire connaître la vérité.

M. de Lonel vient de me quitter. En voyant les marques de ma douleur, sa tendresse pour moi s'est exprimée d'une manière si touchante, que j'ai cru devoir le rassurer sur mon compte, en confiant notre secret à son honneur. Il ignorait entièrement la malheureuse affaire. Je ne puis mieux vous exprimer l'estime qu'il a pour vous et l'intérêt que vous lui inspirez, qu'en vous disant qu'il voulait partir à l'instant même, pour aller près de M. Duménil, plaider la cause d'Alfred, et solliciter une union si désirée de tous vos amis. Mais connaissant le caractère de votre père, j'ai pensé qu'une telle démarche de la part d'un étranger ne pouvait que lui déplaire, et nuire à nos intérêts. J'ai donc obtenu de lui qu'il modérât son impatience. Il m'a chargée de vous dire que, lorsque vous jugeriez l'occasion convenable, il se trouverait trop heureux de faire toutes les démarches que vous voudriez confier à son zèle. Ainsi vous voyez, ma chère Elise, que votre père trouvera à chaque pas un être intéressé à appaiser sa rigueur. Prenez donc courage, je vous en conjure, et conservez l'espérance que l'in-

nocence d'Alfred, et la tendresse de votre père doivent nous donner à tous.

Adieu, ma chère Elise, adieu.

Billet de Ferdinand a la Marquise de Lonel

Bordeaux le 15 *Février* 17. .

Quand je serai un peu plus calme, ma chère sœur, je vous écrirai tout ce qui se passe ici; mais je suis encore trop agité pour mettre de l'ordre dans mon récit. J'ai beaucoup d'humeur. Je ne suis pas sans craintes, sur ce qui peut résulter de l'orgueil du Comte et de la sévérité de M. Duménil. J'ai vu Mde. de Granval, qui m'a laissé la lettre que joins ici. Elle vous instruira de ce qui s'est passé avant notre arrivée. Par un autre courier, je vous raconterai mon entrevue avec la belle; je me borne pour aujourd'hui à cet envoi, et je vous quitte, pour retourner à l'hôtel de Boransac, où j'ai passé une partie de la matinée.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXI.

Le Comte de Boransac, a la Présidente de Granval.

Bordeaux le 10 *Février* 17. .
à 9 *heures du soir.*

Je viens de passer chez vous, ma belle amie, pour vous rendre compte d'une visite que je viens de faire au plus entêté des hommes. J'ai su me contraindre, mais je ne réponds pas que ma patience puisse aller plus loin. L'épreuve est un peu trop forte. Un Boransac dédaigné! En vérité, ma belle amie, Duménil se donne de trop grands airs. Sa fille est charmante, j'en conviens; mais mon Alfred vaut son Elise, et le nom de Boransac est assez beau à porter, pour qu'il ne doive pas craindre de faire une sottise en le donnant à sa fille. Mon Alfred fut-il un étourdi, il vaudrait mieux sans doute risquer de souffrir un peu de ses fautes, que de manquer une alliance dans laquelle Elise trouvera tous les avantages réunis au bon-

heur d'épouser celui qu'elle aime. Je suis fort mécontent, je vous assure.

On m'a dit que vous reviendrez demain, mais je n'ai pas la patience d'attendre jusque-là, pour vous instruire de notre position. Mon fils aussi peut arriver demain; le soin de le consoler peut encore m'ôter la liberté d'aller chez vous, et vous seriez inquiète, si je ne vous informais pas promptement de ce qui s'est passé dans une visite à laquelle vous m'avez vu attacher quelque importance.

Après l'imprudence que j'ai commise, en montrant à M. Duménil la lettre de l'Abbé, et le peu de succès qu'a eu cette marque de confiance, auprès d'un homme qu'elle aurait dû toucher, je n'oublie point que c'est pour appaiser ma colère, et éviter une rupture, que vous êtes revenue exprès de la campagne voir Mde. de Pressange, et lui apprendre tout ce qui pouvait justifier Alfred. Je n'oublie point non plus, qu'avant de retourner à votre charmante maison, où les plaisirs vous attendaient, vous eûtes encore la bonté de passer chez moi, pour me rendre compte de votre démarche. Tout ce que vous me dîtes, la douleur d'Elise dont j'avais

été témoin, l'inquiétude où devait être mon fils, tout cela me détermina à écrire à Duménil, pour lui demander une heure d'entretien; car soit hasard, soit volonté de sa part, je n'avais pu depuis mon imprudence le trouver chez lui. Il a consenti à ma démarche, mais je ne l'ai vu qu'aujourd'hui, après le départ d'Elise qu'il a inhumainement renvoyée à Key..... avec sa tante.

Occupé du chagrin que mon imprudence causait à Elise et à mon fils, je pris la résolution de me contraindre assez, pour éviter toute querelle qui pût leur nuire; et dans cette disposition à la patience que ma tendresse pour ces chers enfans pouvait seule me donner, je me suis rendu ce soir vers 6 heures chez Duménil. En entrant dans son appartement, je lui dis, qu'ayant appris l'indisposition de sa fille, j'étais venu plusieurs fois pour la voir. Elle ne recevait personne, me répondit-il.—— Ni vous non plus, mon ami, car je commençais à être fatigué de me faire écrire chez vous.——Je vous fais mes excuses, j'étais sorti.——— Comment se porte Elise?——Mieux.——— Puis-je la voir? ——— Elle est partie ce

matin avec sa tante; l'air de la campagne lui était nécessaire.——— Comment partie? Mais Alfred arrivera demain, ou après-demain.——— (Ici pas un mot de la part de Duménil.) Mon ami, ajoutai-je, ne comptez-vous pas voir Alfted? ——— Je le recevrai sans doute.——— Pas un mot d'ajouté à cette froide réponse.

Je ne savais comment débuter dans la conversation que je voulais avoir, et j'étais au moment de perdre patience. Mais me rappelant que j'avais compromis les intérêts de mon fils, je me contins; et mettant tout orgueil de côté, je demandai avec douceur à Duménil, s'il comptait donner à nos enfans une longue pénitence, pour expier les torts du Prince Orsinelli. Je pris l'air souriant, en faisant cette question, et je partis de là pour raconter toute l'affaire. Duménil parut m'écouter avec tranquillité, mais lorsque je voulus savoir son opinion, il me serra la main avec l'air ému, et il me dit: ah! mon ami, si vous pouviez concevoir l'excès de ma tendresse pour ma fille, vous sauriez que je ne vis que pour la rendre heureuse. Ne m'en veuillez pas, mais Alfred aime le jeu...

et Alfred joueur ne sera point l'époux d'Elise. Jamais, jamais, ajouta-t-il avec force, je n'exposerai ma fille au plus affreux des malheurs. Sans témoigner que je fusse offensé des soupçons injurieux qu'il avait contre Alfred, je continuai sa justification à laquelle je n'obtins d'autre réponse que celle-ci : "le tems seul peut nous éclairer; il " justifiera mes craintes, ou votre opinion. " Quand le bonheur de l'être le plus cher " dépend de la démarche qu'on doit faire, " pensez-vous qu'on doive se presser ?" J'allais répondre, mais on annonça M. de Coulanges. Je n'osai traiter de nos affaires devant un tiers, je pris congé. Duménil me reconduisit d'un air amical. Je lui annonçai que je lui ménerais Alfred dès qu'il serait arrivé. Il me répondit que si je voulais le faire instruire de l'heure, il se trouverait chez lui pour nous recevoir.

Je n'étais pas content. Cependant j'étais disposé à pardonner l'expression d'un premier mouvement. En songeant au caractère de Duménil, je me rappelai en même tems son ancienne amitié pour moi, la parole que nous nous étions donnée d'unir nos enfans,

si Alfred méritait sa confiance. L'innocence de mon fils me rassurait ; et je pensai que sa présence aurait le pouvoir de désarmer ce grand courroux.

Occupé de ces idées, j'ai passé chez vous. Ne vous ayant pas trouvée, je me suis livré à mes réflexions. J'en ai fait qui m'ont humilié. Ma colère contre l'entêté personnage a repris de nouvelles forces. Quoi ! je lui explique toute l'affaire ; je me donne le soin de lui prouver, que mon fils n'est pas coupable ; au lieu de m'offenser de ce qu'il l'accuse d'être un joueur, de ce qu'il l'accuse d'avoir un vice aussi bas, je me donne la peine de recommencer à lui conter tout ce qui s'est passé, et il me dit froidement qu'il lui faut le tems de réfléchir ! En vérité, j'ai grand besoin de songer à l'amour d'Alfred pour Elise, au bonheur qu'il attache à son union avec elle, pour ne pas rompre dès aujourd'hui mes engagemens.

Adieu, ma belle amie. Vous qui êtes si bonne, faites des vœux pour que je puisse accorder ce que je dois à l'honneur de mon nom, et au bonheur de mon enfant. Recevez l'hommage de mon tendre respect, et

celui de mon admiration pour tout ce que vous avez de charmes, et pour cette sensibilité précieuse qui vous rend si chère à vos amis.

LE COMTE DE BORANSAC.

LETTRE LXXII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 20 *Février* 17..

SI la femme n'était pas de tous les animaux le plus joli, et le plus aimable, si son doux langage ne flattait pas l'ouïe, si ses graces ne charmaient pas la vue, si son ensemble n'avait pas à lui seul le pouvoir d'enivrer tous nos sens, je crois que dans ma colère, je verrais avec plaisir disparaitre de dessus la terre cette séduisante moitié de l'espèce humaine. Etre légère en amour ; à la bonne heure. Cela est juste, et c'est même nous rendre hommage, que de suivre l'exemple que nous donnons. Mais être légère en amitié !...Oh ! ma chère sœur, malgré

malgré mon enthousiasme pour votre sexe, un instant je l'ai maudit, sans que le souvenir du petit nombre de celles qui vous ressemblent, se soit présenté pour appaiser mon courroux.

Je vous assure que dans les premiers jours de notre arrivée, je n'aurais pu vous écrire. La négligence de Mde. de Granval, et l'entêtement de Mr. Duménil, m'avaient donné un accès de colère qui avait presque troublé ma raison. Mais l'amour m'ayant enfin un peu radouci, et l'innocence d'Alfred faisant la base de mes espérances, je me retrouve aujourd'hui assez de sang-froid, pour pouvoir vous rendre compte de tout ce qui s'est passé.

Le 11 à Midi, nous descendîmes à l'hôtel de Boransac. Le Comte était sorti, je laissai Alfred chez son père. Plus tourmenté par ses inquiétudes, qu'empressé de revoir la présidente, je me hâtai de me rendre chez elle, avant même de passer chez moi.

Si vous vous rappelez la conversation que nous eûmes à Paris dans notre dernière entrevue; si vous vous rappelez la confiance que m'inspirèrent les témoignages de votre ami-

tié, et combien après vous avoir parlé de mes liens, je devins exigeant, en voulant vous forcer de trouver la présidente aussi parfaite que je la trouvais jolie ; si vous vous rappelez votre patience à m'écouter, et toutes les folies que l'amour me fit dire, vous serez étonnée, ma chère sœur, en apprenant la mauvaise humeur, et la disposition à quereller, que je portai chez Mde. de Granval. Mais pendant notre route, les tourmens de notre cher Alfred avaient fini par me troubler, et tout en me rendant chez Mde. de Granval, je l'accusais déjà, avant de savoir qu'elle fût coupable.

Je la trouvai seule. Inquiète de l'opinion que j'aurais de sa conduite, et moi, disposé à la soupçonner, au lieu de courir l'un vers l'autre, nous restâmes immobiles à nous regarder fixément. Mon air froid la fit rougir. Sa rougeur fortifia mes soupçons, et mes premières paroles furent, où en sommes-nous ? Avez-vous veillé à ce que le Comte ne fit pas d'imprudences ? à ce que l'on ne fit aucun usage de la lettre de l'abbé ? Mr. Duménil est-il instruit de notre malheureuse avanture ?—Peu accoutumée au

ton que je prenais, Mde. de Granval parut d'abord étonnée, ensuite offensée. Elle me répondit avec une hauteur, qui, loin de m'appaiser, me confirma dans l'opinion qu'elle avait des reproches à se faire. Notre mauvaise humeur étant ainsi partagée, l'explication fut vive. J'appris que le jour où la lettre de l'abbé était arrivée, elle fut occupée d'un bal, qui lui fit oublier toutes mes recommandations, et le danger qu'il y avait à laisser le Comte seul. Il reçut en effet cette fatale lettre, pendant l'absence de Mde. de Granval ; il partit sur le champ pour Bordeaux, et Mr. Duménil fut instruit de toute l'affaire. Mde. de Granval, en m'apprenant cette fâcheuse nouvelle, me donna à lire la lettre que je vous ai envoyée jeudi dernier. L'inquiétude que je témoignai, après avoir lu la lettre du Comte, frappa la légère Granval. Son amour chercha à m'appaiser, son orgueil l'engagea à s'excuser ; mais n'écoutant rien de ce que l'un ou l'autre de ces deux sentimens lui faisait dire, je la quittai en la maudissant ; et pour la première fois de sa vie, Ferdinand, le dé-

fenseur de toutes les belles, cria anathême contre *le sexe enchanteur.*

Je me hâtai de retourner à l'hôtel de Boransac ; le Comte et Alfred étaient partis pour se rendre chez Mr. Duménil. Je n'osai questionner les domestiques, je n'osai aller rejoindre Messieurs de Boransac, et je restai à les attendre dans le salon.

Mon amitié pour Alfred est le seul sentiment qui n'ait rien à redouter de la légéreté de mon caractère, tout doit céder chez moi devant cette amitié prise dès l'enfance. La mauvaise humeur de Mde. de Granval ne put me toucher, et le souvenir de la scène que je venais d'avoir, ne m'aurait que faiblement occupé, si au milieu des idées qui m'agitaient, je ne me fusse rappelé les reproches que je venais à mon tour de recevoir. Mde. de Granval, à qui je communiquais quelquefois une partie des lettres que j'écrivais à Alfred, imagina au milieu de notre querelle, de me rendre reproche pour reproche, en m'accusant d'être, par mes dangereux conseils, le premier auteur des chagrins de mon ami. Je ne m'abaissai pas

à me justifier. Les femmes n'ont pas assez de profondeur dans les idées, pour apprécier mes principes. Je ne répondis donc point à ses accusations, mais lorsque je fus seul, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur cette partie de sa justification. Les inquiétudes sur la position d'Alfred vinrent m'assaillir, j'en étais profondément accablé, lorsqu'il rentra avec son père.

L'air abattu d'Alfred me frappa. Le visage enflammé, et l'air hautain du Comte excitèrent mes craintes. Je n'osais questionner. J'attendais en tremblant qu'un mot de leur part dirigeât le sens de mes conseils, ou de mes consolations ; lorsque Alfred se jetant dans un fauteuil, s'écria : jamais, non, jamais je ne supporterai mon malheur ! De son côté, le Comte en se promenant à grands pas, jurait de ne point souffrir qu'on dédaignât son fils, et qu'on le reçût comme un étranger, dans une famille à laquelle son alliance ne faisait que trop d'honneur. Je tâchai d'appaiser le Comte, et d'établir assez de calme dans la tête de l'un, et dans le cœur de l'autre, pour chercher ensemble les moyens d'éviter au moins

d'agraver le malheur d'Alfred. Mais le Comte était si griévement offensé de la conduite de Mr. Duménil, que j'étais au moment de perdre l'espérance de l'appaiser. Quelques mots prononcés dans la chaleur du ressentiment, ne m'instruisaient qu'imparfaitement de ce qui s'était passé dans une entrevue, dont j'eusse voulu connaître tous les détails. Je sollicitais vivement le Comte, et j'allais obtenir cette explication, lorsqu'on vint l'avertir que Mde. l'intendante l'attendait dans sa voiture. Il devait aller dîner avec elle à la campagne, et vous savez que toute partie de plaisir, est pour le Comte de Boransac un engagement sacré. Je ne puis vous exprimer l'impatience que me donna ce contre-tems. Je l'engageai à s'excuser sur l'impossibilité où l'arrivée de son fils le mettait de remplir son engagement. Ce fut en vain que je le sollicitai. Les apostrophes que je lui prodiguai dans ma colère, ne purent l'arrêter. Il entraîna son fils avec lui, et il me laissa dans le tourment de ne pouvoir être instruit de la position d'Alfred. Cependant en me quittant, il me promit que s'il ne revenait pas le soir même, il

m'écrirait les détails que je desirais de savoir. J'ai reçu sa lettre le 13 ; j'aime mieux vous l'envoyer, que de vous écrire ce qu'il me mande, parceque l'heure de la poste me presse, et que je ne veux pas manquer le courier. Je remets à demain la suite de ma narration.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXIII.

(Incluse dans la précédente.)

Le Comte de Boransac a Ferdinand.

Le 12 *Février* 17..

Ne comptant retourner à Bordeaux que demain au soir au plutôt, je ne veux pas vous faire languir, mon cher Ferdinand. Je m'empresse de vous donner les détails que je vous ai promis. Un de mes gens vous portera ma lettre. La bonne humeur que me donne la maniére dont on traite ici mon Alfred, me dispose au calme nécessaire, pour vous rendre un compte exact. Je crois

d'ailleurs que si vous ou l'abbé vous allez voir Duménil, il est nécessaire que vous sachiez ce qui s'est passé entre nous. Je n'ai pas besoin de reprendre les choses de plus haut, la belle Présidente vous a sûrement instruit de tout ce qui s'est passé entre Duménil et moi, jusqu'au moment de votre arrivée. Je commencerai donc, mon cher Ferdinand, en vous parlant de la joie que j'ai eue hier matin en rentrant chez moi. Vous pouvez concevoir ce que j'ai éprouvé, en pressant dans mes bras ce fils que j'aime si tendrement. Hélas ! cette joie fut mêlée d'amertume, en me voyant forcé de l'instruire de notre position. J'envoyai promptement prévenir Duménil de l'arrivée de mon fils. Sa réponse fut polie, nous nous rendîmes chez lui.

Mon pauvre Alfred tremblait, mais en entrant dans le cabinet de Duménil, la force du sentiment qui oppressait son cœur, le fit courir dans les bras de son second père, en s'écriant qu'il demandait pardon. Cette action parut étonner et attendrir Duménil. Alors m'appercevant de l'espèce d'admiration que la tournure d'Alfred causait à Du-

ménil, je fis peut-être une imprudence, en mettant un trop grand prix à mon Alfred, et en témoignant mon étonnement, qu'il fût possible de balancer un instant à l'accepter pour gendre, quand même on n'aurait pas des engagemens sacrés à remplir. J'en dis beaucoup trop, et j'en aurais peut-être encore dit davantage, si je ne m'étais apperçu qu'à mesure que je parlais, l'attendrissement de Duménil s'évanouïssait, et la sévérité reparaissait sur son front. Alfred était trop intéressé à tout ce qui se passait, pour ne pas observer jusqu'au moindre mouvement; un de ses regards acheva de m'interdire, et de me faire appercevoir que j'avais été trop loin.

Ce ne sont point, dit Duménil, en regardant mon fils, ce ne sont point les avantages extérieurs qui sont de quelque prix aux yeux d'un être raisonnable. Pour qu'une femme soit heureuse, sachez, Alfred, qu'il lui faut un mari dont le caractère et les mœurs soient irréprochables. Vous avez de bonnes qualités, mais vous êtes faible, et vous vous laissez entraîner avec une facilité incroyable. J'espère que vous vous

formerez, et que vous ferez le bonheur de votre père. Je le désire de tout mon cœur, je vous assure. Le fils de mon ami doit sans doute m'inspirer de l'intérêt.

Ces dernières paroles furent un coup de foudre pour mon Alfred. Il ne put y tenir, sa tête s'exalta, il demanda à grands cris de voir son Elise, et d'expirer à ses pieds, s'il ne pouvait obtenir sa grâce. Duménil parut faire un effort sur lui-même, pour ne pas se laisser attendrir. Croyant sans doute pouvoir mieux résister, en employant des termes polis, qu'en se servant d'expressions amicales, il nous parla comme à des étrangers, que l'on ne pouvait se dispenser de recevoir. Il dit que sa fille dans ce moment était malade...Il espérait qu'à son retour de la campagne, elle serait en état de nous voir... Cent mauvaises raisons de cette nature me mirent dans un état violent. Je fis signe à mon fils de cesser ses sollicitations. Je sentis qu'un Boransac n'était pas fait pour s'humilier ainsi ; et trop mécontent pour ne pas craindre de le témoigner, et de me brouiller avec un homme dont le bonheur de mon fils dépendait, je mis fin à une visite qui n'avait que trop duré.

Ah, pourquoi mon Alfred n'a-t-il pas votre heureux caractère ! Pourquoi s'attache-t-il avec autant d'entêtement !

Il y a assez de jolies héritières dans notre province. Je le marierais encore avantageusement ; chaque famille se disputerait mon fils, ce serait à qui briguerait l'honneur de mon alliance. Avec la fortune qu'aura Alfred, il réunit tous les avantages qu'on peut désirer ; et entre nous soit dit, mon cher Ferdinand, une jolie femme en vaut une autre. Si Alfred avait mon expérience, il saurait que lorsque les premiers transports de l'amour sont passés, tant de perfections dans une femme deviennent souvent une gêne. Mais il ne pourra vivre sans son Elise! voila ce qu'il m'a dit il y a quelques heures. Ah, s'il avait votre caractère, il serait plus heureux ! Je pourrais alors braver Duménil, et me venger du sot rôle qu'il me fait jouer.

Je suis obligé de vous quitter, mon cher Ferdinand, il est plus de 3 heures du matin, et j'aurais pu dater ma lettre du 13.

Adieu, mon ami.

Le Comte de Boransac.

LETTRE LXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 21 *Fevrier*, 17..

Le 14 dans la matinée je reçus un billet d'Alfred qui me mandait qu'il venait d'arriver avec son père, qu'ils avaient eu ensemble une vive altercation, et qu'il me priait instamment de me rendre auprès de lui. Lorsque j'arrivai, je les trouvai fort mécontens l'un de l'autre. Alfred était plongé dans la douleur, et la colère du Comte semblait avoir repris de nouvelles forces. L'abbé avait passé chez Mr. Duménil, sans le trouver. Mr. Duménil n'avait encore rendu aucune des visites qui lui avaient été faites, et le Comte de Boransac, sans réfléchir au peu de jours qui s'étaient écoulés, regardait comme une nouvelle offense, qu'il n'eût pas encore paru.

Je m'occupai à opposer à la colère du Comte tout le pouvoir de la tendresse paternelle

ternelle. Dans un moment de silence, je lui fis observer son fils. Vous voyez sa douleur, lui dis-je, si vous vous brouillez avec Mr. Duménil, que deviendra Alfred ? Quelques larmes vinrent humecter les paupières du Comte ; il regarda son fils, et me serrant la main, il me dit avec une expression qui me toucha : mon ami je me vaincrai. Il s'approcha ensuite d'Alfred, qui occupé sans doute de la pensée, qu'il devait tous ses malheurs aux imprudences de son père, le repoussa. Le Comte sans s'être apperçu de ce mouvement involontaire, l'assura d'un ton de voix ému, qu'il sacrifierait son ressentiment, qu'il le priait de ne pas s'abandonner à sa douleur. Il le serra dans ses bras ; Alfred fut attendri. Cette effusion de cœur fut suivie d'un moment de calme, qui nous plaça dans la position que je désirais.

Je proposai alors d'envoyer Marc chez Mr. Duménil. Je dis au Comte que Marc, étant lié avec les principaux domestiques de cette maison, il pourrait en les faisant jaser, nous instruire peut-être des projets de Mr. Duménil, et du plus ou moins de tems

qu'Elise devait rester à Key... Mon avis fut suivi à l'instant. Marc fut appelé, on lui fit sa leçon. Il partit.

Marc fut de retour en moins d'une heure. On ne savait point chez Mr. Duménil, quand Elise reviendrait. On l'avait portée mourante dans la voiture. Les gens ignoraient le motif de ce voyage, et le sujet du chagrin d'Elise ; mais ils avaient jugé par la douleur de leur jeune maitresse, que ce voyage était contre son gré. On ne savait pas si elle reviendrait, ou si son père irait la joindre. Il n'était question dans la maison ni de retour ni de départ. Les domestiques avaient paru fort affectés du chagrin de Mlle. Elise, mais ils n'avaient rien dit contre leur maitre. Leur silence à ce sujet, et la joie qu'ils avaient tous d'avoir vu Mr. Alfred, faisaient supposer à Marc qu'ils ne savaient rien du fond de l'affaire.

Je fis valoir comme un motif d'espérance ce secret si bien gardé. Je demandai à Alfred s'il ne croyait pas que ce redoublement de séverité de Mr. Duménil ne serait que passager, puisqu'il paraissait mettre des soins à ce que ses domestiques ne fussent

pas instruits de ce qui se passait dans la famille ? Je demandai au Comte s'il croyait que la prudence que Mr. Duménil mettait dans cette affaire, donnait l'idée d'un homme qui voulait rompre ses engagemens. Ces reflexions calmèrent un peu les chagrins de l'un, et l'orgueil de l'autre.

Le pauvre Marc, satisfait de voir son maitre un peu plus tranquille, nous dit qu'une chose qui paraissait encore de bon augure, c'était que Mlle. Léris était restée, que les femmes de chambre seules avaient suivi, et que si ce voyage n'eût pas dû être de courte durée, la bonne n'eût sûrement pas quitté son élève.

Un malheureux se flatte aisément. Le cher Alfred crut voir dans ce simple fait, la source de toutes ses espérances. Il se leva avec vivacité, fit mille questions qui se succedèrent si rapidement, que Marc eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il n'avait pu voir Mlle Leris, qu'elle était sortie ; mais qu'ayant pensé comme son maitre, qu'il pourrait lui parler avec plus de confiance qu'aux autres domestiques, il avait dit qu'il reviendrait la voir. Alfred

voulait qu'il retournât le jour même chez Mr. Duménil. Je l'engageai à attendre un ou deux jours, afin de ne pas rendre suspect l'empresement de Marc. Pour achever de calmer Alfred, je lui proposai d'écrire à Elise, et je lui dis que Marc pourrait porter le surlendemain cette lettre à Mlle. Léris, qui sûrement se chargerait de la faire passer à Elise. J'offris encore d'aller le lendemain avec l'abbé faire une visite à Mr. Duménil ; mais après de plus mûres réflexions, nous décidâmes que l'abbé irait seul. Je crus plus prudent de remettre ma visite à un autre jour, afin de n'avoir pas l'air de nous réunir pour assiéger l'ennemi.

Le lendemain j'allai diner à l'hôtel de Boransac, espérant apprendre le résultat de la visite de l'abbé. Mais Mr. Duménil était sorti lorsque l'abbé alla chez lui.

Le surlendemain nous apporta un surcroit de chagrin pour le cher Alfred. Mlle. Léris avait refusé de se charger de sa lettre ; elle craignait, avoit-elle dit à Marc, le courroux de Mr. Duménil, qui avait donné les ordres les plus positifs de lui remettre toutes les lettres qui arriveraient pour sa fille. Mlle.

Léris en apprenant à Marc, qu'elle avait reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour Key... le lendemain, ajouta qu'elle aimait mieux causer à la chère Elise le chagrin de ne pas lui porter la lettre d'Alfred, que de l'exposer à celui qui pourrait lui arriver, si elle bravait les ordres de son père.

Alfred fut vivement affecté, en apprenant le départ de Mlle. Léris, et son refus de se charger de sa lettre. L'espoir que lui donnait le séjour de Mlle. Léris à Bordeaux, n'était pas fondé sur des motifs plus raisonnables que son désespoir de la voir partir pour Key.... Le séjour de Mlle. Léris à la ville, ne changeait rien sans doute à son sort; mais j'avais laissé ce hochet à son imagination, lorsque je le vis obligé de renoncer à ces idées consolantes, je me hâtai de fournir un remède à sa douleur, en lui conseillant d'envoyer Marc à Key... porter sa lettre à Lucile, qui trouverait sûrement le moyen de la remettre à Elise. Par ce nouvel arrangement qui consolait un peu son amour, j'espérais le disposer à jouir de la réception que Mr. Duménil avait faite depuis

à l'abbé, et à prendre quelque espoir dans la conversation qu'ils avaient eue ensemble.

L'abbé avait été très-bien reçu de Mr. Duménil, qui cependant, après avoir rendu l'hommage qu'il croyoit devoir à son mérite personnel, lui avait demandé, comment un homme aussi raisonnable que lui, avait pu permettre ce voyage de Paris ? Comment il avait pu laisser son élève à la disposition d'un homme tel que le Prince Orsinelli ? Qu'il devait avoir eu le tems de juger ses mœurs, et qu'il fallait au moins s'opposer par une surveillance continuelle, aux dangers qu'une confiance si légèrement accordée par le père, faisait courir aux fils. L'abbé, bien loin de s'excuser, avait eu l'esprit de s'accuser d'une complaisance peu réfléchie ; il convint qu'il avoit jugé trop favorablement du caractère du Prince Orsinelli, et s'étant ainsi arrogé le droit de conter toute l'affaire, il avait su rendre Alfred si intéressant aux yeux même de Mr. Duménil, qu'il avait paru plusieurs fois au moment de s'attendrir ; mais la faiblesse qu'il trouvait dans le caractère d'Alfred, le faisait sans cesse manifester la crainte que sa fille ne fût point heureuse,

avec un mari trop aimable, pour qu'on ne cherchât pas à le séduire, et trop faible pour ne pas se laisser entrainer.

L'abbé, en jugeant très-sagement que l'amour paternel de Mr. Duménil, porté trop loin, égarait sa raison, ne voulut pas le heurter ; il se contenta de faire valoir Alfred, de parler de son esprit, de ses bonnes qualités, et de son amour pour Elise. Il peignit avec les plus fortes couleurs le désespoir qu'Alfred avait eu de cette dernière aventure, dans laquelle on avait abusé de sa jeunesse, et de son inexpérience.

A la suite de la justification d'Alfred, que Mr. Duménil parut écouter avec intérêt, l'abbé eut l'adresse d'établir des doutes sur les moyens employés pour assurer le bonheur d'Elise. Il parla du danger des contrariétés qui étaient faites pour nourrir l'amour, et porter peut-être trop loin de jeunes têtes habituées à voir approuver et même protéger leurs désirs. L'abbé sans donner à Mr. Duménil le tems de répondre, ajouta : Je conçois, Monsieur, que vous vous donniez tout le tems de réfléchir avant de fixer le sort de Mlle. votre fille. Mais l'intérêt

qu'elle m'inspire, et l'attachement que j'ai pour vous, me font craindre que vous ne vous trompiez sur les moyens d'assurer son bonheur.

L'adresse de l'abbé fut grande, en paraissant approuver que Mr. Duménil prit le tems de réfléchir ; c'était au moins s'assurer qu'il n'avait pas pris un parti décisif. Alfred aurait desiré qu'il eût obtenu dès le premier jour le pardon de sa faute, et la permission de voir Elise ; mais s'il s'était laissé conduire par l'impatience d'Alfred, il eût certainement nui à ses intérêts. Nous eûmes bien de la peine à lui faire valoir nos raisons, et nos motifs d'espérance dans la patience de Mr. Duménil à écouter l'abbé, et dans la manière amicale dont ils s'étaient séparés. Je vis qu'Alfred en portant toutes ses idées sur le voyage de Marc au château de Key... prenait dans l'espoir de recevoir une lettre d'Elise, le courage que nous cherchions à lui donner. On m'interrompt, ma chère sœur ; mais le premier courier, j'espère que je pourrai achever de vous instruire de tout ce qui se sera passé jusqu'à ce jour.

Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXV.*

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

QUELLE pénible route ! je quittais Bordeaux, et Alfred s'acheminait vers ce lieu même, ce lieu où nous devions nous réunir ! O douleur ! affreux tourment que rien ne peut adoucir !

Ma tante, je l'ai peut-être offensée ! j'ai osé repousser ses consolations ! il faut me pardonner ; il le faut. Je ne suis plus maîtresse de mes mouvemens. Je souffre. Oh ! ma tête, ma tête s'égare ! oui, je m'égare, j'ose accuser mon père. Cependant il m'aime ? Ne m'a-t-il pas pardonné ? Il a oublié

* Cette lettre s'est trouvée sans date ; par le peu d'ordre qui y règne, elle parait avoir été écrite par intervalles, et pendant les premières semaines du séjour d'Elise à Key.... Pour suivre l'ordre des tems, nous n'en donnerons qu'une partie avant la troisième lettre de Ferdinand.

ma révolte, il m'a donné sa bénédiction. Il faut espérer.

Ma tante, cette amie si tendre, je n'ai pas voulu l'écouter. Hier en arrivant ici, j'ai couru m'enfermer dans ma chambre. J'ai voulu rester seule. . . . . seule avec ma douleur ! J'ai prié l'Etre suprême de me rendre plus calme ; je n'ai pu l'obtenir.

Ce matin, ma tante m'a priée avec tant de bonté de sortir avec elle, que je n'ai pu résister à ses tendres sollicitations. Je l'ai suivie. Je tournais machinalemeut mes pas du côté du grand arbre ; elle m'a prise par le bras, et m'a conduite au bout du parc par une route opposée. Je me suis apperçue de son motif, mon cœur s'est serré. . . . . Mes larmes ont coulé. . . . . .

Hélas ! à chaque pas, de quelque côté que se tournent mes tristes regards, tout me rappelle Alfred. Tout ici me retrace mes jours heureux. Tout nourrit ma douleur. C'est ici que, pour la première fois, j'ai connu le malheur. C'est ici que je reçus les adieux d'Alfred !

* * * * *

Je connais votre amitié pour la malheureuse Elise, ma chère Adèle, je ne puis douter du chagrin que je vous cause. Pauvre Adèle, mes dernières lettres vous ont fait répandre des larmes, j'en suis sûre. Je voudrais bien ne pas vous affliger, et cependant chaque fois que je me crois au moment de ne pouvoir plus supporter ma douleur, je ne puis m'empêcher de vous écrire. Les consolations qui me sont offertes par la meilleure des tantes, je les rejette ; tandis que je trouve quelques douceurs à vous conter mes peines. D'où vient cette bizarrerie ? Hélas ! la vraie douleur préfère sans doute la déchirante satisfaction de s'entretenir de son objet, à la douceur de s'en distraire. ******

Chère Adèle, Alfred est arrivé. Il est à Bordeaux. Il a vu mon père. Il l'a vu. Mon père l'a reçu chez lui. Que se sont-ils dit ? Que s'est-il passé ? Je tremble de l'apprendre, et je brûle d'impatience.

* * * * * *

Un grand accablement, et un peu de fièvre me retenait au lit. Ma tante était

auprès de moi, lorsqu'on est venu la demander. Elle est sortie, mais elle n'a pas tardé à rentrer dans ma chambre, en m'apprenant que Mlle. Léris venait d'arriver ; qu'elle avait vu Alfred entrer chez mon père. Adèle, il y est resté près d'une heure! Le Comte était avec lui. Ma tante m'a embrassée en me disant, que si je voulais être raisonnable, et ne pas augmenter mon mal par trop d'émotion, elle ferait entrer ma bonne, et que peut-être nous apprendrions quelque chose de consolant. J'ai tout promis. Ma bonne est entrée. Elle m'a dit que le 11, vers une heure après midi, elle avait vu Alfred avec le Comte arriver chez mon père. Que cette visite lui avait paru d'un bon augure. Ma bonne avait guêté le moment où Alfred partirait, mais elle n'avait pu lui parler. Les domestiques étaient tous là. De crainte de commettre une imprudence, elle s'était cachée. Que si elle n'avait pas été apperçue d'Alfred, elle l'avait bien vu, quoiqu'il fût sorti promptement, et que mon père l'eût suivi jusqu'à la dernière antichambre. Ce qui l'avait engagée à se cacher avec plus de soin encore.

Elle

Elle nous a dit que deux jours après, Marc était venu la demander, qu'il l'avait sollicitée de se charger d'une lettre d'Alfred pour moi ; que toujours dans la crainte de me nuire, connaissant trop le caractère de mon père, pour ne pas redouter les effets de son courroux, si on lui désobéissait, elle n'avait pas crû qu'il fut prudent de s'en charger. Ma tante l'a approuvée. Je n'ai osé la blâmer.

Ma bonne m'a dit que Marc avait entendu M. Ferdinand consoler son ami, en le priant de croire que tout s'appaiserait. Hélas! Ferdinand est pour Alfred ce que ma tante est pour moi ; peut-être son amitié l'aveugle, et lui fournit seule les motifs de son espérance.

* * * * * *

Depuis quelques jours je suis un peu plus calme, je n'ai plus de fièvre. Depuis la visite d'Alfred à mon père, j'ai cédé aux sollicitations de ma tante ; je l'ai écoutée. Je voudrais pouvoir partager ses espérances.

Ma bonne aussi a pour moi des soins touchans. Elle me parle sans cesse d'Alfred, elle me prie à chaque instant de me con-

server pour lui. Oh! oui, pour lui j'aimerai la vie; sans lui, oh ! sans lui, il ne faut pas que l'on espère jamais... Ne mérite-t-il pas toute ma tendresse? Il n'est pas coupable; et c'est à l'instant même qu'il est malheureux, que mon père m'empêche de le voir! Ne serait-il pas juste de le consoler? Ah, mon père est bien cruel! Oui, Adèle, il est trop sévère.

Je vous écris chaque jour, sans songer à faire partir ma lettre. Je voudrais au moins pouvoir vous apprendre, que j'ai quelques motifs d'espérer un meilleur sort. Cette visite d'Alfred? Qu'en pensez-vous, mon Adèle? Hélas! comment aura-t-il été reçu de mon père?

* * * * * *

J'avais négligé ma sœur de lait. Depuis mon retour, cette chère Lucile ne m'avait vue qu'un moment le jour de mon arrivée, lorsqu'elle vint me faire une visite avec son mari et son père. J'aurais dû aller chez eux comme autrefois. Mais alors le tableau que m'offrait leur bonheur, adoucissait ma situation, en me retraçant le passé, et en portant mes idées sur l'avenir. Hélas! aujourd'hui ce spectacle même déchire mon cœur dont

l'excès de la douleur a éloigné l'espérance.

Depuis quelques jours Lucile était venue plusieurs fois pour me voir, je l'avais toujours refusée. Ce matin j'étais seule dans le salon dont la porte donne sur la petite terrasse. Abîmée dans mes réflexions, mes yeux étaient fixés vers la terre, lorsque j'ai entendu prononcer mon nom. J'ai tourné mes regards, j'ai vu près de la porte cette pauvre Lucile qui m'a dit, en joignant les mains; au nom de Dieu, Mademoiselle, écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous communiquer; depuis trois jours je cherche le moment où vous voudrez bien m'entendre. Je fus lui ouvrir la porte vitrée au travers de laquelle elle m'avait parlé. Dès qu'elle fut entrée, elle regarda avec inquiétude autour d'elle, j'espère que personne ne peut nous entendre, me dit-elle: Marc est venu, il m'a donné cela, ajouta-t-elle, en tirant une lettre de son sein. Je vous en supplie, ma chère Demoiselle, lisez cette lettre, elle vous consolera. Mon premier mouvement fut de prendre la lettre dont je reconnus l'écriture chérie; mais la crainte de désobéir à mon père me la fit rendre sur le champ.

Oh! Mademoiselle, que faites-vous? Ne savez-vous pas que M. Alfred n'est pas coupable, me dit Lucile, en saisissant mes deux mains dont j'avais couvert mon visage. Laissez-moi, Lucile, laissez-moi, mon père m'a défendu. . . . . Je ne pus en dire davantage, mes larmes coupèrent ma voix. Je sais tout, me dit-elle, Marc m'a tout raconté. Mais M. Duménil connaîtra la vérité, et alors pourra-t-il vous désaprouver d'avoir adouci le chagrin de M. Alfred? Car vous savez qu'il l'aime comme son fils. A ce nom de fils que mon père devrait donner à Alfred, mes pleurs redoublèrent, je fis signe à Lucile de s'éloigner de moi; moi-même je voulus la fuir, mes jambes tremblantes m'en empêchèrent. Elle me présenta une seconde fois la lettre d'Alfred." Ma sœur, ma bienfaitrice, me dit-elle, croyez-vous que je puisse voir votre douleur, sans chercher à l'adoucir? Croyez-vous que celle à qui je dois le bonheur de ma vie ait à redouter mon indiscrétion? O ma bienfaitrice, la lecture de cette lettre vous donnera le courage d'attendre un sort plus heureux. Et si ce n'est pour adoucir vos peines, que vous

cédiez à mes instances, que ce soit du moins pour M. Alfred, que ce soit pour calmer sa douleur; qu'il sache que vous ne le croyez pas coupable, et que vous n'avez pas refusé de l'entendre. Je vous en conjure, me dit elle, en se mettant à mes genoux, en pressant mes mains qu'elle arrosait de ses larmes; je vous en conjure, lisez, lisez, ne refusez pas d'entendre M. Alfred, il est si malheureux!"

Je repris la lettre, j'y appuyai mes lèvres tremblantes, je la posai sur mon cœur.... Au même instant, le souvenir de la défense de mon père, la menace qu'il m'avait faite, ces mots: *Craignez la trop juste punition de tout enfant rebelle.* Ces mots qui retentissaient encore au fond de mon cœur, son air en les prononçant, dont le souvenir me glaçait d'effroi; sa bénédiction que mon désespoir avait obtenue, et dont j'allais perdre le fruit par ma désobéissance....toutes ces pensées en venant m'assaillir, me donnèrent une force surnaturelle. Je jetai loin de moi cette lettre chérie, et fuyant Lucile, je fus m'enfermer chez moi.

O mon Adèle, je l'ai rempli ce cruel devoir !....Mais mon père n'est-il pas barbare ! oui, oui, il est inhumain de m'avoir placée entre le crime de lui désobéir, et l'affreux malheur d'affliger Alfred ! Alfred, que pensera-t-il de moi ?....J'espère que Lucile lui dira tout ce que j'ai souffert. Ah ! s'il savait combien il m'en a couté, peut-être que mon refus lui paraîtrait moins cruel !.....

. . . . . .

LETTRE LXXVI.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Le 25 Février 17..

ENFIN, ma chère sœur, je me suis racommodé avec ma belle. Vous voyez que je lui avois tenu rigueur. Je ne pouvais lui pardonner le chagrin que nous causait son étourderie. Cependant, depuis la scène que nous avions eue ensemble, elle n'avait cessé de m'écrire, et de m'engager à aller chez

elle. J'ai enfin cédé à ses instances ; je l'ai revue, et j'ai oublié qu'elle était coupable.

Moi, qui suis si indulgent pour la femme que j'aime, serai-je un jour comme Mr. Duménil, sévère pour mes enfans ? Hélas oui, je le crains ; du moins pour les filles, si j'en ai. Mais je serai sûrement indulgent pour mes fils ; et si je suis injuste, à qui la faute ? N'est-ce pas aux lois trop sévères pour un sexe faible, qui ne lui permettent pas la moindre démarche hasardée, sans exposer l'honneur des familles, tandis qu'il faut que les garçons fassent de bien grandes fautes, pour que leur conduite ait le même inconvenient? Oui, sans doute, l'indulgence chez l'homme n'est dirigée que par l'amour de lui-même, qui est en effet le seul mobile de toutes ses actions.

Quoiqu'il en soit, j'ai rétabli mon intimité avec Mde. de Granval ; et après nous être promis d'oublier tout ce que notre mécontentement mutuel nous avait fait dire de désobligeant l'un pour l'autre, elle me parla d'Alfred. Elle me dit que le Comte n'avait pu le décider encore à venir chez elle ; que dans l'espoir de le voir, elle était restée seule

plusieurs jours, parcequ'elle savait qu'Alfred fuyait le monde ; cependant, ce serait un service à lui rendre, de chercher à le distraire ; elle me pria d'arranger une soirée où il pût venir ; je promis de lui en parler.

Mais lorsque je fus voir Alfred, la douleur où je le trouvai plongé m'empêcha de lui faire cette proposition. Marc était revenu de Key....sans rapporter la réponse tant désirée. Elise n'avait pas même voulu lire la lettre d'Alfred. Tout cela mettait mon pauvre ami au désespoir. J'instruisis Mde. de Granval de ce fâcheux événement, en lui mandant de renvoyer notre soirée à une autre fois.

Le lendemain Mr. Duménil était venu le matin rendre sa visite au Comte, qui était sorti avec son fils, qu'il avait entraîné, espérant le distraire. Le chagrin qu'eut Alfred de n'avoir pas vu Mr. Duménil, se joignant à celui qu'il avait déjà du refus d'Elise, le mit dans un état de tristesse, qui engagea l'abbé à retourner chez Mr. Duménil. Il y fut le lendemain sans le trouver. J'y allai aussi l'après-midi. Il y avait du monde. J'y restai près d'une heure, sans

pouvoir trouver l'occasion de parler du sujet qui m'amenait. Mr. Duménil me reçut très-bien. Il me parla de vous et de ma mère. Quelques personnes qui étaient venues en même tems que moi, se retirèrent. Mais Mr. de Coulanges étant là à poste fixe, et me paraissant avoir pris racines dans la maison, je me déterminai à retourner auprès d'Alfred. Je ne pus lui donner quelques consolations, qu'en lui parlant des efforts qu'Elise avait faits sur elle-même, pour refuser sa lettre. Lucile avait informé Marc de tout ce qui s'était passé, et il nous en rendit compte d'une maniére touchante. La crainte de la malédiction de son père avait déterminé la chère Elise à préférer le supplice de lui obéir, à la consolation de lire la lettre d'Alfred. Ce sont les expressions dont s'était servie Lucile, en priant Marc de bien assurer Mr. Alfred, que Mlle. Elise l'aimait de tout son cœur. Je calmai un peu Alfred, en l'engageant à ne point se rebuter, et à renvoyer Marc dans quelques jours, faire une nouvelle tentative. Je l'assurai qu'Elise finirait par recevoir sa lettre. Je l'assurai que dans un jeune cœur, c'était

toujours avec la certitude de vaincre, que l'amour combattait contre la volonté d'un père.

Avant-hier, l'abbé a vu Mr. Duménil, avec qui il a eu une longue conversation. L'entêtement a été plus fort que jamais, parceque les sollicitations ont été plus vives. Cependant l'abbé nous a assuré que Mr. Duménil n'avait point l'air de vouloir rompre ses engagemens. Lorsqu'il fut persuadé qu'il ne voulait pas rompre, il se garda bien de le presser de conclure ; c'eût été tout gâter. Il eut donc la sagesse de se contenter de demander, qu'en attendant un meilleur sort, Alfred et Elise eussent la permission de se voir, ou de s'écrire. Ces deux demandes furent opiniatrément refusées. Mr. Duménil menaça même de se brouiller avec le Comte, s'il n'empêchait pas Alfred d'approcher de Key...sous quelque prétexte que ce pût être. Il ne voulait être ni troublé, ni pressé dans une affaire d'où dépendait le bonheur de sa fille, et par conséquent le sien. Les sollicitations les plus vives, les craintes les plus adroitement inspirées, sur ce qui pouvait résulter d'une sévérité poussée trop

loin ; enfin tous les efforts de l'abbé, pour attendrir le sévère Duménil, n'ont servi qu'à redoubler son entêtement. Le pauvre abbé est revenu cependant assez content de son entretien, quoiqu'il n'ait rien obtenu de positif. Il croit s'être apperçu que la conduite d'Alfred, ne paraissait plus à Mr. Duménil, une raison valable pour rompre ses engagemens.

Voilà où nous en sommes, ma chère sœur, beaucoup de chagrin, et quelques espérances. Telle est notre position présente.

Adieu, ma chère Adèle. Soyez sûre que j'aurai le soin de ne pas vous laisser dans l'inquiétude, sur ce qui nous intéresse si vivement l'un et l'autre. Croyez à mon amitié pour vous ; et faites agréer au marquis l'hommage de mes sentimens.

Suite de la LETTRE LXXV.

Elise a la Marquise de Lonel.

Je ne puis trouver aucun repos. Sans cesse occupée d'un refus qui paraîtra injuste à Alfred, d'un refus qu'il trouvera barbare, je souffre mille fois plus de la douleur que je lui cause, que de la mienne.

Que ma position est affreuse ! Il faut que je sois coupable envers mon père, ou envers Alfred ! Alfred n'a-t-il pas des droits à mes consolations ? N'est-ce pas à son amour pour moi qn'il doit toutes ses douleurs ? Il est bien malheureux, m'a dit Lucile. Bien malheureux !... Alfred est bien malheureux, Adèle, et je ne le console pas ! J'augmente sa douleur bien loin de l'adoucir, et il ne souffre que par moi !

Quand il n'est pas coupable, quand son père et tous nos amis le justifient, quand la vérité parle en sa faveur, que lui importerait l'injuste sévérité de mon père, si elle ne

le

le séparait pas de son Elise qu'il aime, et dont il est si tendrement aimé ? Oh ! j'ai tort, oui, j'ai tort. Il fallait lire sa lettre ; il fallait y répondre ; il falloit le consoler. La justice, l'honneur, l'amour, tout m'en faisait une loi.

Nous nous sommes jurés cent fois de ne jamais nous causer de chagrins ; et moi je l'accable quand il est malheureux ! Je suis la première qui aie violé nos sermens !..... Ah ! ma tête s'égare, quand je reporte mes idées sur nos jours heureux ! Quand je me rappelle ces jours si doux de notre enfance, lorsqu'à la suite de quelque brouillerie, après nous être pardonnés, nous nous mettions à genoux l'un devant l'autre, en nous jurant de ne jamais nous causer aucun chagrin. Le jour de nos adieux même, ce jour encore, Alfred en me pressant contre son cœur, renouvela tous ses serments ; à son exemple, je jurai de ne vivre que pour le rendre heureux. Qui de nous deux faut-il accuser aujourd'hui ? N'est-ce pas moi qui suis coupable, en manquant à tout ce que je lui ai promis ?

* * * * * * * * * * *

Que je suis faible, mon Adèle ! Je n'ai ni la force de désobeir à mon père, ni le courage de me soumettre à ses barbares lois.

Après avoir long-tems combattu, ce matin j'ai tourné mes pas vers la demeure de Lucile. Je pensais que Marc devait être venu s'informer du sort de la lettre d'Alfred. Je suis arrivée. J'ai vu Lucile. Je lui ai parlé. Marc est venu en effet. Il est venu. On lui a rendu la lettre d'Alfred!

La douleur que je causais à Alfred, les sollicitations de Lucile m'avaient déterminée ; mon cœur m'ordonnait d'écrire à Alfred.

Hélas, en rentrant, ma résolution s'est évanouie ! j'ai traversé la galerie ; le portrait de mon père s'est présenté à mes regards ; il m'a fait tressaillir. Une voix secrette me disait : voilà celui qui t'a donné le jour, celui qui t'a sauvé la vie. Fille ingrate, ne frémis-tu pas de mériter sa colère ? Son air terrible, lorsque je jurai de lui désobéir, s'est encore présenté à mon souvenir. Ses menaces sont venues de nouveau me glacer d'effroi. Mes larmes ont coulé ;

elles ont soulagé mon cœur froissé entre l'affreux malheur d'être coupable en affligeant Alfred, ou mon père.

Ma tante qui me cherchait, s'est présentée devant moi. En la voyant j'ai jeté un cri. Pourquoi ma bonne a-t-elle refusé la lettre d'Alfred, lui ai-je demandé ? Puisque Alfred n'est pas coupable, quel mal y avait-il à chercher à adoucir sa douleur ? Ah, si j'avais lu la lettre d'Alfred !....

Ma tante a voulu me prendre dans ses bras. Laissez, laissez-moi, lui ai-je dit, en la repoussant avec force. Mais aussitôt, en voyant ses yeux remplis de larmes, je me suis jetée à ses pieds. Pardonnez-moi, ô ma tante, pardonnez à la malheureuse Elise ; son sort est d'être coupable envers tout ce qui lui est cher ! Alfred, que va-t-il penser de moi ? L'abandonner quand il est malheureux ! Ah, ma tante, quel horrible cruauté !

Non, mon amie, non mon Elise, m'a dit ma tante, en me forçant de m'asseoir, et en se plaçant à coté de moi. Croyez qu'en suivant votre devoir, en obéissant à votre père, vous en serez encore plus chère à Al-

fred. En vous soumettant avec courage aux dures lois qu'on vous impose, il apprendra de vous ses devoirs. Votre caractère et vos principes lui étant mieux connus vous augmenterez encore son estime, et son amour. Votre soumission appaisera votre père. Calmez-vous donc, mon Elise, et laissez agir vos amis, ils vous serviront sans relâche. Allons, ma chère, du courage. Cette cruelle épreuve aura servi à votre gloire, et vous nous en serez encore plus chère à tous.

J'ai cédé. Je n'ai point écrit. Lucile est venue, et je ne lui ai point donné de lettre pour Alfred.

* * * * * * * * * * *

Alfred est bien malheureux ! Ah, si je pouvais le voir un instant ! un seul instant. Si je pouvais lui dire que je le chéris mille fois plus encore depuis nos malheurs ! Si je pouvais lui dire ce que je souffre en me soumettant au cruel devoir que l'on m'impose ; je ne risquerais pas de paraître insensible à ses malheurs. Ah, si je pouvais lui parler un seul instant ! .... Ah mon père ! mon père ! et vous dites que vous m'aimez !

Alfred estimera ma conduite. Ma soumission augmentera son estime. Mes souffrances me rendront plus cher à Alfred ..... Mais qui lui dira ce que je souffre ? Qui pourra lui dire à quel excès il est aimé ?.... Que m'importent des consolations qui ne peuvent pas parvenir jusqu'à lui ?

* * * * * * * * * * *

Ma tante vient de me remettre votre lettre, qui contient la réponse aux trois lettres que je vous ai écrites dans les derniers jours que j'ai resté à Bordeaux. Votre précaution est sage, ma chère Adèle, de m'écrire sous l'enveloppe de ma tante. Vous jugerez par l'énorme lettre que je vous envoie, combien mon père a poussé loin sa rigueur. Mlle. Léris m'a dit qu'il avait renouvellé plusieurs fois ses ordres pour qu'on lui remît toutes les lettres à mon adresse. Il est bien heureux que vous m'ayez fait parvenir vos consolations par une autre voie. Qe sais-je si mon père en lisant tout le bien que vous me dites d'Alfred, n'eût pas jugé à propos de soustraire votre lettre ? Dans mon malheur, je crois possible tout ce qui peut m'af-

fliger. J'aurais ainsi perdu la consolation de lire l'éloge de mon Alfred de la main de mon amie.

Votre mari n'a pas jugé qu'Alfred fût coupable. Mon père sera-t-il donc le seul qui ne veuille pas écouter la vérité, quand tout le bonheur de ma vie dépend de cette vérité qu'on veut lui faire entendre ?

Je suis touchée, ma chère amie, de l'intérêt que ma position inspire à M. de Lonel. Oui, sans doute, vous avez bien fait de l'empêcher de partir. Je suis bien sûre, comme vous le dites, que cette démarche eût déplu à mon père. Assurez ce cher époux que l'intérêt que je lui inspire est une consolation pour moi. Son estime me flatte, et son amitié pour Alfred, lui donnerait seule des droits à ma reconnoissance. S'il connaissait mieux Alfred, qu'il n'a vu qu'un moment ; s'il le connaissait, comme nous le le connoissons, ma chère, il comprendrait mieux encore qu'il est impossible de ne pas l'aimer.

A 9 heures du soir.

Ferdinand s'est conduit à notre égard d'une manière que je n'oublierai jamais. Je

vous demande pardon, ma chère amie, d'avoir jugé votre frère d'après son extérieur qui ne me plaisait pas. Je suis trop jeune pour juger autrement que sur les apparences, et je ne croyais pas qu'avec un air aussi léger, il put être susceptible d'un sentiment aussi respectable que l'est son amitié pour Alfred. Je ne croyais pas qu'en paraissant aussi occupé de soi, on pût avoir un cœur aussi bon et aussi sensible aux malheurs de son ami. Depuis quelques heures je suis instruite de tout ce que fait votre frère pour nous servir. Votre mère est allée passer 24 heures à Arsilly ; avant de retourner à Bordeaux, elle est venue voir ma tante, avec qui elle a eu une longue conversation. Ma tante n'a pas jugé à propos de me faire appeler, mais quand la marquise a été partie, cette chère tante est venue me trouver, elle m'a rendu l'entretien qu'elle venait d'avoir. Ferdinand, à ce que dit votre mère, ne perd pas de vue nos intérêts. Mon père doit être instruit à présent de la vérité qu'à force de soin, on l'a enfin forcé d'entendre. Il ne peut plus, assure Ferdinand, donner contre Alfred de raisons plausibles. D'un autre

côté, le Comte de Boransac a promis à Ferdinand qu'il supporterait avec patience la conduite de mon père. C'est beaucoup, ma chère. Si le Comte tient parole, ne trouvez-vous pas que c'est déjà un grand point ? Car le caractère orgueilleux du Comte me faisait trembler.

Ferdinand voulait d'abord venir ici avec sa mère ; mais deux raisons l'en ont empêché. Il n'a pas voulu quitter Alfred, et lui donner le chagrin de se voir le seul à qui la permission de venir à Key.... soit refusée. Il a craint ensuite d'être suspect à mon père en venant me voir, et de nuire par là à mes intérêts. Voici ses propres paroles à sa mère, lorsqu'elle est partie : dites à Mme. de Pressange et à Elise de conserver l'espérance que nos malheurs finiront. C'est ainsi que ce bon Ferdinand partage avec Alfred et moi l'affreuse position où nous nous trouvons. Je sais aujourd'hui qu'il a été le premier à désapprouver le voyage de Paris, et je n'oublie point qu'après la malheureuse affaire, il n'a pas perdu un moment ponr réparer le mal, et empêcher mon père d'en être instruit. Il m'est bien doux d'avoir

de semblables obligations au frère de mon Adèle.

Ma tante après m'avoir fait part de sa conversation avec la Marquise, m'a renouvellé ses instances pour ne pas me laisser abattre par le chagrin. Cette charmante femme m'a conjurée de placer toute ma confiance dans le zèle de mes amis, qu'elle m'a nommés les uns après les autres, comme si elle voulait me fortifier du nombre de mes protecteurs. Je lui ai donné votre lettre à lire ; elle m'a lu ensuite celle que vous lui avez écrite. Elle m'a chargée de nous mander qu'elle ne tarderait pas à vous répondre.

Nous avons passé la journée ensemble à nous entretenir de vous, et de ce qui se passe à Bordeaux. Dès que j'ai été seule, j'ai continué cette lettre. C'est un volume, ma chère Adéle, un volume que j'ai écrit en différentes fois, et que je ferai enfin partir par le courier de demain.

Je continuerai à vous écrire tout ce que j'éprouverai, tout ce que je penserai. Mais cette confiance sans bornes sera entre nous deux seulement. Ne parlez pas à ma tante

des démarches de Lucile. Ma tante moins heureuse par sa position, que vous ne l'êtes par la vôtre, ma chère Adèle, exige de ma délicatesse que je lui cache une partie de ma douleur, et que je ne l'inquiète pas de mes démarches. Que sais-je ? Si la crainte de trop affliger Alfred, si cette crainte plus forte que moi m'entraînait à commettre quelque imprudence ! O vous, mon amie, vous, mon Adèle, soyez la seule dépositaire de mes plus secrètes pensées. Hélas ! je me soumettrai .... Oui, j'attendrai .... J'espère que Ferdinand cherchera à consoler Alfred ; qu'il lui parlera de ma tendresse, de mon supplice ! J'espère qu'Alfred, par les soins de son ami, connaîtra tout mon cœur. Ah ! si je pouvais être rassurée sur ce point, j'aurais le courage d'obéir à mon père.

Adieu, mon Adèle, mon amie. Ne vous fatiguez pas de ma triste confiance. Hélas ! j'éprouve quelque douceur à vous parler de mes peines. Ce seul motif, j'en suis bien sûre, vous donnera le courage de partager ma douleur. Adieu.

LETTRE LXXVII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 4 Mars 17..

DEPUIS plusieurs jours, Mde. de Granval attendait Alfred ; un petit nombre d'amis était nommé pour composer la société qu'on destinait à le distraire. Mde. de Granval, en sacrifiant son goût pour les assemblées tumultueuses, voulait me prouver qu'elle savait donner quelques heures à ses amis. Mais l'ennui que lui causait sa retraite, et l'impatience, ou la curiosité qu'elle avait de revoir Alfred, me déterminèrent à la tirer d'embarras, en joignant mes sollicitations à celles du Comte. Avant-hier, Alfred a cédé à nos instances ; il nous a suivis chez la présidente, où il a paru pour la première fois depuis son retour.

Cependant les plaintes que l'on fit à Mde. de Granval de n'être pas reçu chez elle, pendant le tems qu'elle passait à at-

tendre Alfred ; les plaintes qu'elle faisait elle-méme sur le tems perdu pour le plaisir, rendirent public le motif de sa retraite. Le sujet de la tristesse d'Alfred fit bientôt du bruit. On eut la curiosité de le voir. Tout le monde croyant avoir des droits à être de la soirée des exceptions ; chacun écrivit son petit billet, pour demander que son nom fût ajouté à la liste. Mde. de Granval craignant de se brouiller avec tout le monde, ne refusa personne. Lorsque nous arrivâmes chez elle, le salon était déjà rempli de toutes nos jolies femmes, et de tous les merveilleux de la ville.

On m'a trompé, me dit tout bas Alfred, je ne resterai pas ici ; les distractions bruyantes ne me conviennent pas.

Le Comte me témoigna de l'inquiétude sur l'humeur que montrait ce cher fils, qu'il était si jaloux de faire admirer aux curieux. La manière dont il avait été reçu en entrant, avait déjà flatté le Comte ; et cet instant de triomphe effaçait en lui le souvenir des froideurs de Mr. Duménil, dont, une heure auparavant, je l'avais vu si griévement offensé. Je promis au Comte d'engager

Alfred

Alfred à rester. Je voulus persuader à Alfred, ce qui est vrai en effet, que l'on peut être plus seul au milieu de cent personnes, qu'avec une douzaine de gens qui se disent vos amis, et qui se croyent obligés de s'occuper de vous. Le pauvre Alfred n'écoutait guères mon raisonnement. Pour le déterminer à céder à mes instances, je lui dis que la satisfaction que cette soirée donnerait à son père, en lui rendant sa belle humeur, le disposerait pour la visite qu'il devait faire le lendemain matin à Mr. Duménil.

Alfred céda. Je le conduisis auprès de Mde. de Granval. Elle l'avait attendu assez long-tems, pour que je fusse moi-même empressé à la dédommager de tous les sacrifices qu'elle lui faisait depuis plusieurs jours.

La présidente rougit, quand je lui présentai Alfred; mais après ce premier moment d'embarras, elle reprit ses manières gracieuses; et quoiqu'elle me parut occupée d'Alfred, cependant chaque personne eut part à ses attentions. Je la laissai jouer son rôle, pour m'approcher de Mlle. de Belval.

Comment le trouvez-vous, lui dis je? en prenant l'air aussi fier d'être l'ami d'Alfred,

que le Comte montrait d'orgueil d'être son père. Mlle. de Belval me parut piquée de ma question, qui pouvait passer pour une critique de son affectation à le regarder, et de l'immobilité où elle était restée depuis l'entrée d'Alfred dans le salon. Croyez-vous, dis-je à la belle silencieuse, qu'Alfred soit aussi beau qu'Elise est belle ? ne trouvez-vous pas comme moi, que dans toute la province, on ne voit qu'Elise pour Alfred, qu'Alfred pour Elise ? Sans doute, me dit-elle. Le mariage n'est donc pas rompu comme on le dit ?—non certes, il ne l'est pas. Il y a trop de convenances dans cette liaison, pour avoir à craindre aucune suite fâcheuse d'une sévérité qui ne servira qu'à faire mieux sentir à nos amans tout leur bonheur. Je m'intéresse fort à Elise, me dit Mlle. de Belval, c'est ma meilleure amie. Je suis ravie de ce que vous me dites. Le bruit de la ville est que tout est rompu. Mais vous me tirez d'inquiétude. J'ai été malade en vérité, du chagrin d'Elise, et j'ai pensé m'évanouir, lorsque j'ai appris la manière sévère dont son père l'a traitée. Je félicitai Mlle. de Belval sur la sensibilité dont la

nature l'avait douée. Je la consolai malignement, en lui disant que le sort d'Elise serait digne d'envie. Elle soupira profondément, en m'assurant du plaisir que je lui faisais. J'en voulais à cette petite précieuse. Je savais qu'elle s'était vantée à ses amis d'être destinée à Alfred, et que le Comte de Boransac ne balancerait pas dans le choix d'une alliance, où il trouverait des avantages que la fille de Mr. Duménil ne pouvait offrir.

J'avais de l'humeur contre les curieux, qui faisaient passer à Alfred une pareille soirée. Il fallait que je fisse enrager quelqu'un, pour me venger de l'indiscrétion de tous. Mde. de Granval et Mlle. de Belval me servirent de victimes, en félicitant l'une sur le bonheur d'Elise, et en plaisantant l'autre, sur les regards qu'à la dérobée elle ne cessait de jeter sur Alfred.

Mon père, me dit Alfred, aurait bien dû cette fois, comme les autres, venir seul ici, et nous laisser jouir du tête-à-tête qui ramène toujours l'entretien chéri.—Eh bien mon ami, nous pouvons causer ici. Qui nous en empêche ? Commençons par les

comparaisons. Voyons si de tous les charmes qui s'offrent à nos yeux, nous pourrons, comme on cueille des fleurs dans un parterre, pour former un bouquet, prendre à droite et à gauche pour nous composer une Elise. Ce ne sera pas, me répondit Alfred, à la femme assise près de Mlle. de Belval, que nous nous adresserons. En effet, lui dis-je, la peine qu'elle se donne pour se rendre la bouche plus petite, me fait songer à ce peintre, qui fatigué d'une grimace semblable, dit à son modèle qui faisait la petite bouche: " Ne vous gênez pas, Madame ; si " vous voulez, je ne vous en ferai pas du " tout." Mais son regard n'est-il pas charmant? Non, me dit Alfred, elle n'a que par intervalles ce regard tendre, qu'elle arrange, je pense, à volonté comme la petite bouche. Je la connais ; je l'ai rencontrée dans différentes maisons avant mon départ pour l'Italie. Il me nomma plusieurs femmes qu'il avait vues pendant son premier séjour à Bordeaux. Il fit sur elles les observations les plus judicieuses. Tant il est vrai que le grand monde forme bien promptement les gens de notre classe ; sur-tout lorsqu'ils sont faits pour attirer l'attention.

Je demandai à Alfred ce qu'il pensait de Mlle. de Belval. Je pense, me repondit-il, qu'Elise est un grand peintre, et je m'apperçois que je connaissais déjà parfaitement Mlle. de Belval. Il me raconta tout ce qu'Elise lui avait écrit sur son compte, ce qui me prouva qu'Elise n'aimait pas sa tendre amie.

Nous passâmes une partie de la soirée à faire notre revue ; et nous finîmes par conclure que nos jolies femmes seraient mille fois plus jolies, si elles ne cherchaient pas à le paraître. L'art est toujours employé chez elles à gâter la nature. La coquette veut paraître sensible. La femme sensible croit que pour plaire il faut être coquette. Elle fait semblant d'être légère, lorsque le vrai charme de ses traits serait l'expression de la tendresse. N'est-ce pas un peu notre faute? dis-je à Alfred qui me faisait ces remarques, nous sommes sitôt fatigués de ce qui est, nous désirons si ardemment ce qui n'est pas, que nous avons forcé les femmes à bannir la vérité qui nous ennuie. Si nous étions simples et naturels, nous les verrions bientôt

dédaigner d'emprunter à l'art les moyens de nous plaire.

Le souper nous sépara. Alfred placé entre la Présidente et Mlle. de Belval, me regardait d'un air qui marquait son regret d'avoir été interrompu au moment où nous parlions d'Elise.

Je fus moins contrarié qu'Alfred, de ma place à table. J'étais en face de lui, et je m'amusai de mes observations. La Présidente avait un aimable embarras qui la rendait encore plus jolie. Elle me regardait souvent, et paraissait vouloir deviner si ses manières envers Alfred me convenaient. En vrai despote, je lui tins compte de la gêne où la mettaient mes regards. Mlle. de Belval plus libre de son côté, fut moins intimidée, et parut prendre beaucoup de plaisir à causer avec Alfred. Après le souper, le Comte se mit au jeu avec Mde. de Granval. Je me retirai avec Alfred.

Je ne l'avais pas encore vu aussi disposé à prendre quelque espérance. Nous rappelâmes toutes les circonstances d'une visite que l'Abbé avait faite à M. Duménil. Elles nous

confirmèrent dans l'idée que le futur beau-père ne voulait que gagner du tems, pour retarder ce qu'il appelait le moment de son esclavage. Alfred affligé du peu de confiance que M. Duménil avait dans son caractère, m'entretint long-tems des projets de sagesse dont il voulait s'occuper. Il était résolu à se priver de la plus légère distraction ; son noviciat dût-il durer encore une année. Il avait cependant remarqué, plus que je ne l'aurais cru, l'impression qu'il avait faite dans cette soirée. Il l'avait trouvée longue, sans doute, mais il m'en avait déjà parlé deux fois avec complaisance. J'observai la nature dans ses caprices. J'admirai l'influence de l'amour-propre aux dépens même du tendre amour. Je m'épargnai alors la crainte de voir Alfred se livrer trop scrupuleusement à la retraite; je fus même persuadé de son obéissance à suivre son père chaque fois qu'il en montrerait le désir.

Le Comte rentra si tard, que je n'eus à son retour qu'un très-court entretien avec lui. Je me bornai à lui recommander pour le lendemain de ne pas se laisser emporter par sa vivacité dans la visite qu'il devait faire

à M. Duménil. Je lui répétai de songer sans cesse que le bonheur de son fils dépendait de son union avec Elise. Je quittai Mrs. de Boransac pour aller prendre quelque repos, car il était presque jour, quand le Comte rentra chez lui.

Le lendemain à mon réveil, tourmenté de la visite que le Comte devait faire à M. Duménil, je me rendis à l'hôtel de Boransac. Je voulais engager le Comte à regarder comme une grande faveur, d'obtenir que son fils pût voir Elise, et à borner ses prétentions à ce seul point. J'arrivai trop tard; le Comte était parti.

A son retour, je vis d'abord sur son visage qu'il n'était pas content; et je découvris dans ses discours que je ne devais pas l'être de sa conduite. M. Duménil avait refusé obstinément que nos amans se vissent d'ici à quelque tems. Je n'ai pu découvrir, nous dit le Comte, le motif qui l'a rendu si indifférent sur la manière dont Alfred réussit dans le monde; mais il m'a paru faire peu de cas de tout ce que je lui ai dit à ce sujet. Cependant, ajouta le Comte, je ne perds pas l'espoir de lui faire entendre raison; car s'il

a mis de la fermeté dans ses refus, il a mis en même tems beaucoup d'aménité dans ses propos, et nous nous sommes séparés convenablement.

Il n'était plus tems de faire des réflexions sur ce qui s'était passé; je me bornai à me joindre au Comte, pour engager Alfred à juger favorablement de sa position, et j'engageai l'Abbé à faire une visite à M. Duménil, pour lui faire sentir adroitement que son obstination pourrait réduire sa fille au désespoir, et faire dans le public beaucoup de tort à Alfred.

Nous n'avons point encore de nouvelles de Marc qu'Alfred a envoyé une troisième fois à Key. . . . . Elise serait-elle donc plus qu'une mortelle? et dans un âge si tendre, saurait-elle déjà subjuguer ses passions? Cependant son amour est si pur, que j'attends de son innocence même quelques mots de consolation pour Alfred. Adieu, ma chère Adèle. Songez quelquefois à un frère qui vous aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE LXXVIII.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key. . . le 6 Mars 17..

Ma tante s'inquiète du changement qui s'est fait dans mon caractère; de mes insomnies qui m'obligent à me lever la nuit. Comment sait-elle tout cela? Ma bonne lui a dit sans doute, que j'ai passé une partie de la nuit dernière à me promener dans ma chambre. Etant préoccupée, je n'avais point réfléchi que Mlle. Léris pouvait m'entendre. Ma tante s'afflige du silence que je garde envers elle! Hélas, que pourrais-je lui dire? Lucile me tourmente. Marc est encore venu. Ils veulent que je lise la lettre d'Alfred; ils veulent que j'y réponde. Oh! moi aussi je le voudrais. . . . . Mais mon père, mon père! . . . . . .

O mon Alfred! objet de tous mes vœux! tu souffriras de ma cruelle obéissance. Mais mon cœur te dédommagera des chagrins que je te cause. Ton bonheur sera plus pur

quand tu connaîtras jusqu'à quel point nos malheurs ont porté ma tendresse pour toi! quand tu sauras toutes les souffrances que j'endure, pour mériter que tu sois heureux un jour!

J'ai refusé de voir Lucile, mon cœur veut trop ce qu'elle demande. Il faut la fuir. Hélas! il faudrait me fuir moi-méme. Cruel tourment que rien ne peut adoucir!

Il est impossible. . . . Oh! oui, il est impossible que mon père me rende a jamais malheureuse. Il sait aujourd'hui qu'Alfred n'est pas coupable. Il saura, oui, je lui dirai que je ne puis vivre sans Alfred; et satisfait de ma soumission aux dures lois qu'il m'impose, il ne voudra pas me réduire au désespoir. Il se laissera attendrir; je reverrai Alfred; nous serons unis. Mon Adèle, le croyez-vous, que ce jour heureux viendra?

. . . . . Sans être apperçue, Lucile vient d'entrer dans ma chambre. Elle s'est mise à mes genoux, pour m'engager à lire la lettre d'Alfred. Marc est encore ici. Il a ordre de rester jusqu'à ce qu'il ait obtenu une lettre de moi. Dans quelle douleur, dans quelle inquiétude doit être mon

Alfred! . . . . . Je ne puis supporter cette idée. . . . . Ah! mon père, mon père, que ne me laissiez-vous mourir!

Ayant entendu du bruit dans la pièce voisine de ma chambre, j'ai craint que l'on n'entrât chez moi. J'ai fait sauver Lucile par le petit escalier. Lucile pleurant à mes genoux, recevant sur son sein les larmes qui inondaient mon visage, eût été exposée au soupçon de chercher à me séduire; j'eusse été accusée de braver les ordres de mon père. On sait tout ce que le mari de Lucile doit à Alfred; on nous eût soupçonnées l'une et l'autre d'être coupables envers mon père, en servant la reconnaissance et l'amour. J'ai frémi pour elle plus que pour moi. Un soupçon, quelque cruel qu'il puisse être, peut-il affecter un cœur brisé par la plus affreuse douleur!

Lucile reviendra, je le crois. Quel affreux supplice que d'être condamnée à affliger Alfred!

Ma tante me fait demander si je veux sortir avec elle. Je dois avoir de la complaisance pour celle que j'afflige malgré le soin

soin que j'apporte à lui cacher l'excès de ma douleur.

Adieu, mon Adèle, je vous quitte, je reprendrai cette lettre ce soir, ou demain.

Le 7 Mars.

La soirée d'hier a détruit mes irrésolutions. Je ne balance plus. Je suis déterminée à ne point écrire à Alfred; à me soumettre; à attendre un meilleur sort. Ma conduite touchera mon père; il accordera peut-être la demande que ma tante vient de lui faire de me ramener à Bordeaux. Si j'allais nuire par quelque imprudence au succès d'une démarche si importante pour moi, je serais coupable envers Alfred, en mettant obstacle à mon retour près de lui. Ah! respirer le même air qu'il respire, n'est-ce pas déjà un bien trop précieux, pour ne pas tout sacrifier au bonheur de l'obtenir!

Hier lorsque nous fûmes en voiture, ma tante me dit: ma chère Elise, nous allons faire une tournée de visites qui nous intéressera davantage que celles que nous faisions à Bordeaux. Nous allons voir les différentes

familles dont votre père prend soin. Il m'a écrit de m'informer de leurs besoins. C'est une attention qu'il a deux fois par an. Vers l'Automne, afin de pourvoir à ce qui leur est nécessaire pour l'Hiver; et vers le Printems, pour acquitter leurs dettes, si quelques événemens imprévus leur ont fait dépenser plus qu'il ne leur donne. Ces bonnes gens seront bien aisé de voir la fille de leur bienfaiteur. En leur procurant ce bonheur, vous éprouverez un sentiment nouveau qui adoucira vos peines. Elle me prit la main, en me disant ces derniers mots, et son regard fut si touchant que je ne pus retenir mes larmes. Si vous aviez de la confiance en moi, me dit-elle, nous pourrions, pendant notre promenade, parler de nos espérances, car enfin ma chère amie, sans doute vous ne pensez pas que votre père soit injuste? Vous devez imaginer qu'étant instruit de la vérité, il ne retarde votre bonheur que pour éprouver Alfred. Pourquoi me refusez-vous votre confiance? Vous aimez mieux, ma chère Elise, vous livrer à votre douleur, que d'ouvrir votre cœur à une tante qui vous aime et que vous affligez cruellement, en

lui ôtant les moyens de vous consoler. Je me jetai dans ses bras, et pendant quelques instans mes larmes m'empêchèrent de lui répondre.

Pourquoi, lui dis-je enfin, pourquoi me défendre de recevoir la lettre d'Alfred? Pourquoi ne pas me permettre de le consoler, en lui écrivant un mot, un seul mot de ma main?

Soyez sûre, ma chère Elise, me dit ma tante, que votre père ne peut être conduit que par sa tendresse pour vous. Pensez-vous à tout ce qu'il doit exiger de celui qui répond du bonheur d'une fille aussi chère? Votre père si compatissant pour tous les malheureux pourrait-il n'être injuste et inhumain que pour vous? Soumettez-vous, ma chère Elise. Ne nuisez pas à nos démarches par une révolte, qui, en faisant connaître l'excès de votre amour, rendrait votre père encore plus exigeant envers celui qui l'inspire.

Ma tante m'apprit ensuite qu'elle avait écrit à mon père pour le prier de me rappeler auprès de lui, et qu'elle espérait qu'il lui accorderait sa demande.

Nous employâmes une partie de la journée à faire notre tournée. Je vis partout des gens heureux par les bienfaits de mon père ; partout je l'entendais bénir ; moi seule, hélas ! je souffrais de sa rigueur. Mais ce bonheur dont j'étais témoin, toutes ces preuves de son humanité me rendirent l'espérance. Il est impossible, me disais-je sans cesse, qu'il ne soit inflexible que pour moi. Je me soumettrai, et mon cœur attendra de la tendresse du sien la fin de mes peines.

Ce matin j'ai vu Lucile. Je lui ai dit que, lorsque tous mes amis s'occupaient à me rapprocher d'Alfred, ce serait être coupable envers lui, que de consentir à ce qu'il me demande. Je lui ai permis de dire à Marc qu'il pouvait assurer Alfred " que " je souffrais autant que lui, mais que j'es- " pérais que nos maux allaient finir ; que " je le suppliais de ne plus exiger ma déso- " béissance aux ordres de mon père. Que " je l'aimais trop, pour l'exposer aux mal- " heurs qui pourraient en résulter." Lucile était tremblante. Combattue entre les desirs d'Alfred, et mes raisons pour me re-

fuser à ses instances, elle ne savait plus si elle devait me solliciter, ou m'obéir. Enfin je lui ai fait partager mes espérances, et cette pauvre Lucile un peu moins affligée, m'a quittée pour s'occuper des moyens de calmer l'impatience de mon Alfred.

Adieu, ma chère Adèle. Peut-être que la démarche de ma tante apportera quelque changement dans ma situation. Si mon père accorde la demande qu'elle lui fait de me ramener à Bordeaux, je commencerai à croire que sa colère est appaisée, et qu'il a rendu justice à Alfred. Je me hâte de faire partir ma lettre pour vous faire partager l'espérance que je prends dans la démarche de ma tante. Il est bien juste qu'un instant moins douloureux vienne adoucir le chagrin que je vous cause. Adieu, chère Adèle, adieu.

LETTRE LXXIX.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 *Mars* 17..

LA lettre que je vous envoie sous cette enveloppe cause une grande rumeur parmi

nous. Mme. de Granval, et le Comte sont entièrement contre Mr. Duménil. Mr. de Belval qui s'en mèle aussi, croit se modérer en n'accusant Mr. Duménil que d'une conduite ridicule. Mlle. de Belval sourit, et fait les yeux doux. Alfred dans un morne silence, paraît former quelque grand projet. Il ne dispute avec personne. Il ne répond à aucune question. Il ne parait faire aucune attention au vacarme que causent nos voix montées sur le plus haut ton, et qui se font entendre presque toujours ensemble. Lorsque je suis las de crier, je prends le rôle d'observateur, et après avoir entendu l'opinion de chacun, Mr. Duménil me paraît encore le plus raisonnable de tous les entétés à qui j'ai affaire.

Je suis curieux, ma chère Adèle, de savoir votre opinion sur la lettre de Mr. Duménil. Je me borne pour aujourd'hui à vous l'envoyer. Je suis si fatigué de disputer, que je n'ai pas même le courage de vous rendre compte de toutes les absurdités que j'entends dire. Je causerai de tout cela une autre fois avec vous. J'ai reçu votre ré-

ponse au billet que je vous ai écrit le 15 Février, et qui renfermait la lettre du Comte à Mme. de Granval. Je conçois, ma chère sœur, l'impatience où vous deviez être de recevoir de plus amples informations. Mais elles ont suivi de près mon billet du 15 ; et vous devez être contente de moi.

Je n'ai pas perdu l'espérance sur ce qui intéresse Alfred. Je suis disposé à la patience ; ce que je ne trouve dans aucun de mes disputeurs, parmi lesquels il y a une personne dont je ne suis pas très content. Ce sera le sujet d'une autre lettre. Je veux prendre le tems de mieux observer. Si l'on peut être excusé de porter un jugement précipité, ce ne peut être sans doute que lorsqu'il est à l'avantage de la personne que l'on juge.

Adieu, ma chère sœur. Mes hommages je vous prie au cher Colonel.

LETTRE LXXX.

(Incluse dans la précédente.)

MR. DUMÉNIL AU COMTE DE BORANSAC.

Bordeaux le 15 *Mars* 17. .

IL faut, mon cher Comte, mettre un terme à des sollicitations, et à des discussions qui nous fatiguent et nous affligent également l'un et l'autre. Votre cœur doit vous rassurer sur les sentimens que le mien vous conserve, et vous devez rester fidèle à une ancienne amitié qu'un instant de trouble ne doit point altérer. Notre vivacité pourrait nous égarer en nous disposant à nous offenser de l'obstacle que nous mettons mutuellement à nos desirs. Il est plus sage de ne pas nous voir, comme il est juste de nous croire également disposés à souhaiter que le tems réunisse nos opinions sans compromettre nos intérêts.

Plus votre fils vous est cher, mon ami, plus vous devez désirer que la leçon qu'il a

méritée tourne à son avantage. Loin donc de me blâmer d'une sévérité que les circonstances nécessitent, vous devez au contraire approuver une rigueur qui déterminera votre fils à veiller sur sa conduite, ou vous forcera, s'il n'en prend pas le soin, à mettre moins d'indulgence dans la vôtre.

Pour moi, plus ma fille m'est chère, et plus je dois réfléchir mûrement avant de remettre son sort entre des mains étrangères.

Nous avons donc le même intérêt ; réunisons-nous pour avoir la même prudence ; et sans nous fâcher, vous de l'importance que je mets à une affaire que vous traitez légèrement, moi de la légèreté que vous mettez dans une affaire qui me présente un motif d'observations graves, soyons d'accord pour laisser au tems le soin de fixer et de réunir nos opinions.

Je sens que le fils de mon meilleur ami a de grands droits à mon intérêt. Jugeant votre amitié d'après la mienne, je me plais à croire qu'après votre fils, mon Elise est le premier objet qui touche votre cœur. N'ayant donc aucun reproche à nous faire sur nos sentimens, cessons nos discussions, et

que l'exemple de celui qui sait maîtriser ses désirs fasse pencher la balance. Soyez sûr que ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur, que je prends le parti qui vous afflige. Mais mon Elise m'est trop chère pour qu'aucune considération puisse ralentir ma surveillance.

Quelques années d'expérience ne prouvent-elles pas à l'homme le plus sensible comme au plus léger, que l'amour ne peut suffire au bonheur de la vie ? Et devons-nous compter pour quelque chose un délire passager ? Nos enfans sont dans l'age où l'on s'égare facilement dans ses désirs ; c'est donc à nous de juger ce qui peut assurer leur bonheur.

Si votre fils n'est susceptible que d'amour, celui qu'il a pour ma fille, de quelque manière qu'on me le représente, ne peut me rassurer. Il ne peut, quel qu'il soit, le conduire qu'un moment à sacrifier ses gouts, et plus ou moins de tems à les modérer. Ma fille peut donc être exposée à passer de l'indifférence à l'abandon, lorsque l'amour éteint par l'habitude, ne lui laissera que le regret d'avoir contracté un engage-

ment éternel sur des bases si peu solides ; et votre fils lui même ne sentira alors que la pesanteur de ses liens dans lesquels ils ne trouvera plus de charmes.

Si votre fils, par une conduite opposée à celle qu'il a tenue, me prouve que son caractère mérite plus de confiance, s'il me donne lieu d'espérer que son cœur est susceptible des sentimens qui anoblissent l'amour, et finissent par le remplacer ; alors mes craintes sur l'avenir s'évanouiront, et nous serons bientôt d'accord.

Mais que me présente Alfred ? Un jeune homme qui, dès son entrée dans le monde, s'est laissé séduire par une femme coquette, sans que ce grand amour pour ma fille (dont on ne cesse de me parler) ait pu le détourner d'une conquête si facile. Si Alfred n'a pas su sacrifier de tels désirs à mon Elise ; puis-je avoir une grande confiance dans des sentimens, qui, dans le siècle corrompu où nous vivons, seront si souvent attaqués, et si facilement détruits par les seuls effets de l'amour-propre ?

Puis-je encore être tranquille sur le caractère d'un jeune homme, que l'on m'assure

n'être point un joueur, et qui a la faiblesse de se laisser entraîner à la première occasion de jeu qui se présente? Pour justifier Alfred, on le dit facile et complaisant. Cela pourait peut-être le disculper aux yeux du public; mais pour moi, c'est une raison de plus de m'en méfier. Je ne vous parlerai point des dangers que le goût du jeu entraîne. Vous savez comme moi jusqu'à quel point cette passion peut dégrader l'homme qui s'y livre. Mais je vous répète ce que je vous ai dit, ce que j'ai dit à l'abbé; que si mon amitié pour vous m'empêche de condamner Alfred avant d'y réfléchir; ma raison m'empêche de l'absoudre avant de l'éprouver.

Vous ne devez pas vous étonner si j'ai résisté avec force à vos sollicitations, pour obtenir que nos enfans se vissent, ou eussent la liberté de s'écrire. N'est-il pas sage que je mette le plus grand soin à éviter de les rapprocher, lorsque je ne puis me déterminer, que sous condition, à les unir?

Dans le doute où je suis, pouvez-vous m'en vouloir de la conduite que je tiens! Croyez-vous que je ne souffre pas du chagrin que je cause à ma fille? Mais ne dois-

je

je pas préférer de l'affliger aujourd'hui, à l'imprudence de lui donner un mari, qu'elle aime, il est vrai, mais qui est encore loin de m'avoir persuadé, qu'il sache la rendre heureuse. Je vous prie donc instamment, mon cher Comte, de me laisser suivre la route que je veux prendre. Je vais partir pour Key...ma présence y est nécessaire, pour calmer l'inquiétude d'Elise, qui croit devoir à sa révolte d'être éloignée de moi

Je jugerai par la conduite de votre fils, si je puis sans danger rapprocher nos enfans: car je ne puis les rapprocher que pour les unir, et je n'y puis donner mon consentement, qu'avec une pleine confiance en celui qui doit se charger du bonheur de ma fille. Je suis donc pour le moment, forcé de me priver de vous voir, et de vous supplier d'empêcher Alfred de venir à Key...Soyons d'accord, je vous en conjure ; prenons le tems d'observer. Tous mes désirs se réunissent pour le bonheur de nos enfans, n'en doutez pas. Mais croyez en même tems que ce serait y nuire, que de fixer leur sort avant d'y avoir mûrement réfléchi.

Adieu, mon cher Comte. Je serai parti

lorsque vous recevrez cette lettre. Quand je reviendrai à la ville, mon premier soin sera toujours d'aller vous porter de nouvelles assurances de mon bien sincère et inviolable attachement.

DUMÉNIL.

LETTRE LXXXI.

MDE. DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Château de Key, le 28 Mars 17..

MON Elise, et votre frère, ma chère Marquise, vous ayant instruite du trouble continuel dans lequel nous vivons, je me suis dispensée jusqu'à ce jour de répondre à votre lettre, parceque je n'aurais pu vous dire que ce que vous saviez déjà par vos deux correspondans. J'ai mieux aimé attendre de pouvoir satisfaire à la demande que vous me faisiez de consoler votre amitié, en vous apprenant le succès de mes démarches. Elles ont été telles que vous le sup-

posiez, vives, continuelles, et dignes des sentimens qu'Elise sait inspirer. Mais, hélas ! tout est resté dans la même position ; et si je tenais encore à ne vous écrire qu'après avoir fait quelque impression sur l'esprit de mon frère, je renverrais trop loin sans doute le plaisir de m'entretenir avec vous.

Ma position est très-délicate. Tant que je n'ai eu qu'à justifier Alfred, j'ai dû conserver l'espoir de réussir sans fatiguer mon frère. Mais lorsque je le vois persuadé de l'innocence d'Alfred, être également disposé à la rigueur ; lorsque je le vois tirer du présent, des conséquences funestes pour l'avenir ; et que je ne puis plus établir mon espérance que dans la conduite d'un jeune homme de 19 ans ; alors entre les deux conducteurs d'Alfred, l'un trop exigeant, l'autre trop léger, je n'ose presser, et je tremble à mon tour.

Alfred entouré de séductions, remplira-t-il à la rigueur les conditions du traité ? Elise supportera-t-elle les loix trop dures qui lui sont imposées ? voila ce que je me demande à chaque instant du jour. La nature répond

à ces questions, en me montrant ses erreurs et sa puissance.

L'effort qu'a fait cette chère Elise pour me cacher une partie de ses chagrins, son courage à les supporter, sa douceur, sa patience, tout a augmenté s'il est possible la tendresse que j'avais pour elle. A chaque circonstance qui m'a fait connaître l'excès de sa douleur, mon admiration pour sa conduite n'a fait que s'accroître, et si j'eusse été intimidée par la sévérité de mon frère, j'aurais retrouvé des forces dans le bonheur de servir cette chère enfant.

Pendant les premiers momens de notre séjour ici, je n'ai cessé d'écrire à mon frère en faveur d'Alfred ; et lorsque j'ai su qu'il avait écouté sans courroux, et même avec intérêt la justification d'Alfred, j'ai cru pouvoir hasarder de demander le retour d'Elise à Bordeaux. Je le demandais avec instance espérant tout de ce rapprochement. Mon frère ne répondit pas d'une manière satisfaisante à ma première lettre. J'en écrivis une seconde, ou je

peignis la douleur d'Elise, mes inquiétudes sur le résultat d'un chargrin si vivement senti, et trop souvent concentré. Je parlai de l'injustice qu'il y avait à la traiter en coupable, de l'injustice de l'avoir exilée loin d'un père qui lui était cher, de l'impression que pouvait lui faire une punition qui me paraissait contradictoire avec le pardon de sa faute. Après la lecture de cette seconde lettre, l'inquiétude de mon frère le détermina à venir rejoindre sa fille, et nous le vîmes arriver au moment où nous attendions sa réponse.

Elise s'était flattée d'être rappelée. Elle s'était flattée de se rapprocher d'Alfred. Nous causions ensemble sur le sujet de mes deux dernières lettres, et sans lui parler de la premiere réponse de mon frère, je cherchais à lui inspirer de la confiance dans celle que nous attendions ce jour même ; lorsqu'uue voiture que nous vîmes entrer dans l'avenue attira notre attention. Elise fut la première à reconnaître la voiture de son père. Elle pâlit; et me jeta un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur.

Eh bien ! ma tante, plus d'espérance, me dit-elle, plus d'espérance de revoir Alfred ! .... Je la rassurai. Je cherchai à l'encourager. Mais au moment où mon frère descendit de voiture, l'inquiétude de cette chère enfant fut si vive, et le désordre de son âme se peignit si fortement sur son visage, que je la fis passer dans la pièce voisine, pour lui donner le tems de se remettre, et de se préparer à recevoir son père. Je fus au-devant de lui. Dès qu'il me vit, il me demanda avec empressement des nouvelles de sa fille. L'air inquiet que je ne pouvais cacher, mes yeux humides parurent l'alarmer. Sans écouter ma réponse, il courait à l'appartement de sa fille ; je l'arrêtai pour le conduire dans le salon, où Elise parut presque en même tems que nous. Dès que mon frère l'apperçut, il la prit dans ses bras, et mit tant de vivacité dans son action, qu'il n'eut pas le tems d'appercevoir le trouble d'Elise.

Cette chère enfant, touchée des caresses de son père, parut un instant oublier ses chagrins. Le calme de l'innocence, l'expression de la tendresse se peignirent sur ses

traits. Les roses de son teint reparurent, et baissant les yeux, comme si elle voulait se recueillir, un charmant sourire vint bientôt m'apprendre qu'une impression douce soulageait son cœur.

Pendant quelques jours, mon frère ne quitta pas sa fille. Elise occupée à lui plaire, et lui, cherchant à la distraire, j'étais plus tranquille, et je commençais à croire qu'Elise espérait arriver au terme de ses souffrances. Mais avant-hier la tristesse que je remarquai dans ses yeux, m'engagea à passer dans son appartement avant de me mettre au lit. Lorsque j'entrai dans sa chambre, elle était à genoux. Au bruit que je fis, elle tourna vers moi son visage baigné de larmes. O ma tante, éloignez-vous, me dit-elle, éloignez-vous de moi ! Ne troublez point votre repos par le tableau de mes douleurs..... Je ne reverrai plus Alfred ! Laissez-moi, laissez-moi mourir ?

A force de caresses et de prières pour l'engager à m'ouvrir son cœur, elle se laissa entraîner à me parler de ses peines. Elle me dit que ne pouvant plus se contraindre, et touchée des caresses de son père, elle avait

hasardé un mot en faveur d'Alfred ; qu'à l'instant même, son père avait repris son air sévère ; qu'il l'avait fait trembler quoiqu'il lui eût parlé avec tendresse. Mais ajouta-t-elle, ô ma tante, que je vive sans voir Afred, sans même lui écrire, croyez-vous que cela soit possible !... Sa conduite, m'a dit mon père, décidera de son sort. Quel mal a-t-il donc fait ? Quand me sera-t-il donc permis d'espérer que mon père mette un terme à sa rigueur !...Les larmes ont empêché la chère enfant de poursuivre. Je cherchai à la consoler, et je la quittai en lui promettant de parler à mon frère.

Ce matin, une longue conversation que j'ai eue avec lui m'a vivement émue. Il ne refuse point Alfred pour son gendre, si sa conduite l'en rend digne : mais il veut un longue épreuve. Il veut en éloignant sa fille de tout moyen de séduction, travailler à la détacher d'Alfred, afin que dans le cas où il ne mériterait pas de l'obtenir, il pût la disposer à recevoir un époux plus raisonnable, et dont le caractère pût le rassurer sur le sort de sa fille. Je n'ai dit de cette conversation à mon Elise que ce qui

pouvait ranimer son courage, en l'assurant que si Alfred se conduisait bien il serait son époux. Mais qu'est ce que mon frère appelle se bien conduire ? Est-ce d'avoir à 19 ans la raison d'un homme de 30 ? En vérité je frémis.

Adieu, ma chère Marquise. Quand reviendrez-vous ? Vos consolations sont bien nécessaires à notre Elise, et pour mon compte, j'ai un vrai besoin de vous revoir. Si tous les avocats d'Alfred étaient réunis auprès de mon frère, il finirait peut-être par s'attendrir. Hâtez votre retour, chère Marquise, et croyez à mon tendre attachement pour vous.

Mes complimens au cher époux, je vous prie.

LETTRE LXXXII.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Chateau de Key... le 30 Mars 17..

J'AI reçu ce matin vos réponses aux lettres que je vous ai écrites depuis mon

retour à Key.... Votre première, envoyée par une occasion, n'est arrivée qu'avec votre seconde. Ecrivez-moi toujours par la poste, ma chère, c'est un moyen aussi sûr, et plus prompt. Continuez à m'écrire sous l'enveloppe de ma tante. Mon père est avec nous depuis quinze jours, ce qui ajoute encore à la nécessité des précautions pour notre correspondance. Je suis convenue avec Lucile qu'elle porterait elle-mème mes lettres à la poste, ainsi je serai sans inquiétudes à cet égard.

Le bonheur de revoir mon père, et de retrouver en lui toute sa tendresse, avait un instant adouci ma situation ; le soin qu'il avait eu de venir me rejoindre au lieu de me rappeler à Bordeaux, après m'avoir fait une impression douloureuse, commençait à ne plus me paraître en effet (comme ma tante me le disait,) qu'une suite de la punition d'Alfred, et je crus voir dans les caresses de mon père, qu'il était au moment de lui pardonner. Encouragée par le sentiment qui consolait mon âme, j'osai parler d'Alfred, j'osai parler de ma tendresse pour lui. Hélas, c'est dans un de ces doux momens,

c'est lorsque mon père me serrait dans ses bras, que j'ai osé prononcer le nom chéri! J'ai osé demander la grâce d'Alfred! Mon Adèle, je n'ai rien obtenu? . . . . . La conduite d'Alfred décidera de son sort. Les mêmes craintes sur la faiblesse de son caractère, m'ont été présentées. Aucun tems n'a été fixé. Les mêmes assurances de ne s'occuper que de mon bonheur, ont été renouvelées. Mais rien, rien d'accordé, pour adoucir ma situation présente!

Les caresses de mon père m'en ont imposé bien plus que sa colére, et je suis restée sans moyens pour continuer mes sollicitations. Oh, quand finira ce supplice! L'espérance, oui l'espérance même ajoûte à mes tourmens. Ne semble-t-il pas en effet que je ne l'apperçois quelques instans que pour me faire mieux sentir la douleur! Marc est resté ici jusqu'à l'arrivée de mon père. Il avait reçu l'ordre de rester jusqu'à ce moment, et de continuer à me faire solliciter pour lire la lettre d'Alfred et pour y répondre. Lucile qu'il instruisait des ordres qu'il recevait de Bordeaux, était revenue près de moi faire de nouvelles tentatives. Je

vous ai mandé que l'espoir de me rapprocher d'Alfred m'avait déterminée à refuser constamment sa demande. Marc reçut l'ordre de retourner à Bordeaux le Vendredi matin, jour de l'arrivée de mon père. Sans doute qu'on avait des inquiétudes sur le séjour que Marc faisait ici. Je ne sais.

Mais Marc est parti. Il est parti sans réponse Il est parti sans avoir obtenu de moi que je lusse la lettre d'Alfred.

Depuis le départ de Marc, je n'ai plus entendu parler d'Alfred. Oublierait-il son Elise? Se lasserait-il des épreuves auxquelles on le condamne? et trouverait-il que pour m'obtenir, on lui impose de trop dures lois? Douterait-il de ma tendresse? Mes cruels refus auraient-ils lassé sa constance? Oh, Alfred, Alfred!

Ma chère Adèle, ma vie tient à l'amour d'Alfred Je puis tout souffrir pour lui. Oui tout. Que je le revoie un seul jour, un seul instant, et mes maux s'effaceront. Mais si j'étais destinée à souffrir par lui! si je cessais de lui être chère! s'il pouvait douter de ma tendresse, s'il se fatiguait des rigueurs de mon

mon père, s'il abandonnait l'espoir de notre union! . . . . . .

Mon cœur est oppressé; mes larmes ont cessé de couler; le froid de la mort a parcouru mes veines; l'amour, en me rappelant à la vie, me rend à la douleur.

Cher Alfred, ne sais-tu pas ce que je souffre pour obéir à mon père? Ne sais-tu pas que, si mon cœur craignit un instant que tu ne fusses coupable, il a expié ce cruel soupçon par d'affreux tourmens? Ne sais-tu pas que tes malheurs ont doublé ma tendresse pour toi? Que sans toi je ne puis vivre! . . . . . Non, non, je ne supporterai pas la vie, si l'on me condamne à ne plus te voir! . . . . . Comment, personne ne lui dira ce que je souffre! Personne ne lui parlera de ma tendresse! Il pourrait rester dans le doute si j'obéis, pour remplir un cruel devoir, ou si mon obéissance est le fruit d'une insensibilité qui est si loin de mon cœur!

Alfred pourrait m'accuser! Ma tante m'aurait-elle trompée? Pourrait-il croire que j'obéis sans effort? Et cette soumission aux ordres de mon père qui devrait me

mériter l'estime d'Alfred, détruirait-elle au contraire son amour, en le faisant douter du mien? Oh, cette nouvelle crainte ajoute à mes souffrances un poids insupportable!

Tout me déplaît, tout me gêne. M. de Coulanges est arrivé hier pour passer un mois avec nous. En tenant compagnie à mon père, il me procure une liberté dont je sens le besoin, et cependant sa présence m'importune. S'il s'occupe de moi, j'éprouve une contrariété qui va jusqu'à l'impatience. S'il occupe mon père, un sentiment pénible vient oppresser mon cœur. Je pense à Alfred, et j'éprouve un mouvement de jalousie, en voyant mon père prodiguer à M. de Coulanges des attentions qu'Alfred seul devrait obtenir.

Le jour, la nuit, que je dorme ou que je veille, Alfred est toujours là, toujours présent à ma pensée. Mes songes me retracen quelquefois nos beaux jours; mais le reveil est horrible; je cherche Alfred, je l'appelle, et je regrette une douce erreur, quand le réveil ne m'offre qu'une affreuse vérité.

Accablée de chagrins, tourmentée du plus affreux supplice, il faut encore que je me

contraigne; que j'aie toujours présente à ma pensée la crainte d'affliger ma tante, la crainte d'offenser mon père. Je n'ai que vous, mon Adèle, que vous, pour confidente de mes plus secrettes pensées, que vous, qui, en écoutant mes plaintes, soulagez l'oppression de mon cœur. Oh, ne vous lassez pas! Soyez fidèle à la promesse que vous m'avez faite, de recevoir avec courage les déchirans témoignages de ma douleur. Je cesserai de vous en fatiguer, quand je cesserai d'y voir un terme. Alors. . . . . .

Mais, mon Adèle, ne verrai-je plus Alfred? . . . . Va-t-il cesser de m'écrire? Cessera-t-il de m'aimer? . . . . . Si je continue à refuser de l'entendre, s'il m'écrit encore, et que je refuse de lire sa lettre, que va-t-il penser? Et si je désobéis à mon père. . . . . Oh, malheureuse Elise! . . . . .

Adieu, mon Adèle, adieu. Mes larmes obscurcissent ma vue. Il faut cesser de vous parler de mes peines, et de vous tourmenter de ma douleur.

Adieu.

LETTRE LXXXIII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux 6 *Avril* 17..

J'AI reçu avant-hier votre réponse à ma dernière lettre. Elle m'apprend, ma chère sœur, que votre opinion, sur la lettre de M. Duménil, est entièrement conforme à la mienne. Oui, sans doute, il est trop sévère et trop exigeant; mais il n'est point aussi orgueilleux, ni aussi ridicule, qu'on se plaît à le répéter.

M. Duménil peut se tromper en espérant vaincre l'amour, ou en croyant pouvoir le conduire suivant les circonstances. Il se trompe, je le crois. Mais ses motifs n'en sont pas moins aussi touchans que sa conduite est prudente.

Je ne vois point en lui non plus, un homme qui manque à sa parole. Je le trouve seulement exagéré dans les conditions du traité, et trop exigeant, pour un

sujet aussi intéressant qu'Alfred. Mais si la tendresse paternelle aveugle M. Duménil, Elise assurément est faite pour en motiver l'excès.

D'une autre part, les circonstances ont tourné malheureusement pour Alfred. Chacune de ses démarches a fait éclat, et lui a attiré le blâme que tant d'autres jeunes gens plus coupables ont su éviter, parce que le sort ne les avait pas placés comme Alfred, entre des conducteurs trop imprudens, et un juge trop sévère.

Si Alfred n'avait jamais suivi que mes conseils, il aurait évité le malheur si grand pour lui, de paraître coupable. Dès qu'on eut reçu la lettre de M. Duménil, je conseillai à Alfred de faire revenir Marc, qui après avoir fait á Key. . . un séjour inutile, pouvait en faire un dangereux, s'il passait seulement 24 heures sur le même terrein que M. Duménil. Alfred qui, malgré la résistance d'Elise dont Marc l'instruisait chaque jour, espérait obtenir par sa persévérance une lettre d'elle, résista au conseil que je lui donnai de rappeler Marc, en m'assurant qu'il comptait sur la prudence de

ce fidèle domestique. Mais l'avantage qu'il pouvait retirer du voyage de Marc n'était pas assez grand, pour que je n'insistasse pas fortement; et ce fut presque malgré lui que j'envoyai ordre à Marc de quitter son poste, et de venir rejoindre son maître.

Alfred s'abandonna au désespoir, lorsqu'il vit revenir Marc, sans avoir pu seulement obtenir d'Elise qu'elle lût la lettre présentée tant de fois. Tout ce qu'il lui dit pour le consoler ne fit qu'irriter sa douleur. Le Comte, pour le distraire, l'entraîna tour à tour chez la Présidente, et chez Mlle. de Belval, où certes nos disputes ne devaient pas le tranquilliser; car depuis le départ de M. Duménil, les témoignages de mécontentement et les sarcasmes amers contre lui n'ont cessé d'irriter la mauvaise humeur du Comte. Je suis seul contre tous à calmer sa colère; mais lorsque j'ai l'espoir de lui faire entendre raison, l'instant d'après je perds le fruit de mes peines, par le perfide soin des personnes intéressées à détruire mon ouvrage.

Mlle. de Belval, et Mde. de Granval. Oui, Mde. de Granval. . . . . Je me suis

donné le tems d'observer, et je ne crois pas me tromper, en vous assurant que l'une et l'autre se disputent la gloire d'enchaîner Alfred.

Mde. de Granval se flatte sans doute qu'après avoir séduit Alfred heureux, Alfred promis à Elise, et destiné à être de tous les époux le plus digne d'envie, il lui sera facile de le ramener à ses pieds, aujourd'hui que son bonheur paraît moins assuré. Séduite elle-même par la présence d'Alfred, elle néglige le soin de cacher ses motifs, en excitant la colère du Comte, et en travaillant à détruire des espérances qui s'opposent à ses vues. J'ai trop d'intérêt à observer ce qui se passe ici pour juger légèrement. Mais si cette intrigue allait trop loin, j'ai ma vengeance prête, et je vous assure que cette merveilleuse femme, qui se croit si sûre de l'empire de ses charmes, manquera à la fois ce qu'elle cherche, et perdra ce qu'elle tient.

Mlle. de Belval voudrait épouser Alfred. La conduite de celle-là est plus franche. Elle mène son père, ils suivent tous deux le même plan; et M. de Belval, en partageant sur cette alliance les désirs de sa fille, ne

cesse d'exciter l'orgueil du Comte, et d'écraser du poids de l'envie et de la jalousie le trop sévère Duménil.

Alfred après avoir fait succéder au désespoir de n'avoir pu obtenir une lettre d'Elise, le morne silence d'un homme qui médite un grand coup, paraît aujourd'hui se distraire, en laissant caresser son amour propre par deux femmes pour lesquelles il est galant tour à tour. Aux yeux de tous il paraît donc commencer à s'habituer à son sort. Mais ma vigilante amitié ne peut s'y tromper. Souvent rêveur, devenu moins confiant, je le suppose occupé de quelque grand projet qu'il ne veut confier à personne. Les trois semaines que nous venons de passer, sans faire aucune démarche vers le château de Key. . . sont une trop longue contrainte, à laquelle je présume que mon mystérieux ami projette de mettre un terme. Il m'évite, il craint que je ne m'oppose à ce qu'il désire. Il a grand tort. Il y a long-tems qu'à sa place j'aurais pris un parti décisif. Mais laissons-le faire. L'amour lui donnera de la prudence. Il me tarde de voir le succès de ce qu'il projette. Adieu, ma chère Adèle.

LETTRE LXXXIV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 14 *Avril* 17...

GRANDE nouvelle, ma chère sœur, Alfred a disparu. Avant-hier matin il est sorti pour se promener à cheval, accompagné seulement du fidèle Marc. De la journée, on n'a point entendu parler de lui. Hier le Comte et moi, nous l'avons attendu jusqu'à neuf heures du soir, mais inutilement comme la veille. Alors, après avoir endoctriné le Comte, pour l'engager à ne montrer ni inquiétude, ni incertitude sur le motif de l'absence d'Alfred, je l'ai suivi chez la présidente. Là, une curiosité maligne je l'avoue, et un petit sentiment de vengeance me préparèrent quelques instans agréables.

Dès notre arrivée, la précieuse Belval, et la présidente, demandèrent avec empressement où était Alfred? La veille, nous dirent-

elles, on l'avait attendu ainsi que le Comte chez Mr. de Belval. Aujourd'hui on s'était réuni chez la présidente, dans l'espoir qu'il y viendrait avec nous. Car on s'appercevait avec plaisir, que la société de ses amis avait fini par dissiper ses noires pensées. Le Comte avait déjà fait ses excuses de n'avoir pas vu ces dames la veille, et craignant qu'il n'ajoutât quelques mots qui eussent rapport à Alfred, et qu'il ne m'ôtât ainsi le plaisir d'arranger les choses à mon gré, je me hâtai de répondre.

Alfred est parti hier matin, dis-je à Mlle. de Belval. Il s'ennuyait. Son voyage lui vaudra mieux que les éternelles disputes dont nous le fatiguions tous les soirs. Alfred est parti? Pour long-tems, Monsieur? dirent-elles toutes deux en même tems. J'étais assis près de la présidente, je lui dis à l'oreille : vous vous doutez bien, j'imagine, de quel côté Alfred à tourné ses pas? Quoi, me dit-elle en rougissant, vous croyez? Quelle imprudence! Oh! je suis bien tranquille, lui repondis-je. Il sera prudent; l'amour rendra sa marche sûre—Mais, Monsieur, si Mr. Duménil—Vous qui savez si

bien inspirer l'amour, pouvez vous ignorer ses ruses ? Comment votre amitié peut-elle avoir la plus légère inquiétude ? Nos amans se verront, au travers d'une palissade, à la brèche d'un mur, que sais-je ? Se revoir un seul instant, n'est-ce pas assez pour donner un siècle de joie ? Dans ce moment, ils sont peut-être ensemble. Je vois d'ici Marc, et la bonne Léris qui veillent, tandis que nos amans se content leurs peines, se parlent de leurs espérances, et reprennent courage. Que pensez-vous de cela ? Oh, l'amour est un grand maître ! Je n'ai rien conseillé, au moins ! Je ne m'en vante pas. La démarche est entièrement de lui. Je l'avais deviné à l'air pensif qu'il avait près de nous. Je n'ai voulu, ni le questionner, ni le conseiller, et j'ai voulu lui laisser tout le plaisir de l'invention. C'est de son plan qu'il était occupé, lorsque vous cherchiez toutes deux à le distraire de sa rêverie. Vous voyez bien aujourd'hui que vous aviez tort de le tourmenter, et que ce qu'il méditait, valait mieux que ce que nous lui disions. Lorsque, dans ces derniers tems, vous vous êtes réjoui de le voir moins

triste, c'est que son plan était fait, ses batteries dressées, et que l'espérance venait de lui sourire.

Un premier mouvement parut bouleverser le joli visage sur lequel mes regards étaient fixés. Mais bientôt un sourire forcé vint contraster d'une manière assez piquante avec le nuage que mes soins avaient formé.

Le Comte et Mr. de Belval, assis près l'un de l'autre, avaient une conversation assez animée, je ne sais sur quel sujet ; mais ils parlaient trop haut, pour que Mlle. de Belval qui était loin de nous pût entendre ce qu'à dessein je disais à voix basse à la présidente. Elle paraissait au supplice, et ne pouvant plus y tenir, je vis qu'elle projettait de se rapprocher de nous.

Mlle. de Belval vient nous écouter, dis-je à la présidente, en lui faisant signe de ne rien dire du sujet de notre entretien. Vous concevez, ma belle amie, ajoutai-je, que les amis d'Alfred ne doivent admettre aucun étranger dans sa confidence. Je suppose à la personne qui s'approche de nous quelque intérêt à embrouiller de ce côté toutes nos affaires. Je la crois amoureuse d'Alfred.

Qu'en

Qu'en pensez-vous ? Au défaut d'Elise, autant vaut celle-là qu'une autre. Elle est riche, et ce mariage seroit bon pour notre ami. Cependant, dis-je, (en élevant la voix parce que Mlle. de Belval s'approchait) si Alfred était forcé de renoncer à Elise, nous le perdrions. Je crois pouvoir assurer qu'il quitterait la France au moins pour long-tems, si ce n'était pour toujours. Ah, vous parliez d'Alfred, dit Mlle. de Belval d'une voix mal assurée. Madame, repondis-je, (en montrant la présidente) paraissait douter de l'amour extrême d'Alfred pour Elise, et je repondais à ses doutes, par ce que vous venez d'entendre. Moi, Monsieur, me dit la présidente, d'un air contraint, je ne me rappelle pas de vous avoir témoigné aucun doute sur cet amour extrême qui fait le sujet de tous vos entretiens. Je crois qu'Elise et Alfred s'aiment très-tendrement, et je fais des vœux sincères pour leur bonheur. Je le crois ; vous êtes si bonne ! vous avez l'âme si sensible ! lui dis-je, en lui jetant un de ces regards qu'en moi elle trouve irrésistibles ; et lui prenant la main, qu'à dessein je pressai entre les

miennes, je lui dis tout bas : vous êtes trop bien née pour qu'Alfred puisse jamais vous être tout à fait indifférent. Je suis sûr que vous et moi, nous formons les mêmes vœux pour son bonheur. Elle rougit de honte, ou de dépit de m'avoir trop, ou pas assez trompé. Craignant sans doute de se trahir, elle se leva, en laissant Mlle. de Belval et moi tout aussi rêveurs l'un que l'autre.

Je suivais des yeux la présidente. Ses grâces, son maintien qu'un mouvement de fierté rendait plus noble encore, un petit air de dépit caché sous le plus gracieux sourire, me rendirent toute mon indulgence, et je cessai mon persifflage. Je m'occupai d'elle tout le reste de la soirée. Je ne sais si elle y fut sensible, mais elle eut l'adresse de ne me témoigner aucun mécontentement, et je lui en sus gré.

C'est assez vous parler de moi, ma chère sœur, revenons à nos amans ; formons des vœux pour leur union ; Elise y trouverait quelques années de bonheur, et c'est beaucoup dans la vie. Je pense qu'elle vous instruira de ce qui se passera à Key.... J'es-

père qu'Alfred ne tardera pas à me tirer d'inquiétude sur le résultat de son entreprise. J'en suis très-occupé, je vous assure.

Adieu, ma chère Adèle. Quand reviendrez-vous donc auprès de vos amis ?

LETTRE LXXXV.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Chateau de Key...
le 16 *Avril* 17..

VOILA trois jours que je refuse de voir Lucile. Son obstination à revenir me demander plusieurs fois dans le même jour, me fait penser qu'elle a quelque chose de très-important à me dire. O qu'il serait dangereux de l'entendre !

Je sens à chaque moment affaiblir mon courage ? Les soins de mon père pour Mr. de Coulanges me révoltent. Souvent assise auprès d'eux, je sens le besoin de consoler

Alfred, de le dédommager des attentions prodiguées à un nouvel ami, tandis que mon père est si cruel pour celui qui fut l'objet de son choix, pour celui qui est si cher à mon cœur !

Si Mr. de Coulanges reste seul avec moi, le moindre de ses soins me paraît un outrage. Quoi, je n'ose recevoir une lettre d'Alfred, et un étranger a le droit de me forcer à contraindre ma douleur !

Si je suis seule avec mon père, combattue entre la tendresse filiale, et l'amour, je me trouve sans force. Je murmure, je m'appaise. Je veux obéir à mon père, je veux consoler Alfred. Le poids accablant des sentimens contraires qui m'oppressent, agite et déchire mon cœur.

Que de jours écoulés sans avoir entendu parler d'Alfred ! Alfred ! pourrait-il m'oublier ! Vous qui le connaissez si bien, croyez-vous que son Elise puisse être effacée de son cœur ? Croyez-vous qu'il puisse douter de ma tendresse ? Croyez-vous qu'il se fatigue des rigueurs de mon père jusqu'à renoncer.... je ne puis achever. Dieu, que je souffre ! Alfred malheureux, malheureux

par notre amour, cherchant à rompre des chaînes que la cruauté de mon père rend trop pesantes.... Ah, mon Adèle, je ne prévois que des malheurs !

Mais que me veut Lucile ? D'où vient cette obstination à me voir ? A-t-elle un message à remplir ? Alfred envoie-t-il encore solliciter mes consolations ? Ou bien, fatigué de souffrir, vient-il réclamer sa liberté ? Nos sermens tant de fois répétés, l'empêchent-ils de disposer de son cœur, d'en arracher la malheureuse Elise, sans avoir obtenu d'elle une renonciation à des droits sacrés !.... Oh ! il faut voir Lucile, il faut éclaircir mon sort. L'incertitude est un supplice, un supplice trop affreux, pour que je puisse l'endurer !

Ce n'est point désobéir à mon père ; ce n'est point être coupable que de vouloir connaître tout mon malheur, et m'assurer si l'espérance doit encore soutenir ma vie, ou si mon père trop cruel a ouvert ma tombe en m'arrachant du cœur d'Alfred.

Adieu, Adèle, adieu.

LETTRE LXXXVI.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key....le 20 Avril 17..

Après avoir fini la lettre que je vous ai écrite le 16, ma chère Adèle, je me déterminai à aller voir Lucile; et voulant éclaircir mes doutes, je pris en tremblant le chemin de sa demeure. Mais ayant rencontré mon père et Mr. de Coulanges sur la terrasse, je fus obligée de rester avec eux jusqu'au moment où la pluie nous força à rentrer dans le château.

Le lendemain, la pluie continuant toute la journée, je ne pus sortir, et la même cause sans doute empêcha Lucile de venir me voir; car avant-hier au premier rayon de soleil, elle vint me demander. Ma femme de chambre entra en me disant: Mademoiselle, cette pauvre Lucile est là. Elle est venue malgré le mauvais tems, ses habits sont mouillés, elle paraît essoufflée d'avoir

couru. Elle m'a dit qu'elle avait profité du premier instant où la pluie avait cessé, pour vous porter un bouquet qu'elle a formé pour vous des plus belles fleurs de son jardin ; elle veut vous l'offrir elle-même ; faut-il encore lui refuser d'entrer ? Mon cœur battit si fort, que pour un moment, je ne pus répondre. Je me détournai pour cacher ma rougeur, en donnant la permission de laisser entrer Lucile.

Dès que Lucile parut, elle accourut vers moi, et me dit d'une voix émue : prenez ce bouquet ; il me sert de prétexte pour arriver jusqu'à vous. Tant de fois refusée, je n'ai pu penser que ce fût par votre ordre, et j'ai mis dans ce léger prétexte l'espoir de parvenir jusqu'à votre appartement. Je vous quitte bien vite pour ne pas vous compromettre. Quand vous serez seule, dénouez le ruban qui attache ces fleurs, et lisez avec attention le billet qu'elles renferment. Un tremblement universel m'ôta la force de répondre à Lucile ; et lorsque je voulus l'arrêter, elle était déjà bien loin.

Je fus quelques momens immobile, les yeux fixés sur ces fleurs : mes idées étaient

perdues. Le bouquet en m'échapant des mains, ne rendit à moi-même. Je le ramassai en tremblant, et après m'être enfermée dans ma chambre, je m'assis pour défaire le ruban. Le papier qu'il renfermait n'était pas cacheté ; en le dépliant, je reconnus l'écriture de Lucile, je repris un peu de hardiesse, et je lus ce que je vais transcrire :

Mademoiselle,

" Tout ce que j'avais à vous demander, " était de venir un moment sous le grand " arbre ; mais on m'a toujours empêchée de " parvenir jusqu'à vous. Ce bouquet, j'es- " pere, me servira de prétexte. Si je puis " vous le donner moi-même, le billet que " j'y joins vous instruira qu'il faut bien que " je vous voie un instant ; puisque la vie de " quelqu'un tient à votre complaisance. " Craignez tout de votre refus. Le tems " est à la pluie ; il faut prendre patience. " Mais le premier jour où dès le matin la " pluie aura cessé, je serai au lieu du ren- " dez-vous à 7 heures du soir. Craignez " des regrets éternels, si vous vous refusez " à ma prière."

La vie de quelqu'un tient à ma complaisance ! Dieu ! Alfred !....

Ma chère Adèle, que penser de ce que Lucile a à me dire ? Comment, la vie d'Alfred dépend de ce que je voie Lucile ?...Oh ! je devais prévoir que son obstination à revenir renfermait quelque mystère effrayant.... et la pluie ne cessera pas ! non elle ne cessera pas. Dans ce moment elle redouble. Hier, aujourd'hui, pas un rayon de soleil !

Le 21 Avril.

Levée avec le jour, je ne puis calmer mon tourment qu'en vous écrivant, ma chère. Hier je fus obligée de quitter ma lettre pour me rendre aux ordres de mon père qui me retint tout le reste du jour auprès de lui.

Ne pouvant dormir, mon premier soin ce matin a été d'ouvrir ma fenêtre, le tems était couvert ; mais il ne pleuvait pas. J'ai eu un instant l'espoir que la journée ne se passerait pas sans que je pusse voir Lucile. Mais depuis un quart d'heure la pluie a recommencé avec plus de force. Le ciel se déchaine contre Alfred. Il prononce contre

moi, puis qu'il me force à faire souffrir Alfred !

Puis-je refuser d'écouter Lucile ? Faut-il que je sois barbare ? Faut-il que j'expose les jours d'Alfred par un refus inhumain ? Quel mal puis-je faire en écoutant Lucile ? Il vaut mieux sans doute que je lui parle, que de laisser Alfred incertain sur mes sentimens, et sur le motif de ma conduite. Lorsque Lucile lui aura expliqué les raisons qui m'empêchent de recevoir ses lettres, nous serons tous deux plus tranquilles, je n'aurai pas désobéi à mon père, et j'aurai rempli un devoir également sacré, en rassurant Alfred.

Quoi, la vie de quelqu'un, dit Lucile, tient à ma complaisance à me trouver au rendez-vous ? Alfred au désespoir pourrait il !....Dieu ! Dieu ! voila un nouveau tourment qui vient de naître pour moi. Ah cette crainte est cent fois plus cruelle que celles qui depuis si long-tems déchirent mon cœur !

Cet état est trop cruel, il faut qu'il finisse. Je n'ai plus de courage, plus de forces. Dites-moi, Adèle, en désobéissant à mon père, que peut-il résulter de plus af-

freux pour moi que de perdre Alfred? Que m'importe ma soumission? Quel bien en retirerai-je, lorsque j'aurai perdu le seul bonheur pour lequel je tiens à la vie? La satisfaction de faire mon devoir pourra-t-elle être sentie au milieu de mon désespoir? Pourrai-je supporter la vie, si Alfred n'existe plus.....ou n'existe plus pour moi!

Je vais, je viens, je ne puis rester en place. J'ai quitté, et repris ma lettre vingt fois. Il est déjà tard, tout le monde est levé dans le château. Point d'espoir pour aujourd'hui; la pluie redouble. Dieu puissant, qu'ai-je donc fait, pour me livrer à d'aussi cruels tourmens!

Le 22 Avril.

Jamais, tant que je vivrai, la journée que j'ai passée hier ne s'effacera de mon souvenir. La contrainte, les plus affreux tourmens ont multiplié et rempli les heures de ce cruel jour. J'ai été plusieurs fois au moment d'ouvrir mon cœur à ma tante. Mais la crainte qu'elle ne mît obstacle à mon rendez-vous avec Lucile, m'a arrêtée. Enfin le ciel s'est montré plus propice. Il a exaucé un de mes

vœux. Il est midi ; le tems s'éclaircit ; il n'y a pas eu de pluie ce matin. Ce soir à 7 heures, je pourrai peut-être..... Plus le moment approche, et plus il me cause d'impatience et d'effroi. Cependant quel mal puis-je faire en parlant à Lucile !

Demain je vous écrirai. Demain....hélas, peut-être que demain la malheureuse Elise aura été forcée par les circonstances de désobéir à son père ! Mais pour sauver les jours d'Alfred....Adèle, pour sauver ses jours, je donnerais ma vie !

A 6 *heures.*

Je viens de quitter le salon. Mon père, Mr. de Coulanges et ma tante sont occupés. J'ai demandé la permission de me retirer pour quelques heures ; elle m'a été accordée, on ne me cherchera pas.

Encore quelques instans, et je pars, je vais au rendez-vous que Lucile m'a donné. Je frémis de ce qu'elle a à me dire. Le mystère qu'elle met à me voir, le lieu qu'elle a choisi, la menace qu'elle m'a faite, tout me glace de crainte.

Adieu, mon Adèle.

LETTRE

LETTRE LXXXVII.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key....le 24 Avril 17..

Je l'ai vu, je l'ai vu ! Adèle ; je ne suis pas coupable, je n'ai pas désobéi à mon père. Oh ! mon Adèle, n'allez pas en m'accusant troubler mon bonheur ! J'étais loin de prévoir...je ne croyais pas...écoutez, écoutez, avant de me juger. Ma main tremble, je ne puis écrire. Dans le trouble où je suis, je ne puis mettre aucun ordre dans mes idées. Je l'ai vu, je lui ai parlé... respirons un moment. O mon Alfred ! que dois-je donc éprouver, quand nous serons unis, si cet instant, si cet éclair de bonheur aliène ma raison !....Avant-hier, lorsque la pendule eut sonné six heures et demie, enveloppée dans mon manteau, et couverte d'un voile, je me glissai le long de la galerie, pour gagner le petit salon qui donne sur la terrasse. J'ouvris en tremblant

la porte vitrée, et rassemblant toutes mes forces, je courus jusqu'à ce que j'eusse perdu de vue le château. Mais dès que je me vis à l'abri de tous les regards, mes forces m'abandonnèrent, et mon cœur battait si fort, que je fus obligée de m'arrêter un moment. Je n'avais plus que quelques pas à faire pour tourner le taillis, et parvenir au banc de gazon qui est au pied du grand arbre, lorsque je crus entendre parler. La crainte s'empara de moi si fortement, que je ne pus avancer ; j'étais au moment de m'en retourner....J'entendis prononcer mon nom, mais si bas, que je ne pus reconnaître la voix. Mon émotion redoubla. Je me sentis au moment de m'évanouir, lorsque Lucile prononça distinctement, mais à voix basse : Mademoiselle Elise, est-ce vous ? Oui, fut tout ce que je pus répondre. Elle franchit le court espace qui nous séparait, me prit par la main, et m'entraina. Lucile, Lucile, qu'avez vous à me dire ? Pourquoi ce mystère ? Quel nouveau malheur....un cri termina mes questions, et je tombai sans connaissance en voyant Alfred.

Quand je revins à moi, je me trouvai

entre ses bras. Il me serrait contre son cœur, je partageai ses transports, et je m'abandonnai à l'excès de mon bonheur. Je ne connus plus de dangers, l'univers s'anéantit pour moi, je ne vis plus qu'Alfred.

La pauvre Lucile pleurait de joie; mais ce moment heureux lui donnait trop de craintes, pour pouvoir nous les cacher. Monsieur Alfred, dit-elle d'une voix tremblante, j'ai répondu à vos vœux, je vous ai servi avec zèle, vous avez vu votre bien-aimée———Que je la voie un instant, un seul instant, disiez-vous, et je me soumets à tout. Séparez-vous donc. Si l'on vous voyait ici. . . . . En vérité je frémis. Lucile par son inquiétude me causa un tel effroi, que je voulus fuir. Alfred me retint.. Edmond veille à deux pas d'ici, me dit-il; n'ayez aucune crainte; et serrant mes deux mains dans les siennes, il me jura que mon père serait content de sa conduite. Il pardonnera, dit-il, une faute dont il m'a déjà si cruellement puni, nous serons unis; rien ne me coutera pour mériter mon Elise. Oui, nous serons unis. Je suis aimé! . . . . . Elise, chère Elise, pour mériter la céleste

femme que le Ciel me destine, je puis tout braver, tout entreprendre. . . . . Edmond, en accourant vers nous, détruisit le charme dont nous étions enivrés. On vient, dit-il à Alfred, j'ai entendu parler dans le parc. Séparez-vous. Un mot encore, un seul mot, dit Alfred qu'Edmond entraîna. Nos adieux se perdirent dans les airs. Mes yeux cherchaient encore Alfred, qu'il était déjà bien loin de moi.

Lucile prit ma main, qu'elle serrait en me disant: allons, Mademoiselle, du courage, vous serez heureuse ; ce jour tant désiré arrivera. Elle pleurait; je me jetai dans ses bras, mes larmes coulèrent aussi. Ce n'était point l'effet du chagrin, j'avais vu mon Alfred! Je l'avais vu après un siècle de séparation, je venais de goûter un instant délicieux après un siècle de tourmens. Le passé s'effaçait de mon souvenir; l'avenir semblait me sourire; Alfred m'avait promis d'appaiser mon père. . . . et je pleurais! .... mon cœur était plein. Je voyais encore Alfred, je l'entendais encore. Je souffrais. Cependant j'étais heureuse. Enivrée de

mes sentimens, je ne pouvais appaiser le tumulte de mes idées. . . . . .

Séparons-nous, me dit Lucile, que je ne songeais point à quitter. Séparons-nous, je n'ose vous suivre. Une absence plus longue pourrait engager quelqu'un à venir vous chercher. Séparons-nous. Demain ou après-demain, j'essayerai de parvenir jusqu'à votre appartement.

Je rassurai Lucile sur les craintes qu'elle me montrait de ne pouvoir me parler au Château, en lui avouant que c'était moi qui avais mis obstacle à des entretiens trop dangereux. Elle me renouvela la promesse de revenir. Mais elle n'a pas encore paru.

En retournant au Château, je vis de loin mon père, et M. de Coulanges. Je pensai qu'ils avaient dirigé leur promenade du côté où nous étions, et que c'était eux qu'Edmond avait entendu. Ils rentrèrent quelque tems avant moi. Je ne rencontrai personne en allant dans ma chambre, où je fus m'enfermer jusqu'à l'heure du souper.

Vous le voyez, mon Adèle, je ne pouvais pas prévoir. . . . . et lorsque j'ai vu mon Alfred, pouvais-je le fuir? Pouvais-je l'ac-

cuser de témérité? Pouvais-je même y songer? Etait-il en ma puissance de m'éloigner de lui? . . . . . Oh non, non. . . . . et si cet instant si doux rend le courage à mon Alfred, s'il l'engage à mériter le pardon de mon père, n'est-ce pas le Ciel lui-même qui, touché de mes larmes, a permis que je pusse un instant consoler Alfred, sans être coupable envers mon père.

L'univers semble avoir changé pour moi! Tout est embelli à mes yeux. Mes amis me sont plus chers, tout me semble doux. Mes chagrins même ont des charmes, puisqu'ils doivent me rendre plus chère à Alfred.

Mais Lucile ne vient point. La nuit s'approche, Lucile ne viendra pas! . . . . . Hier, aujourd'hui, pourquoi Lucile n'est-elle pas venue?

Oh, ne troublons point mes douces pensées par de nouvelles inquiétudes. Demain sûrement, demain Lucile viendra.

Adieu, mon Adèle, adieu.

LETTRE LXXXVIII.

ALFRED A FERDINAND.

Du village de Key. . le 26 Avril 17. .

NE cherche point, mon ami, à te faire une idée de mon bonheur; ne cherche point à comprendre une sensation que tu ne peux jamais éprouver, et qu'aucune expression ne pourrait définir. Plein d'un sentiment que mon cœur ne peut plus contenir, j'ai besoin de l'épancher dans le sein de l'amitié. Tu as souvent partagé mes tourmens, prends donc part aussi à mon bonheur. J'ai vu Elise! . . . . . Tout a changé pour moi; je puis à présent tout oser, je puis tout entreprendre. Non, mon ami, il n'y a rien de sacré sur la terre, si je n'obtiens Elise. Son père me la doit; le Ciel me l'a donnée; elle est mon bien, elle est ma vie. . . . . Je jure devant le Ciel qui m'entend, qu'elle sera ma femme, ou que la mort me délivrera du plus affreux malheur. . . . Si son père me la refuse, je la reclame à la

justice des hommes. Ne plaidé-je pas la cause de toute âme honnête et sensible? Oui, Elise sera à moi; Elise fera les délices de la vie du trop heureux Alfred.

Sans doute que ton amitié exigera que je te fasse part des moyens que j'ai employés pour la voir. Depuis long-tems j'étais livré aux plus cruelles inquiétudes, le sommeil avait fui loin de moi, la vie m'était à charge, je commençais à m'abandonner au désespoir. Je vis Lucile. Je lui dis que son secours m'était nécessaire pour voir Elise. Elle me vit si déterminé à tout entreprendre, qu'elle consentit à s'exposer pour éviter de plus grands malheurs. Nous convinmes donc que je me cacherais dans le village, pendant qu'elle irait au Château, porter à Elise un bouquet, qui devait renfermer un billet écrit de sa main, par lequel elle la priait de venir à 7 heures du soir sous le grand arbre, ayant à lui communiquer des choses pressantes dont dépendait la vie d'un malheureux. Lucile s'acquitta parfaitement de sa commission, et revint sur le champ m'en rendre compte.

Depuis quelques jours, une pluie continuelle m'ôtait l'espérance du succès de mon entreprise. Je frémissais d'impatience. Je craignais sur-tout de laisser à Elise le tems de la réflexion. Mais enfin le ciel exauça mes vœux. Le tems s'éclaircit, et le soleil éclaira le plus beau jour de ma vie. Je faisais à tout moment les mêmes questions. Vingt fois je demandai à Edmond s'il avait la clef du parc ; il me repondait toujours avec la même patience, que Lucile en avait une à elle. L'heure du rendez-vous approchait. J'éprouvais une sorte de fièvre d'impatience et de crainte. J'avais les lèvres sèches, la poitrine brûlante ; ma voix était entrecoupée. Mes amis, mes bons amis, leur disais-je, je vous devrai la vie, si je vois Elise. Enfin, malgré eux, je partis avant l'heure fixée, et je les forçai de me suivre. Quand je vis le grand arbre, tout ce qu'il me rappela me causa un trouble extrême ; mais bientôt, j'entendis un léger bruit à quelque distance. Le battement de mon cœur redoubla. Lucile s'avança quelques pas, et demanda à voix basse si c'était Elise. Je ne sais ce que l'on répondit, mais

je vis courir Lucile, qui revint aussitôt me présenter Elise qu'elle entraînait par la main. Je voulus parler, ma voix expira sur mes lèvres. Elise en me voyant jeta un cri, s'élança dans mes bras, et perdit l'usage de ses sens.

J'étais hors de moi ; sa tête était penchée sur mon sein, ses beaux yeux étaient à moitié fermés ; je la pressai contre mon cœur, je couvris de baisers enflammés ses lèvres pâlissantes. Je l'appelais : Elise, Elise, c'est Alfred, c'est le plus tendre amant, c'est ton époux qui t'appelle..... Elle fit un mouvement, poussa un profond soupir, me serra dans ses bras, et s'appuya sur moi, en inondant mon visage de ses larmes. O mon Alfred, est-ce un songe, me dit-elle d'une voix presque éteinte ? prends pitié de la trop sensible Elise. O malheureuse !... si l'on refuse de nous unir, pourquoi m'avoir fait connaître cet instant de délices !

Pendant cette scène, Lucile s'était discrètement retirée derrière le grand arbre. Edmond était posté dans le bosquet, près de la grande allée, pour écouter. Lucile inquiète s'approcha de nous. Séparez-vous,

nous dit-elle ; je tremble qu'une imprudence ne vous fasse perdre tout le fruit de cet heureux moment. Allons, Monsieur Alfred, retirons-nous, je vous en conjure. Au même instant, Edmond s'approcha pour nous avertir qu'il avait entendu du bruit. Il ne me resta que le tems de dire quelques mots à Elise, pour l'assurer que je saurais tout entreprendre, et que rien ne me couterait pour l'obtenir. Edmond m'entraina ; il fallut quitter Elise . . . . . .

Depuis ce moment je ne me connais plus, je n'ai plus qu'une seule idée, qu'un seule seul objet ; je ne vois plus qu'Elise. Non, mon cher Ferdinand, tu ne connais pas l'amour, tu ne le connaîtra jamais, il n'y a qu'une Elise au monde, et personne n'a le cœur d'Alfred.

Depuis trois jours je sollicite Lucile pour me procurer un moment d'entretien. Elle se refuse obstinément à mes instances. Elle me conjure à genoux de partir. Elle ne veut plus retourner au château que pour annoncer à Elise, que, soumis à ses ordres, je me suis éloigné pour ne plus l'exposer aux dangers que je lui ai fait courir.

Non, non, je ne partirai pas ; je veux la revoir ; je la reverrai. Lucile cédera à mes prières.

Adieu, mon cher Ferdinand, adieu.

LETTRE LXXXIX.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Chateau de Key....le 28 *Avril* 17.

C'EST seulement hier ma chère, que j'ai vu Lucile. Je commençais à m'inquiéter vivement. Depuis le 22, ce jour qui a présenté Alfred à mes regards, je n'avais pas vu Lucile. Chaque moment, mon impatience augmentait ; elle finit par devenir insupportable. Plusieurs fois le désir de m'instruire des motifs d'une conduite aussi extraordinaire, me determina à aller lui en demander la cause ; mais au milieu du chemin, la crainte de rencontrer Alfred me faisait revenir sur mes pas. Hélas, la crainte

de voir Alfred !..... ô mon père, mon père !....

Hier, plus tourmentée, et un peu moins craintive, j'avais traversé une partie du parc, et j'étais déterminée à voir Lucile, lorsque je la rencontrai, qui venait, me dit-elle, pour me communiquer une chose bien importante. Je pâlis. Point de crainte, ajouta-t-elle ; vous n'avez rien à redouter ; vous êtes tendrement aimée. Allons, Mademoiselle, du courage, vous serez heureuse un jour. Ecoutez-moi. Je vous avais promis de venir, et tous ces jours-ci, j'ai bien souffert en songeant à l'inquiétude que je devais vous causer. Mais j'ai eu à combattre la volonté de Monsieur Alfred. Il veut absolument vous voir avant de partir. Je craignais de vous déplaire en venant vous faire cette demande, sans cependant me reprocher de vous avoir trompée, pour vous procurer un instant heureux. Mais un sentiment intérieur me disait que je ne devais pas, pour obéir à Monsieur Alfred, vous exposer une seconde fois aux risques d'une entrevue dont j'avais déja tant frémi. Pouvais-je venir sans vous parler du désir de Mr.

Alfred ? Voilà la raison qui m'a empêchée de tenir la parole que je vous avais donnée. Mon mari, et moi, nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous pour engager Mr. Alfred à partir sans vous revoir ; mais nous n'avons pas réussi. Il y a un si grand danger à continuer de le cacher dans le village, que je me suis déterminée à venir vous supplier de vous rendre demain à la même heure dans le même lieu où vous avez vu Monsieur Alfred. Il promet, si vous accordez cette seconde entrevue, d'être raisonnable, et de partir après-demain matin.

Je fus si effrayée de la proposition que me faisait Lucile, que je fus quelques momens sans pouvoir lui répondre. Vous hésitez, me dit-elle ? Je suis aussi tremblante que vous, mais je crains qu'il ne commette une imprudence plus grande encore. Je crains que son désespoir porté à l'extrême ne le conduise jusqu'ici.

Dieu, quelle menace !.... Quoi, Lucile, son désespoir porté à l'extrême !.... Mais pourquoi ce désespoir ! Alfred ne sait-il pas que je l'aime ! Ah ! courez, Lucile, allez le rassurer. Dites-lui que je l'aime plus que

la vie, et que si mon père veut conserver mes jours, il nous unira. Viendrez-vous demain ? me dit Lucile. Non, non, je ne désobéirai point à mon père. Non, celle qui doit être l'épouse d'Alfred ne sera point coupable volontairement. Dites-lui que c'est pour son bonheur, que c'est pour mériter son amour, que je me soumets aux dures loix que l'on m'impose ; que n'ayant pas manqué à mon devoir en le voyant par surprise, ne pouvant me reprocher d'avoir cherché à le voir, cet instant heureux a tellement charmé mes douleurs, que j'ai repris courage. Dites-lui que s'il m'aime comme il le dit, et comme je me plais à le croire, le souvenir de ce moment de bonheur doit l'engager à ne rien entreprendre qui puisse éloigner l'instant qui doit nous unir pour toujours. Allez, Lucile, allez, empêchez Alfred de faire aucune imprudence. Dites-lui que je lui demande de partir, d'espérer tout du tems, et sur-tout de l'amour de son Elise.

Lucile partit en pleurant. Elle n'osa me solliciter. Ah ! combien il m'en a coûté de

refuser de voir Alfred ! Je l'ai rempli ce cruel devoir !.... Adèle, vous devez être contente de moi.

Il est tard. Lucile n'a point encore paru. Je ne sais si Alfred est parti. Il ne doit point m'en vouloir ; il doit sentir mes motifs. Il doit me pardonner le chagrin que je lui cause. Hélas, j'ai souffert plus que lui en me voyant forcée de refuser sa demande ! Faudra-t-il encore joindre à tous mes maux la crainte qu'Alfred ne doute de ma tendresse ! Mais non ; je dois compter sur Lucile, elle lui parlera de mon amour ; elle a lu dans mon cœur. Bannissons au moins cette crainte ; attendons jusqu'à demain ; Lucile ne peut pas différer plus long-tems de m'apporter les adieux d'Alfred. O mon Adèle, quand donc mon supplice doit-il finir !

LETTRE XC.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Château de Key. . . . .
le 29 Avril 17..

A Minuit.

JE ne puis dormir ma chère Adèle, je suis trop tourmentée. Il faut vous écrire. Il faut que je vous fasse part de mes vives inquiétudes. Hélas, je n'ai eu que le choix de désobéir à mon père, ou d'être cause de la mort d'Alfred ! De sa mort ! Adèle, pouvais-je balancer ! Dites, ma chère, le pouvais-je ? Ecoutez, écoutez.

Ce soir sur les six heures, on m'a annoncé Lucile. Le cœur m'a battu à son approche, et le soin qu'elle a pris en entrant, de fermer la porte de ma chambre, a doublé mon effroi. Alfred est-il parti ? lui ai-je demandé en tremblant. —Non, Mademoiselle, non. Il ne veut point partir sans avoir obtenu de vous une grâce.—Et quelle

est-elle ?—Mademoiselle, permettez, me dit Lucile en s'asseyant, permettez que je me remette un peu de mon émotion. Je suis venue en courant, j'étais si troublée !...Oh ! de grâce, de grâce, Mademoiselle, ne refusez pas la demande de Mr. Alfred.—Non, non, Lucile, non, je n'irai pas.—De grâce, Madamoiselle, écoutez-moi, me dit Lucile, en se jetant à mes genoux, écoutez. Après avoir rendu compte à Mr. Alfred de ce que vous m'aviez dit, après avoir supporté sa colère, appaisé son désespoir, mon mari et moi, nous avons espéré hier, et encore ce matin, qu'il serait plus raisonnable, et qu'il se rendrait à vos désirs. Mais ce soir étant seule avec lui, il m'a effrayée par la colère où l'ont mis mes instances renouvellées pour l'engager à partir demain. Enfin il s'est appaisé. Cependant après s'être promené longtems dans sa chambre en baissant les yeux, et gardant un profond silence, il a pris un de ses pistolets, s'est approché de moi et m'a dit, (avec un regard que je n'oublierai jamais,) Elise refuse de me voir. Je n'ai donc plus qu'à mourir. Malgré l'effroi qu'il m'a causé, j'ai eu cependant assez de présence

d'esprit pour m'élancer sur lui, et détourner le coup. Mon mari est rentré au même instant ; sa présence a ranimé mon courage au moment où j'allais défaillir. Nous nous sommes jetés tous deux aux pieds de Mr. Alfred, et nos larmes, nos sollicitations ont fini par le calmer. Eh bien, nous a-t-il dit, je renonce au bonheur de la voir avant de partir, je consens à faire ce cruel sacrifice ; mais voyez cette arme, elle ne sortira pas de mes mains que vous ne m'ayez rapporté le consentement d'Elise, pour établir une correspondance entre nous. Elle recevra mes lettres par vous, et elle vous remettra les siennes. Elle doit assez compter sur votre prudence, pour ne rien craindre en m'accordant une consolation que j'exige de son amour. Dites-lui bien que si vous ne me rapportez pas son consentement, cette arme, à vos yeux mêmes, terminera ma souffrance. Si elle accorde ma demande, je partirai demain matin. Allez Lucile, allez, j'attendrai votre retour. Mais qu'Elise n'ait pas l'espoir de me faire changer ; ma résolution est inébranlable.

Adèle, que pouvais-je faire ? Pouvais-

je exposer Alfred au funeste effet de son désespoir ? Le pouvais-je ? Et si mon père lui-même avait su le malheur auquel ma soumission m'exposait, aurait-il pu l'exiger de moi ? Tous mes sens se bouleversèrent en écoutant Lucile ; je la serrai dans mes bras ; oubliant les ordres de mon père, et ne voyant qu'Alfred, courez, dis-je à Lucile, allez consoler Alfred. Je recevrai ses lettres, vous lui ferez parvenir les miennes. Courez, hâtez-vous, allez dire à mon Alfred qu'il conserve ses jours ; que ma vie tient à la sienne.

Lucile, en m'assurant de sa fidélité, me quitta promptement.

Lorsque je me suis vue seule, j'ai senti que j'étais coupable ; j'ai pleuré amèrement. Mais il n'était plus tems de retirer ma parole. Hélas ! il n'était plus tems !.... N'osant paraître devant mon père, et pour éviter tous les regards, j'ai fait demander la permission de ne pas descendre à l'heure du souper. Mon père et ma tante, inquiets de ma santé, sont venus dans ma chambre ; ils m'ont trouvé une grande agitation, qu'ils ont prise pour de la fièvre. Ils m'ont

fait mettre au lit. Trop tourmentée pour dormir, je viens de me lever. Hélas ! tout le monde dort dans le château, tout le monde est paisible, personne n'a de reproches à se faire. La malheureuse Elise seule....Mais pouvais-je exposer les jours d'Alfred ? O mon Adèle ! en sauvant les jours d'Alfred, n'ai-je pas rempli le plus sacré des devoirs ?

D'où vient donc, d'où vient le tourment que j'endure ? Suis-je donc si coupable ? Alfred ne doit-il pas être mon époux ? Est-il permis de réfléchir quand il s'agit de la vie de ce que l'on a de plus cher au monde ?

Mon Adèle, écrivez-moi, rassurez-moi ; appaisez le tumulte de mon cœur. Hélas ! j'étais si heureuse d'avoir vu Alfred ! Mon âme était en paix, je n'avais pas désobéi à mon père.

Ai-je pu délibérer ? En avais-je le tems ? Il fallait me déterminer promptement..... Si j'avais refusé, et qu'Alfred dans son désespoir....Ah ! mes forces m'abandonnent à cette seule pensée !....

O mon Adèle, dans quelle cruelle position m'a placée la sévérité de mon père !

Adieu. Plaignez Elise, ne la blâmez pas, aimez-la toujours.

LETTRE XCI.

Alfred a Elise.

Du Village de Key...le 30 Avril 17..

Je pars. J'obéis à vos ordres cruels. Dans une heure je m'éloignerai de vous, de vous auprès de qui je voudrais passer ma vie. Oui, toute ma vie vous sera consacrée, ou je saurai en abréger le cours.

Ah ! pardon Elise, pardon ma bien-aimée. Vous consentez à m'écrire, vous me consolez, je vous dois des remercimens, et je murmure, et je menace ! Pardonnez à un infortuné trop injustement persécuté, pour pouvoir appaiser la révolte de son cœur.

Pourquoi vous ai-je vue ! Cet instant si beau a passé comme un songe ; le réveil est affreux. Exilé, banni de votre présence, je

crois voir encore ma céleste amie, qui ne s'est présentée à mes regards que comme une ombre fugitive, que mon cœur poursuit vainement. Que ce moment si beau me coute de larmes ! Quoi, ne plus vous revoir ! Cette pensée excite mon indignation contre un père inhumain. Quelle injustice ! Quelle cruauté ! Qu'ai je donc fait, grand Dieu, pour être condamné à un tel supplice !

Elise, ne fûtes-vous pas ma compagne dès le berceau ? Ne me fûtes-vous pas promise sur la foi des sermens ? De quel droit aujourd'hui vient-on nous séparer !

Oh, je verrai Mr. Duménil, je lui parlerai ; il faut que je le voie. Il le faut. Je plaiderai ma cause. Mon amour appaisera les craintes de votre père. Il cessera de me juger avec autant de rigueur. Il sera jaloux de tenir ses engagemens. Il sentira que mes droits sont sacrés ; il me rendra le bonheur. Elise, nous serons unis. Je fais le serment de braver tous les obstacles qui pourraient s'y opposer.

Adieu. Ce mot fait couler mes larmes. Je suis au désespoir. Mon cœur se révolte contre toute la nature, contre vous-

même....Pardon, Elise. Ah ! songez que demain il me faut une lettre de vous. Vous me l'avez promis. Vous devez adoucir ma douleur, elle est extrême, songez à tout ce que je dois souffrir en m'éloignant de vous !....

P. S. Je laisse Marc ici, il m'apportera votre lettre demain.

LETTRE XCII.

Elise a Alfred.

Au Château de Key...le 1 *May* 17..

Il faut vous écrire. Il faut tenir ma promesse. Vous avez arraché mon consentement. Votre désespoir a troublé ma raison. J'ai besoin de songer à l'effroi que m'a causé Lucile en m'apprenant votre cruelle résolution, pour supporter la pensée de désobéir à mon père. Quoi ! vous auriez abrégé vos jours si je n'avais consenti à vous écrire ! Quel égarement, grand Dieu ! Et vous appelez cela aimer !...Oh, votre amour est bien différent

différent du mien ! Le mien m'ordonne de conserver des jours destinés au bonheur d'Alfred ; de tout souffrir sans me laisser abattre ; de ne rien faire pour adoucir ma souffrance, quand ma désobéissance à mon père peut entraîner le malheur d'Alfred. Et vous, cruel ! sans égards pour ma position, pour ma tendresse, quand vous savez qu'une imprudence peut nous perdre, vous ordonnez, vous menacez !...Vous voulez voir mon père, dites-vous, vous voulez lui parler. Vous me faites frémir. Modérez votre impatience, je vous en prie. Attendez avant de parler à mon père, qu'il soit rassuré par votre conduite sur les craintes que lui donne sa tendresse pour moi. Méritez, avant de vouloir obtenir. Alors, mon ami, nos sollicitations réunies avanceront le jour heureux que mon père sera forcé de fixer, autant par justice pour vous, que par tendresse pour moi.

Quelle injustice, mon Alfred, de condamner mes craintes ; ne sont-elles pas fondées ? Croyez-vous qu'il m'en coute moins qu'à vous, si je refuse de vous revoir ? Ah ! soyez sûr qu'il fallait que le danger fût évi-

dent, pour avoir pu résister à vos sollicitations. Le bonheur de mon Alfred n'est-il pas tout pour moi ? Ne donnerais-je pas ma vie pour lui, si je pouvais disposer d'un bien qui lui appartient ?

Oui, mon Alfred, j'ai éprouvé en vous voyant un bonheur si pur et si vif, qu'il dure encore, malgré le souvenir des dangers que votre imprudence m'a fait courir. Je ne l'avais pas fait naître, ce doux moment ! Aucun reproche n'est venu en ternir les charmes ! Heureuse encore d'y songer, j'en eusse joui long-tems, si votre déraison n'eût exigé ma désobéissance.

Adieu, Alfred. Lucile m'a remis votre lettre hier au soir. Elle va venir chercher ma réponse.

Soyez prudent, je vous en conjure. C'est à genoux que je demande tous les jours au ciel, de ne pas punir Alfred de ma désobéissance aux ordres de mon père.

LETTRE XCIII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux le 10 *Mai* 17..

NE vous reprochez pas d'avoir consenti à m'écrire, ma chère Elise. Vous avez calmé mon désespoir. Songez sans cesse que vos soins peuvent seuls me faire supporter les maux que j'endure. Si vous pouviez concevoir tout ce que je souffre! . . . . . Il a fallu s'éloigner de vous sans vous revoir!

En quittant le village de Key. . . . l'oppression de mon cœur était trop violente, pour que j'eusse pu la supporter, si le désir de m'arrêter sous les murs qui renferment mon Elise n'eût ranimé mon courage. Je calculai, d'après mes souvenirs, qu'à l'heure où je partais, vos domestiques devaient être occupés dans l'intérieur de votre maison; que le travail des champs devait être fini, et que je pouvais sans craindre de compromettre ma divinité, me rapprocher un instant de son temple. J'attachai donc mon

cheval dans le bois qui va à la prairie, et je m'avançai vers la grille du Château.

Le cœur me battait. Je courais avec autant d'empressement que si j'avais dû vous voir; et malgré la certitude où j'étais de ne rencontrer personne, le moindre bruit me causait un frémissement involontaire.

En approchant, je crus que la porte de la grille était entr'ouverte; je la poussai. Mais en la trouvant fermée, mon désespoir redoubla, comme si j'eusse pu avancer plus loin, et que cette porte fermée eût été le seul obstacle opposé à mes désirs. Alors le souvenir du tems heureux où j'étais traité dans le Château comme un enfant chéri, vint m'accabler. Ce tems où loin de s'opposer à mes désirs, tout paraissait d'accord pour les seconder, ce tems heureux, comparé au tems présent, me fit répandre des larmes amères!

J'avais les yeux fixés sur les croisées de votre appartement. Un moment, je crus appercevoir quelqu'un au travers des vitres. Mon cœur s'élança. Oh! mon Elise, m'écriai-je. . . . . Et sans pouvoir à cette distance éclaircir mes doutes, je tombai à

genoux, en tendant les bras vers vous. Je crus voir un mouvement dans la chambre; je distinguai des vêtemens de femme, je crus reconnaître votre taille; mais la figure disparut comme une ombre. Je la cherchai vainement. D'abord, en m'élevant sur la pointe des pieds, j'espérais mieux voir. Ensuite, en montant sur les pierres qui sont autour de la grille, et m'élançant enfin sur la grille même, je crus pouvoir éclaircir des doutes qui faisaient palpiter mon cœur. Mais vain espoir, rien ne reparut.

Je ne pouvais me décider à quitter mon poste. L'espoir de vous voir m'aveuglait sur le danger où j'étais d'être vu. Cependant bientôt le bruit d'une porte me fit descendre précipitamment. Je me trouvai à terre assez tôt pour pouvoir fuir à la vue d'un domestique qui sortait du Château; et le cœur oppressé de soupirs et de regrets, je retournai dans le bois, je pris mon cheval, je m'éloignai avec vitesse, et j'arrivai à Bordeaux. Votre lettre que Marc m'apporta le lendemain eut seule le pouvoir de me calmer. Je la couvris de baisers, je la posai sur mon cœur. Mais pourquoi les reproches

qu'elle renferme? Pourquoi ces craintes qui ont troublé l'instant de douceur que je devais à votre amour? Cessez de vous croire coupable, en accordant à ma soumission quelque dédommagement, en accordant à mon amour les consolations qu'il réclame? Ne soyez pas injuste, Elise; ne m'accusez pas d'*ordonner*, de *menacer*, *sans égards pour votre position*..... Pouvais-je modérer mes transports? Je vous ai vue, Elise, et j'ai consenti à m'éloigner! ..... Oh, mon amie, pouvez-vous vous plaindre de moi!

Qu'avez-vous à redouter? Le mystère de notre correspondance est assuré. Aussi longtems que doit durer l'injuste rigueur de votre père, que voulez-vous que je devienne, si je suis privé de vos lettres, s'il ne m'est pas permis de vous écrire? Votre père n'a donc jamais connu l'amour, s'il croit que cet effort soit possible. J'ose croire que, lorsqu'il cessera d'être injuste, il vous approuvera d'avoir adouci mon sort. Ne vous troublez donc plus, ma chère Elise; ne troublez plus le bonheur que j'éprouve à recevoir une lettre de vous, en me témoi-

gnant une crainte qui vous rend malheureuse. Ne m'appelez plus insensé. C'est à vous seule qu'il appartient de calmer mon égarement. Oui, je *m'égare*. Oui, et *j'appelle cela aimer*.

Votre père sans doute doit vous être cher. Mais lorsque ses ordres sont inhumains, le devoir peut-il vous forcer à lui obéir, au risque de tout ce qui peut en résulter pour Alfred? Oh, mon Elise, il est des devoirs que l'humanité ordonne de remplir. Sauver un malheureux des effets de son désespoir, est aussi le devoir d'une belle âme. Alfred est malheureux, sans vous il ne peut supporter la vie; adoucissez son sort, si ses jours vous sont chers.

Adieu, Elise, adieu, mon amie, adieu, l'objet de toutes mes pensées, de tous mes désirs,

Adieu.

LETTRE XCIV.

Elise a Alfred.

Au Chateau de Key... le 15 Mai 17.

Avez-vous jamais pu douter que vous fussiez tendrement aimé ! je sacrifie mes devoirs à votre repos. Hélas, vous l'emportez sur mon père !

Ne soyez donc plus malheureux. Ne faites plus ces cruelles menaces qui déchirent mon cœur, qui troublent ma raison. Que l'espoir renaisse dans votre âme. Que ma coupable conduite serve au moins à ranimer votre courage. Si notre correspondance n'adoucit pas vos chagrins, elle doit doubler les miens, en me faisant penser que le ciel la condamne. Prouvez-moi par votre résignation à supporter nos malheurs, que j'ai su les adoucir. Alors, mon Alfred, alors je croirai que le ciel ne désapprouve pas ma conduite, puisqu'il permet qu'elle vous console !

Plus de murmures, mon ami, ne nous

plaignons plus l'un de l'autre. Qu'Alfred conserve ses jours ; qu'il ne menace plus. De mon côté je ferai le sacrifice tout entier, et sans me plaindre d'avoir été forcée de manquer à mes devoirs, je mettrai tout mon bonheur à consoler Alfred. Ecrivons-nous ; j'y consens. Mais de la prudence. Ecrivons rarement, et lorsque nous serons sûrs que notre correspondance ne court aucun danger. Point d'impatience, si quelques circonstances me forcent à retarder de vous répondre. Si j'éloigne les visites de Lucile, ne voyez en cela qu'une précaution nécessaire, et ne vous livrez pas à une injuste douleur que je ne pourrais ni supporter, ni adoucir. Craignez les fréquens voyages de Marc ici, ils sont du plus grand danger. Ne vaut-il pas mille fois mieux éloigner les occasions de nous écrire, que de nous exposer par notre imprudence à perdre cette consolation. O mon Alfred ! l'amour me rend craintive. Qu'il vous rende prudent.

N'accusez jamais l'amour de l'effort que fait ma raison, je ne le sens que trop ; tous les sentimens cèdent à ma tendresse pour vous ; et si j'obéis à mon père, l'amour

bien plus encore que le respect filial m'ordonne de faire mon devoir.

Ne pouvant vous répondre le jour où Marc m'apporta votre lettre, je n'ai pas voulu qu'il attendît. Mais en même tems, je lui ai recommandé de vous dire de ne pas vous affliger, s'il ne vous portait pas ma réponse. Je n'ai pu vous éviter cette contrariété. Mon père m'ayant retenue tous les jours dans le salon, je n'ai eu qu'aujourd'hui la liberté d'écrire. Vous voyez donc, mon cher Alfred, que j'exposais notre secret, en permettant le séjour de Marc ici. Ne vous affligez donc pas à l'avenir, lorsque vous verrez Marc revenir sans réponse; c'est ce qui arrivera chaque fois que je ne pourrai pas écrire le jour même qu'il m'apportera une lettre de vous ; car encore une fois, il ne peut rester sans nous faire courir des risques.

Edmond partira demain à la pointe du jour pour vous porter ma lettre. Il sera à Bordeaux jusqu'à mercredi matin. Vous pourrez m'écrire par lui, pour m'assurer que vous n'avez pas eu de chagrin, en voyant revenir Marc sans une lettre de moi ; qu'il

vous a bien expliqué et fait approuver mes raisons. Dites-moi, mon Alfred, dites-moi que vous êtes moins affligé, que vous serez raisonnable, que vous consentirez à n'envoyer ici que rarement, que vous vous en reposerez sur ma tendresse, pour croire que je profiterai de toutes les occasions où je pourrai vous donner de mes nouvelles, et que vous ne ferez plus ces cruelles menaces, dont je ne puis supporter même la pensée.

Adieu, mon Alfred, mon ami, mon époux. Adieu.

LETTRE XCV.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 20 *Mai*, 17..

Vous savez sûrement, ma chère sœur, que nos amans se sont vus, qu'ils s'écrivent, qu'Alfred sait avoir des volontés, qu'il a du caractère. Il veut Elise pour sa femme, il la veut absolument, et s'il faut à M. Duménil un gendre déterminé, il ne peut

mieux choisir. Je lui conseille même de se hâter de donner sa fille à Alfred.

Oh, comme l'amour va vite en besogne ! Je vous jure que je n'ai pas reconnu Alfred. Il n'est plus le même depuis qu'il a vu Elise ; depuis qu'à lui tout seul il a su combiner les moyens pour déterminer Elise à établir une correspondance entr'elle et lui. M. Alfred est aujourd'hui un homme tout-à-fait formé ; je crois même qu'il pourrait me donner des leçons, si nous suivions la même carrière. Mais mon fait n'est pas le tourment des passions. J'ai pris un genre plus gai, et qui sied mieux à mon caractère. Je pense que la chère Elise n'aura pas dans les confidences qu'elle vous a faites montré autant de sécurité, et une volonté aussi prononcée que celle d'Alfred. Pauvre petite, je la vois d'ici toute tremblante, s'accusant, s'excusant, se plaignant, et demandant chaque jour à sa chère Adèle des conseils dont elle n'a plus que faire.

Quand à Alfred, il est au comble de l'amour, il ne voit plus qu'Elise, il ne me parle plus d'autre chose ; il la compare à tout, et ne trouve rien de comparable à elle.

Aussi

Aussi expansif dans nos tête-à-têtes, que silencieux dans le monde, il m'oblige à prendre alternativement le soin de le calmer où de le distraire.

Le Comte qui voit son fils rêveur partout où il l'entraîne, ne peut pardonner à Mr. Duménil le tort qu'il fait à Alfred, en mettant obstacle à la réputation brillante que son esprit et sa figure lui feraient acquérir dans le monde, si un amour malheureux n'absorbait pas tous ces avantages. Dans les premiers jours, les détails qu'Alfred a faits sur son équipée à Key.... ont amusé le Comte. Ses questions à Alfred, ses comparaisons entre le caractère de son fils et le sien, les rapports qu'il trouvait entre son fils et lui par son esprit, sa sensibilité et son intelligence, faisaient diversion pendant quelques instans à la tristesse de l'un, et à la mauvaise humeur de l'autre. Mais ces ressources étant bientôt épuisées, j'ai eu recours à d'autres moyens pour tranquilliser Alfred, et calmer la colère du Comte.

Alfred trop occupé des sentimens qui le dominent, ne porte plus chez la présidente, et chez Mlle. de Belval, qu'un air distrait

et ennuyé. Le Comte voit dans chaque fille riche un objet pour servir sa vengeance, si le cas l'exigeait. D'après ce motif, il tourmente Alfred, pour rendre a Mlle. de Belval au moins l'hommage dû à la naissance et à la fortune. Alfred cède quelquefois aux ordres qu'il reçoit de se contraindre, d'être attentif, d'être galant. Pour satisfaire son père, il parait s'occuper de Mlle. de Belval, qui ne manque pas de prendre pour des sentimens les politesses d'usage.

Mme. de Granval qui a été instruite du motif de l'absence d'Alfred, lui rend en apparence froideurs pour froideurs ; elle se garderait bien de s'humilier, en cherchant à plaire à un homme aussi occupé. Elle craindrait d'échouer en voulant détourner ses pensées. Ce moment de dépit tourne à mon avantage ; je suis féte, caressé, et l'on cherche à me tromper avec une grâce qui ne laisse pas que d'avoir son genre de séduction.

Vous voyez, ma chère Adèle, que mon heureux caractère sait tirer parti de tout. Cependant ce ne serait pas sans chagrin que je perdrais la présidente. Je suis habitué à

ses défauts comme à ses charmes. Je pardonnerai aux uns, tant que les autres sauront me plaire. Mon caractère est léger, et cependant je suis d'humeur constante. Etant arrangé à ma guise, je désire m'en tenir là.

L'amour d'Alfred pour Elise, et les contrariétés qu'il éprouve, me rassurent pour le moment. J'ai l'adresse de profiter des difficultés qui détourneront, ou peut-être arrêteront les désirs de la présidente. Pour lui, comme pour moi, il faut absolument que j'empêche que cette intrigue ne soit renouée. J'irai la semaine prochaine passer quelques jours à Arsilly où mes affaires m'appellent. Le château de Key... ne m'est pas interdit. Je veux y aller avec ma mère. J'y observerai la position de l'ennemi, et je verrai si nous pouvons dresser nos batteries. J'espère trouver ici à mon retour une lettre de vous ; il y a trop long-tems, ma chère sœur, que je n'ai reçu de vos nouvelles. Je ne gronde pas, mais il m'est permis de me plaindre. Pour faire la paix, annoncez-moi votre retour, et je vous pardonnerai votre paresse.

Adieu, ma chère Adèle. Mes plus tendres hommages, je vous prie, à mon Colonel.

LETTRE XCVI.

Mme. de Pressange a la Marquise de Lonel

Au Chateau de Key... le 24 Mai 17.

Ma tendresse pour Elise, ma chère Marquise, me laisse bien peu d'instans de repos. Si je vois sur la figure de cette chère enfant un moment de calme, le moment d'après j'y vois l'image de la douleur et de la crainte. Quelquefois je la surprends, essuyant ses larmes. Je n'ose exiger sa confiance, et je vois avec un véritable chagrin que je l'ai perdue. Ce ne peut être que la crainte de m'affliger qui me prive des épanchemens de son cœur ; car ma tendresse doit la rassurer sur mon indulgence, et sur le soin que je prendrais à alléger ses peines. Elle écrit sans cesse ; c'est sûrement à vous, chère Marquise, que s'adressent les vo-

lumes qui doivent sortir de sa plume. Engagez-la à ne point redouter une tante qui l'aime. En me parlant de ses peines, elle pourrait les adoucir, je trouverai les moyens de relever son courage, et de prévenir les malheureux effets d'une douleur trop concentrée. Je vous en supplie, ma chère Marquise, engagez cette chère enfant, à voir dans sa tante une amie qui est bien éloignée de partager la rigueur de son père.

Je suis mécontente de tout le monde. Mon frère que je sollicite chaque fois que l'occasion s'en présente, me parait plus froid sur les chagrins de sa fille. Il me montre trop de confiance dans l'effet d'une séparation, qu'il croit devoir à la longue rendre le repos à sa fille, si les circonstances, dit-il, le forçaient à lui donner un autre époux qu'Alfred. Il ne voit pas que plus souvent encore les contrariétés augmentent l'amour. Il se félicite de ce que sa fille n'a pas vu Alfred depuis son voyage, de ce qu'ils étaient l'un et l'autre des enfans quand ils se sont séparés, et il croit qu'il a empêché le danger d'une passion, en les empêchant de se revoir. Je crois, moi, qu'il se trompe,

et que sa prudence poussée à l'extrême, peut causer des malheurs irréparables.

Mr. de Coulanges qui est ici depuis quelque tems, et dont la société convient à mon frère, m'avait inspiré beaucoup de confiance ; connaissant son pouvoir sur l'esprit de mon frère, je l'avais engagé à parler pour Alfred. Mais après m'avoir montré un zèle qui m'avait charmée, je le trouve aujourd'hui refroidi par les obstacles qu'il rencontre. Peut-être aussi craint-il de se faire tort dans l'esprit de mon frère ; car, ma chère Marquise, combien ne voit-on pas de ces amis empressés à vous servir, quand cela ne peut pas leur nuire ? Pour moi qui pense bien différemment, je crois que je finirai par me brouiller avec mon frère, s'il ne pardonne pas à Alfred. Mr. de Coulanges cherche quelquefois à me consoler par des espérances éloignées. Il prétend qu'il gâterait tout en pressant trop vivement ; mais qu'il ne peut pas douter que mon frère ne rende un jour justice à Alfred, et ne lui accorde toute sa tendresse, après l'avoir éprouvé encore quelque tems. Quand il a dit tout cela, il croit avoir tout fait. Mr. de

Coulanges est d'un caractère froid. Il juge les autres d'après lui. Je crois qu'il attendrait dix ans ce qui devrait faire son bonheur, sans en être ni plus empressé, ni plus tourmenté. C'est un de ces caractères à qui l'espérance suffit pour passer le tems, et qui peuvent sans impatience attendre toute leur vie ce qu'ils désirent. Mais en même tems Mr. de Coulanges est homme d'honneur, et je crois n'avoir couru aucun risque, en lui confiant mon opinion sur la conduite de mon frère.

J'ai été ce matin à Arsilly. J'ai trouvé votre mère en très-bonne santé. Elle attend Ferdinand à la fin de cette semaine. Nous sommes convenues qu'elle l'amenerait ici, et que, chargée de faire les honneurs de la maison de mon frère, je les engagerais à passer quelques jours avec nous. J'aurai ainsi des nouvelles d'Alfred, et je pourrai savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense. Je pourrai faire mes recommandations à Ferdinand, qui a gagné mon estime par sa conduite envers Alfred, lors de la malheureuse affaire. Ma pauvre petite Elise éprouvera

quelques instans de satisfaction, en voyant l'ami de son Alfred. Je compte assez sur l'honneur de Ferdinand, et sur les principes de mon Elise, pour ne voir dans le séjour de Ferdinand ici, qu'un peu de douceur pour mon enfant, sans croire que j'aie à redouter aucun conseil qui puisse lui nuire.

Adieu, ma chère Marquise. Rendez-moi, je vous en conjure, la confiance de mon Elise ; que je puisse partager avec vous l'avantage de la consoler. Ecrivez-lui qu'elle n'a rien à redouter d'une tante qui l'aime si tendrement, et qu'elle se trompe, si elle croit m'épargner des peines, en me cachant les siennes.

Je vous embrasse, ma chère Marquise, en vous priant de faire agréer mes plus tendres complimens à votre époux.

LETTRE XCVII.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key...le 6 Juin 17..

Que j'avais besoin, ma chère Adèle, de la lettre que j'ai reçue de vous ! Je ne pouvais plus supporter un silence que je regardais comme une condamnation. Je croyais que vous blâmiez ma conduite, puisque votre amitié ne s'empressait plus à soutenir mon courage. Depuis que vous m'envoyez vos lettres sous l'adresse de Lucile, je les ai reçues exactement, et ne pouvant penser qu'elle fût coupable de négligence, jugez quelle a dû être mon inquiétude, de me voir forcée de trouver le motif de votre silence, dans votre mépris pour ma conduite, ou votre indifférence pour moi ? Je commençais à en avoir tant de chagrin, que je ne pouvais plus éprouver de consolation, même en lisant les lettres d'Alfred.

Vous avez mis enfin un terme à mes inquiétudes. Votre charmante lettre calme mes remords ; vous ne me blâmez pas, mon Adèle ? Vous me plaignez seulement d'avoir été forcée de désobéir à mon père. Que je vous remercie, ma chère, de vos douces expressions ! Elles dissipent la honte que me donnait ma faiblesse ; elles m'encouragent dans la résolution que j'avais déjà prise de faire usage de ma correspondance avec Alfred, pour l'engager à mériter par ses soins un pardon qui terminera nos malheurs. Oh ! oui, je vous le promets, je ne m'exposerai plus à le voir. J'ai déjà tant souffert de ma coupable complaisance ! Mais je trouverai des consolations dans l'assurance que vous me faites de me conserver votre estime, et dans la ferme disposition où je suis de suivre vos conseils.

Le raison que vous me donnez de votre silence m'aurait inquiétée, ma chère, si la cause de votre souffrance n'était pas naturelle, et ne vous préparait pas un bonheur dont vous êtes si digne. Vous serez, je l'espère, aussi heureuse mère, que vous êtes heureuse épouse. Mais, ma chère, votre

état, en se déclarant de manière à empêcher votre retour, va me donner de longues privations. Jamais je n'eus autant besoin de vous voir. Cependant combien le voilà reculé, l'instant heureux qui doit vous ramener près de nous ! Avouez, ma chère amie, qu'il faut du courage pour supporter des contrariétés qui se suivent, et se multiplient tous les jours. Personne ici ne parle d'Alfred. Il n'y a pas un étranger, un être indifférent, dont quelquefois je n'entende prononcer le nom ; et celui d'Alfred paraît effacé du souvenir de tout le monde. Mon père même, au moment où il me témoigne le plus de bonté, semble ne pas s'apercevoir de ma tristesse. Il paraît aussi heureux que s'il n'y avait point de changement dans la famille. S'il parle de ses projets à venir, il passe légèrement sur mon établissement, dont il ne parle que d'une manière vague ; et la douleur qu'alors je ressens n'est remarquée de personne, malgré le peu de soin que je prends à la cacher.

Mr. de Coulanges est ici à demeure. Les soins de mon père pour lui me déchirent le cœur. Il semble que mon père choisit ex-

prés les momens où je suis le plus accablée, pour forcer mon attention. C'est un morceau de musique à faire entendre à Mr. de Coulanges, c'est un dessin à lui montrer, c'est son bras qu'il faut que j'accepte pour la promenade. Souvent je suis au supplice, et je ne retrouve la force de me surmonter, que dans les regards de ma tante, qui, en paraissant s'appercevoir de ce que je souffre, me montre le désir d'adoucir mes peines ; mais entre elle et moi, tout se passe encore en regards et en soupirs ; il semble qu'il y ait une fatalité attachée à prononcer le nom d'Alfred.

Mr. de Coulanges s'occupe de ma tristesse; ses attentions pour moi semblent avoir pour but de distraire mes pensées. Il paraît s'inquiéter de ma santé, il voudrait engager mon père à me faire voyager. A-t-il donc oublié le sujet de mon chagrin ? Peut-il croire que ce genre de dissipation portera remède à cet état de langueur qui me consume ? L'intérêt qu'il me témoigne m'a encouragée à le prier de ne plus parler de me faire voyager. Mes larmes ont coulé, en l'assurant que je souffrirais bien plus encore, si l'on m'éloi-

gnait

gnait d'ici. Quoiqu'il parût touché de mes pleurs, je n'ai osé lui parler d'Alfred, dont il n'a pas parlé lui-même. Cependant, peut-il ignorer que la sévérité de mon père cause seule ma douleur ? Que veut dire ce silence général ? Que faut-il en penser ?

Ferdinand a passé quelques jours ici. J'étais prévenue de ce voyage par une lettre d'Alfred, qui me mandait en même tems que son ami n'avait pas voulu se charger d'une lettre pour moi, qu'il l'avait même assuré qu'il me parlerait peu, qu'il éviterait de me voir en particulier, pour ne point donner d'ombrage à mon père, et pour se réserver la liberté de revenir. Par cette conduite prudente, disait-il, il nous servirait bien mieux, qu'en se chargeant de commissions dangereuses, et de conversations inutiles. J'étais donc prévenue de son arrivée, et de la conduite qu'il devait tenir avec moi. Cependant, lorsque ma tante annonça qu'elle l'avait prié, ainsi que votre mère, de passer quelques jours avec nous, j'eus bien de la peine à cacher mon trouble. De même, lorsque je vis le soin que prenait Ferdinand à m'éviter, j'eus besoin de relire

les lettres d'Alfred, pour me rassurer sur une froideur concertée, et à laquelle je devais la privation d'entendre parler d'Alfred. Oh ! que ma position est cruelle ! Chaque jour la rend plus pénible. Je ne sais, ma chère Adèle, je ne sais comment je pourrai trouver, même dans mes sentimens, le moyen de la supporter. Je sens que mes forces s'épuisent, que mon courage est abattu ; je ne puis plus vivre comme je vis.

Le jour que Ferdinand nous quitta, il prit ma main, qu'il demanda la permission de baiser. En s'approchant, il me dit tout bas : du courage, de l'espérance. Chère Elise, conservez-vous pour ..... Mon père qui était près de moi, en se tournant de mon côté, empêcha Ferdinand de prononcer le nom chéri .... Hélas ! sur quoi donc fonder mon espérance, lorsque les choses en sont venues à ce point de mystère et de crainte ! L'avenir m'épouvante ; je ne puis même aujourd'hui établir ma confiance sur le passé. Tous semblent ici avoir oublié les droits qu'on avait donnés à Alfred. O mon Adèle ! comment sup-

porter la différence de ma situation, avec le sort qui m'avait été promis !

Adieu, mon amie. C'est trop vous fatiguer de mes peines. Pardonnez à mon indiscrète amitié le chagrin qu'elle vous cause. Conservez, je vous en conjure, votre indulgence pour la malheureuse Elise.

LETTRE XCVIII.

Mde. de Pressange a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key, le 8 *Juin* 17..

Je vous renouvelle mes instances, chère Marquise, pour engager Elise à me rendre sa confiance. Je suis effrayée de sa mélancolie et je n'ose lui parler. Cette chère enfant est trop sensible, pour que l'on puisse se conduire avec elle comme avec toute autre. Si elle me rend sa confiance, je pourrai peut-être adoucir sa peine ; mais si j'ai l'air de la rechercher, et que je l'ob-

tienne par importunité, je n'aurai pas acquis tous les droits que me donnerait le sentiment, dans un abandon volontaire ; je lui ôterais même la douceur qu'elle doit retirer d'un tendre mouvement qui l'engagerait à m'ouvrir son cœur. La prolongation de votre séjour à Paris, me fait désirer plus vivement encore la confiance de mon Elise. Elle a besoin de secours journaliers; et puisque vous ne devez revenir qu'à la fin de l'hiver, il faudrait que je pusse remplacer auprès d'elle, autant qu'il serait en moi, une amie telle que vous. Je ne reçois plus vos lettres pour elle ; je pense qu'en les lui adressant directement, vous songez qu'elles peuvent tomber entre les mains de mon frère. Sans doute que cette idée vous rend prudente sur vos expressions. Pardon de ma remarque, chère Marquise, mais tout m'inquiète dans l'état où nous sommes ; la moindre imprudence peut nous ôter les moyens qui nous restent.

J'ai été fort contente de votre frère. Il s'est conduit ici avec une prudence bien rare dans un caractère aussi léger que le sien. Alfred a en lui un véritable ami. Il a été

d'autant plus réservé avec Elise, qu'il a cru dès le premier jour appercevoir de l'inquiétude dans l'esprit de mon frère, qui, en gardant toujours sa fille auprès de lui, semblait se méfier de tout le monde. Elise a paru souffrir de cette contrainte. Cependant j'espère que la présence de l'ami d'Alfred lui aura procuré quelques instans de douceur.

Mon frère a bien reçu Ferdinand. Comme il n'a pu trouver dans sa conduite aucune chose qui dût lui causer de l'inquiétude, j'espère que nous pourrons établir par les visites de Ferdinand quelque communication avec nos amis de Bordeaux. Tout ce qui a rapport à Alfred me semble devoir inspirer quelque intérêt à Elise, et les visites de votre frère me paraissent dans la circonstance présente la meilleure distraction à procurer à notre chère petite. Je sais un gré infini à Ferdinand de s'être ménagé par sa conduite la libre entrée de notre maison. Je connais trop la fermeté de mon frère dans ses projets, pour ne pas être très-persuadée que, malgré les liens qui unissent depuis long-tems nos deux fa-

milles, il n'eût pas voulu revoir Ferdinand, s'il avait craint qu'il pût nuire à son plan. Mais la prudence de votre frère nous a évité cette disgrâce. Il a été traité en ami, et on a reçu d'une manière aimable la demande qu'il a faite de revenir.

J'ai eu plusieurs conversations avec Ferdinand. Tout ce qu'il m'a dit de l'amour d'Alfred a renouvelé mes espérances. Il me paraît impossible qu'un sentiment aussi vif ne le conduise pas à prendre tous les moyens d'obtenir l'objet de son amour ; et lorsqu'Alfred, qui connaît les difficultés de sa position, aura acquis par ses soins la réputation de sagesse qu'on exige, mon frère sera forcé, par justice, si ce n'est par inclination, à tenir ses engagemens ; et qu'importe son motif, pourvu qu'Elise soit heureuse ? Mais si nous sommes disposés à la patience, votre frère et moi, il n'en est pas de même du Comte de Boransac. Ce que Ferdinand m'a dit à ce sujet m'inquiète beaucoup. Quand je vois que du côté de la naissance et de la fortune, Elise doit trouver dans son mariage avec Alfred tout ce qui peut inspirer de la jalousie, je tremble en songeant aux différens

intérêts qui feront mettre tout en œuvre pour exciter l'orgueil du Comte, et enlever à notre Elise des avantages dont chaque famille considérable de la Province voudra profiter. Ferdinand m'a promis de continuer à veiller à nos intérêts. Il a plus de crédit sur l'esprit du Comte de Boransac que la disproportion d'âge ne devrait le permettre. Votre frère, ma chère, a un esprit de conduite qui le rend le maître des volontés de ceux dont il se fait aimer. Personne plus que lui ne sait tirer sa force des faiblesses d'autrui.

Dans une promenade que je fis avec lui la veille de son départ pour Bordeaux, il me recommanda de me méfier de l'ascendant que M. de Coulanges paraît prendre sur l'esprit de mon frère. Il me laissa entrevoir une opinion que je n'eus pas le tems de combattre, parce qu'on vint nous joindre. Depuis je n'ai pas eu l'occasion de renouer la conversation; mais je ne puis croire que mon frère soit assez égoïste pour songer à un homme dont le caractère ne peut convenir qu'à sa société. M. de Coulanges est d'une naissance honnête, mais il est sans

fortune. Il est jeune, d'une figure agréable, d'un caractère sûr, c'est un galant homme, et s'il plaisait à ma nièce, son manque de fortune ne pourrait être un obstacle pour une femme qui doit être aussi riche qu'elle. Mais, quand il serait possible qu'Elise pût cesser d'aimer Alfred, il faudrait pour lui faire faire ce que nous appelons un mariage de convenance, trouver au moins plus de fortune, et des avantages qui pussent la dédommager d'un choix que son cœur n'aurait pas fait. Je ne partage point, au sujet de M. de Coulanges, les idées de Ferdinand; il aurait cependant mieux fait de ne pas me les communiquer. Nous sommes dans une position où tout fait ombrage. Ce que m'a dit Ferdinand me revient souvent dans l'esprit, malgré la certitude où je suis que mon frère remplira ses engagemens avec Messieurs de Boransac. Je ne puis croire que, si mon frère disposait autrement de sa fille, ce ne fût pas pour lui donner un état digne de tous les avantages qu'elle réunit. Quelle crainte peut donc inspirer un jeune homme dans la position de M. de Coulanges? Ferdinand seul, je crois, peut supposer à mon

frère l'idée d'un pareil mariage. Cependant je dois pardonner à son amitié pour Alfred le nouveau trouble qu'il m'a causé. Je conçois que sa tendre sollicitude lui fasse tout redouter.

Adieu, ma chère Marquise. Ménagez votre santé, et revenez au milieu de vos amis le plutôt qu'il vous sera possible. Mes complimens à votre époux, et mes félicitations sur sa prochaine paternité.

LETTRE XCIX.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 20 *Juin* 17.,

JE n'ai pas eu un instant de libre depuis mon retour ici, ma chère Adèle. Malgré mon empressement à vous complimenter sur votre nouvel état, et le désir de vous assurer de mes regrets de ne pas vous revoir avant ce Printems, je n'ai pu vous écrire. Je savais par Elise que vous ne reviendriez auprès de nous, qu'après m'avoir donné le titre d'oncle. Votre lettre que j'ai trouvée à mon

arrivée à Bordeaux ne m'a donc rien appris. J'avais espéré que vos premières nouvelles annonceraient votre retour, et que les raisons que vous me donneriez de votre silence, quoique moins intéressantes, seraient plus gaies. Je suis fâché que vous soyez souffrante, ma chère sœur, mais sans m'en inquiéter, puisque la cause en est connue. Il faut donc prendre notre parti pour être privé encore quelque tems Elise et moi du plaisir de revoir notre amie.

J'ai trouvé au Château de Key. . . . . des motifs d'observation et d'intérêt. Cette chère Elise m'a montré un courage au dessus de son âge. La douleur qu'elle supporte, et qu'elle ne peut cacher, m'a donné une grande opinion de la force et de la sensibilité de son âme. Déterminé à aller à Key. . . je fus fort aise d'apprendre de ma mère, que Mde. de Pressange l'avait invitée, ainsi que moi, à passer quelques jours chez M. Duménil. Les difficultés que mon amitié pour Alfred pouvait faire naître, se trouvèrent donc naturellement levées. Plein de confiance dans l'invitation de Mde. de Pressange, je suivis ma mère à Key. . . . .

Lorsque nous arrivâmes, on n'était pas encore réuni dans le salon. J'allai faire un tour dans le parc, et je laissai ma mère montant à l'appartement de Mde. de Pressange.

Je me promenais depuis quelques tems, lorsque au bout d'une allée je vis M. Duménil avec un homme que je ne tardai pas à reconnaitre pour M. de Coulanges. Ma mère ne m'avait pas prévenu qu'il fut à demeure à Key.... Cette rencontre me donna de l'humeur, quoique je n'eusse pas encore les idées que dès le second jour me donnèrent mes observations.

M. Duménil me reçut assez bien, cependant avec un peu de froideur. Je lui annonçai ma mère, il s'empressa de rentrer dans le château, où M. de Coulanges et moi nous le suivimes. En entrant dans le salon, je ne remarquai que la chère Elise, qui en fixant ses yeux sur moi, rougit et pâlit tour à tour. Son émotion fut si vive que dans la crainte qu'elle me donna, je me hâtai de detourner mes regards et de m'approcher de Mde. de Pressange. Vous serez prudent, me dit l'aimable tante, en me

montrant un air d'inquiétude qui ne paraissait point nuire à la satisfaction de me voir. Vous serez prudent. J'y compte, ajouta-t-elle à voix basse. Ses yeux en me parlant étaient fixés sur M. Duménil. Il était occupé de ma mère, et ne pouvait nous voir. Je rassurai en peu de mots Mde. de Pressange, nos yeux se tournèrent du côté d'Elise, qui sortait du salon, sans doute pour cacher son trouble. On servit. Elise reparut, et se mit à table d'un air tranquille. Son père ne la quitta pas de la journée. Je n'osai m'approcher d'elle, je crus même devoir attendre le lendemain pour m'occuper de Mde. de Pressange. Je voulus employer ce premier jour à donner de la confiance à M. Duménil, qui avait l'air de m'observer. Je me tins sur mes gardes, et je commençai de mon côté à faire aussi mes observations.

Je trouvai M. de Coulanges dans une si grande faveur auprès de M. Duménil, qu'il semblait, par les égards qu'on avait pour lui, être, si non le maître, du moins l'enfant de la maison. Tandis que la pauvre Elise eût désiré d'attirer mon attention, elle fut forcée

plusieurs

plusieurs fois dans cette journée de s'occuper de M. de Coulanges. Elle fut son partner au jeu ; elle prit son bras à la promenade ; et le soir en rentrant elle fut obligée de jouer sur le *piano* les airs favoris de M. de Coulanges. Les idées que j'avais sur Mde. de Pressange se renouvelèrent. Je crus jusqu'au lendemain qu'Elise, pour plaire à son père, faisait sa cour à son oncle futur.

Le lendemain matin j'eus occasion de causer avec Mde. de Pressange. Je traitai à fonds l'objet principal ; je lui rendis l'espérance en lui parlant de l'amour d'Alfred, de sa conduite exemplaire. Ensuite je la questionnai pour découvrir jusqu'à quel point je devais être confiant avec elle, et je m'arrêtai à tems, en voyant qu'elle ignorait l'entrevue de nos amans, et leur correspondance. Après nous être promis nos soins mutuels pour servir Elise et Alfred, je lui fis des plaisanteries sur M. de Coulanges. Elle les reçut de manière à me faire voir que je m'étais entièrement trompé. Elle me parla de son inquiétude sur l'état de mélancolie où Elise était tombée, du chagrin

que lui donnait le peu de confiance que cette chère enfant avait en elle, de la peine qu'elle avait eue à empêcher Mr. Duménil de faire voyager Elise, d'après le conseil que M. de Coulanges lui avait donné d'essayer pour sa fille ce genre de distraction.

Lorsque j'eus quitté Mde. de Pressange, le conseil qu'avait donné M. de Coulanges revint à mon esprit ; j'en parlai à Mde. de Pressange. Elle m'apprit que le voyage avait été au moment de s'arranger ; mais que l'air de trouble et de douleur qui s'était peint sur la figure d'Elise, lorsqu'on avait parlé de l'éloigner, l'avait engagée ainsi que M. de Coulanges à réunir leurs instances, pour que M. Duménil renonçât à ce projet, ce qu'on avait obtenu.

Me méfiant toujours d'un premier mouvement, je donnai un jour de plus à mes observations. Je multipliai mes questions pour tâcher d'éclaircir mes idées avant de les fixer. J'appris que le zèle de M. de Coulanges pour servir Alfred s'était ralenti. Que M. Duménil ayant signifié qu'il ne voulait plus être importuné sur ce sujet, M. de Cou-

langes en avait profité, pour ne plus parler de cette affaire qu'en termes vagues.

Deux jours après mon arrivée à Key... M. Duménil parut s'être habitué à me voir, et il me témoigna moins de froideur que dans le premier moment. Il causa familièrement avec moi sur différens sujets. En me parlant des différens caractères, il ne put me cacher son estime pour celui de M. de Coulanges, qu'il ne manqua pas de me donner pour exemple. Il se laissa aller au plaisir de faire son éloge, et il eut l'imprudence de me dire qu'une femme serait bien heureuse d'avoir un mari comme M. de Coulanges. Ce propos me fit impression. Cependant, malgré tous mes soins, je n'ai pu découvrir si M. de Coulanges avait des projets sur Elise. Mais un homme froid sait facilement se contraindre. J'ai conclu de tout ce que j'ai vu et entendu, que M. de Coulanges, sans avoir l'audacieux projet de remplacer Alfred, pouvait très-bien se laisser caresser avec complaisance par M. Duménil, jusqu'à ce qu'il pût diriger ses sentimens pour Elise vers l'amour

ou l'amitié, suivant la position dans laquelle les circonstances le placeraient.

Frappé dès le premier moment d'une idée si effrayante pour nous, je ne pus me dispenser avant de quitter le chateau de Key.... d'en parler à Mde. de Pressange. Je n'eus pas le tems de la convaincre du danger que nous courons, mais j'espère lui en avoir dit assez pour qu'elle veille de son côté à empêcher les progrès d'une liaison qui peut devenir réellement à craindre. J'ai quitté Key... bien convaincu que si Alfred n'a pas à redouter de rivaux dans le cœur d'Elise, il ne doit pas conserver la même sécurité dans les anciennes bontés de M. Duménil. Je crois cette nouvelle liaison bien plus dangereuse pour nous, que les torts d'Alfred, qui, j'en suis sûr, seraient déjà pardonnés, sans le penchant qui entraine M. Duménil vers M. de Coulanges.

Je suis obligé de sortir, ma chère Adèle ; ma lettre est déja bien longue, et m'a employé plus de tems que je ne croyais en avoir à disposer. Je ne tarderai pas à vous instruire de ce qui se passe ici. Nos affaires vont mal. On a travaillé le Comte de Boransac

pendant mon absence. J'ai eu de la besogne depuis mon retour, je vous jure !

Adieu, ma chère sœur.

LETTRE C.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 22 Juin, 17..

J'ÉTAIS un peu plus tranquille avant-hier, lorsque je vous écrivis, ma chère sœur. Alfred ne m'ayant pas envoyé chercher, j'espérais que la journée se passerait sans trouble, et que j'aurais le tems de vous rendre compte de celui que deux femmes occasionnent ici. Mais après vous avoir parlé des observations que j'avais faites à Key.... je reçus un billet d'Alfred qui me priait d'aller le joindre. Il avait, me mandait-il, des choses importantes à me communiquer ; je me rendis donc sur le champ aux allées de Tourny où il m'attendait.

Je trouvai Alfred ayant la tête absolument perdue. Il vouloit partir pour Key....

enlever Elise, et l'épouser. Il m'apprit que son père était déterminé à écrire à Mr. Duménil pour lui rendre sa parole. Je tâchai de le calmer. Il me fallut de l'adresse, et du tems pour en venir à bout. J'obtins de lui qu'il ne ferait point d'éclat. Je lui fis promettre que non seulement il renoncerait à ses projets, mais que même il se garderait de compromettre Elise en aucune manière. Ensuite pour ne pas l'irriter en multipliant mes oppositions, je consentis à ce qu'il envoyât Marc à Key... pour demander une entrevue à Elise. J'espérais, s'il obtenait cette faveur, que l'innocence d'Elise lui en imposerait, et que les conseils qu'il recevrait d'elle auraient plus de puissance que les miens.

La position critique où nous sommes n'est autre chose que l'ouvrage de Mde. de Granval. Cette femme habituée à ne point trouver de resistance à ses désirs, ne sait plus se contraindre lorsqu'elle désespère de les satisfaire. Alfred m'apprit que son père avait écrit à M. Duménil pour l'engager à recevoir sa visite, qu'il parlait de rompre avec un homme assez insolent pour

avoir refusé la demande qu'il lui avait faite d'aller le voir à Key.,. Je trouvai tout simple d'après le plan que M. Duménil avait formé, qu'il n'eût pas accepté la proposition ; et ne pouvant supposer que le Comte fût homme à s'exposer aussi légèrement à un refus, je devinai facilement que la démarche qu'il venait de faire, ne pouvait être que le résultat d'un conseil perfide.

Je ne pouvais soupçonner que Mde. de Granval. Je passai chez elle avec le projet de l'humilier. Je savais par expérience que le vrai moyen d'apprendre d'elle la vérité, était de piquer son amour-propre. En amant soupçonneux, je débutai en entrant chez elle, par établir un querelle qui devait naturellement amener des justifications maladroites. Je me gardai de les prendre pour bonnes ; en les rejettant il me fut facile de blesser son amour-propre, et de la disposer à l'humeur communicative que lui donne son orgueil, quand mes procédés excitent sa vengeance. Dépend-il de moi, Monsieur, me dit-elle, d'empêcher le Comte de Boransac de s'offenser d'une opiniâtreté aussi insultante que celle de l'entêté Dumé-

nil ? et lorsque fatigué de la position où son insolent ami l'a placé, le Comte désire d'en sortir, que puis-je faire de mieux que de l'engager (afin de ne pas exposer un homme tel que lui à être mal reçu) d'écrire un mot pour annoncer sa visite ? Je suis depuis long-tems liée avec la famille de Boransac, je n'ai aucune raison pour m'intéresser à celle de Duménil. Je ne vois dans mes conseils que l'honneur de mes amis à défendre, sans m'inquiéter comme vous de ce qui peut en résulter pour la famille bourgeoise, dont l'alliance n'a rien de flatteur pour Alfred. Elle continua sur ce même ton à me prouver que, si le Comte n'avait pas encore rompu définitivement avec M. Duménil, elle n'en avait pas moins fait tout ce qu'il fallait pour cela.

Instruit de ce que je voulais savoir, je quittai Mde. de Granval, que j'abandonnai à ses reflexions. Elle en fit sans doute qui lui inspirèrent la crainte de perdre le certain pour l'incertain. Elle m'écrivit lettres sur lettres pour m'engager à aller chez elle. J'employai quelques jours par mes conseils et mes reproches, à remettre le Comte dans

des dispositions moins inquiétantes ; et lors que je fus tranquille sur ce point, je retournai chez Mde. de Granval

Je retrouvai la belle d'un humeur douce et caressante. Elle avait repris cet air séduisant dont mes sens me rendent toujours l'esclave. Elle fit facilement renaitre en moi l'indulgence qui m'abandonne si rarement, et je passai, sans le vouloir et sans y songer, une soirée agréable dont le tête-a-tête fit tout le charme.

Une disposition différente amena naturellement une confiance plus douce. L'amour de Mlle. de Belval pour Alfred me fut présenté avec un air de bonté et d'intérêt, comme étant du plus grand danger pour Elise. Par l'avis que me donna la présidente de veiller à ce que le Comte ne fût pas seduit par l'amour de Mlle. de Belval pour Alfred, ni par la fortune et les prétentions de son père, je sus combien de ce côté encore on avait travaillé pendant mon absence à détruire les espérances d'Elise.

Depuis mon retour ici, j'ai donc employé chaque jour à détourner les coups qui nous sont portés. La présidente a marché de con-

cert avec moi pour repousser les attaques de M. de Belval. Mais en fixant le même but que moi, elle n'a pas pris le droit chemin. Dans sa route tortueuse, elle a su detourner le Comte des séductions du Belval, sans perdre un pouce de terrein pour avancer la rupture avec M. Dumènil.

J'espérais cependant par mes soins continuels, avoir au moins rétabli l'équilibre, jusqu'à ce que je pusse faire pencher la balance de notre côté, lorsqu'Alfred m'apprit que le Comte allait écrire sa lettre de rupture. Nous nous rendimes à l'hotel de Boransac, et ce ne fut qu'avec bien de la peine que je parvins à remettre un peu de calme dans l'esprit du Comte, qui m'a enfin donné sa parole d'attendre, avant de prendre un parti, et de ne rien faire sans me consulter.

Si le Comte était capable d'oublier sa promesse, la douleur de son fils l'en ferait souvenir. Il est dans un état digne de pitié. Elise a refusé l'entrevue, et quoique sa lettre à Alfred soit aussi remplie de sentimens que de raison, quoique on appercoive à chaque ligne un combat entre le devoir et

l'amour, Alfred n'en est pas moins dans un état à faire craindre qu'il n'en perde la raison.

Le même jour à minuit.

Lorsqu'un malade retombe souvent dans les mêmes crises, le calme momentané que les remèdes procurent, ne doit pas donner une sécurité aveugle au médecin. Sans désesperer, j'ai de la crainte. Je dois donc redoubler mes soins auprès de mes deux malades, et leur donner les calmans dont chacun dans son genre ne cesse d'avoir besoin.

Ne pouvant faire partir ma lettre aujourd'hui, je l'avais interrompue, pour me rendre chez Messieurs de Boransac. Le Comte a un petite attaque de goutte qui le retient chez lui. Je savais que les Belval, et la présidente devaient aller lui tenir compagnie. Non seulement je voulais par ma présence empêcher les attaques qu'on médite contre mes deux amis, mais encore porter le contre-poison, dont les circonstances présentes exigent que je fasse un continuel usage.

En arrivant chez le Comte de Boransac, je l'ai trouvé seul avec les deux femmes. Rivales l'une de l'autre, j'ai pensé que je pouvais les laisser ensemble sans danger ; l'intérêt de chacune devant produire une circonspection utile à mon affaire. Je suis donc monté avec sécurité dans l'appartement d'Alfred. Il m'a témoigné beaucoup d'humeur sur les visites que son père venait de recevoir. Je suis resté avec lui jusqu'au moment où j'ai entendu la voiture de M. de Belval. Ma présence dans le salon devenant nécessaire, j'y suis rentré pour veiller à ce que le père ne pût profiter des *à parte*, dont la fille en occupant la présidente, ne manquerait pas de lui fournir l'occasion. Alfred m'a suivi peu de tems après, et je n'ai pas perdu un instant pour détourner par mes adroits regards les differentes manœuvres de la petite assemblée. Je suis resté le dernier. Maître du champ de bataille après la retraite de l'ennemi, j'ai employé quelques instans à fortifier mon parti avant de me retirer chez moi.

En rentrant, on m'a remis votre lettre du 15, ma chère sœur. Elle m'a inspiré. Si nous

nous réussissons dans le projet qu'elle vient de nous faire naître, nous courrons d'abord au plus pressé en éloignant les espérances de M. de Belval, et nous fournirons ensuite par la même occasion à la présidente, le tems nécessaire pour réfléchir à ce qui peut résulter de fâcheux pour elle à brouiller tant de monde.

Vous me mandez que le Comte de T..... cousin germain de votre mari, vient d'être nommé ambassadeur à la cour de St. James. Il faut ma chère, employer votre crédit, celui de votre mari, et remuer, comme on dit, ciel et terre pour obtenir qu'Alfred suive l'ambassadeur. C'est une occasion honorable de lui faire commencer sa carrière dans le corps diplomatique, et une occasion qui nous semble envoyée d'en haut pour le tirer des dangers qu'il court ici. Quand il sera parti, le Comte ne songera plus à le marier pour se venger de M. Duménil. M. de Belval ayant du tems devant lui, sera moins pressant, et en nous laissant respirer, il nous donnera plus de présence d'esprit pour chercher les moyens de nous remettre en faveur

au chateau de Key.... dont l'absence d'Alfred nous rendra, je pense, le libre accès. Alfred par son intelligence pourra se rendre assez intéressant à son début dans les affaires, pour flatter l'amour propre de son père, et faire revenir M. Duménil de ses préventions. Alfred ainsi occupé, ne pourra que se bien conduire. Son amour pour Elise excitera son zèle à acquérir une réputation, que nous saurons augmenter et faire valoir à propos, pour rendre nos sollicitations irrésistibles auprès de M. Duménil. Lorgueil du Comte flatté dans un point, sera moins irritable dans l'autre. Plus j'y réfléchis, et plus ce hasard me parait heureux dans la circonstance où nous nous trouvons. Je ferai peut-être verser quelques larmes à la présidente ; mais si je daigne les essuyer, elle devra me pardonner le tour que je lui joue. Sans déranger beaucoup ses affaires, je lui ôte seulement le pouvoir de nuire à celles des autres.

Il faut absolument, ma chère sœur, que vous terminiez cet arrangement au gré de mes desirs. N'allez pas plaindre Elise de

cette séparation forcée ; elle lui devra peut-être un jour son bonheur.

Adieu pour ce soir, ma chère Adèle. Je vais m'occuper de la manière dont je traiterai cette affaire avec le Comte. Je ne ferme pas ma lettre ; je vous écrirai demain le résultat de ma conversation.

Le 23 Juin.

J'ai fini notre affaire. J'ai su si adroitement flatter l'orgueil du Comte, que je l'ai déterminé à demander au Duc de **** qu'Alfred soit nommé pour suivre le Comte de T*** à Londres. La lettre du Comte de Boransac au Duc de *** doit partir par ce même courier. Ne perdez pas un moment, ma chère Adèle, pour faire réussir cette affaire. Elle nous tirera d'un mauvais pas, je vous assure. Je n'aurais peut-être pu malgré mes efforts continuels lutter encore long-tems contre les intrigues de la présidente, et les manœuvres de M. de Belval. Le Comte m'a paru ce matin plus empressé que jamais à trouver dans le mariage de Mlle. de Belval avec son fils un

sujet de vengeance contre M. Duménil ; je ne dois la parole qu'il m'avait donnée de ne rien décider encore, qu'à l'état de mélancolie où est Alfred, que la présidente, (par un motif bien différent du mien,) avait fait valoir. Elle veut aussi obtenir du tems pour pouvoir faire rompre avec M. Duménil, sans avoir à craindre un résultat qui la priverait du prix qu'elle compte retirer de ses peines.

Cependant la présidente est si jolie, que dès qu'Alfred sera parti, je sens qu'elle n'aura pas de peine à me faire oublier ses erreurs. D'après mes principes (résultat d'un sentiment de justice), puis-je ne pas excuser un jolie femme de partager nos torts ? Combien d'hommes qui n'ayant qu'à se féliciter d'un lien que l'amour à formé, et que l'estime devrait reserrer, n'en vont pas moins recherchant de nouveaux objets, sans s'inquiéter de l'injustice qu'ils commettent, et des douleurs qu'ils causent ! La présidente tient encore à moi, comme nous tenons à la femme que nous trompons, que nous affligeons, et que nous

ne quittons que lorsque nous la remplaçons par celle que nous devons à son tour tromper, affliger, et quitter. Voilà pourtant comme se passe la vie ! Ne blâmons pas qui nous imite. Gémissons de valoir si peu, et de ne savoir jouir que de la poursuite du bonheur, dont presque toujours nous sommes fatigués dès que nous l'avons atteint.

Adieu, ma chère sœur. J'ai décidé avec le Comte, que nous ne parlerions à Alfred de la place que nous sollicitons pour lui, que lorsque nous l'aurons obtenue. Gardez-nous le secret. Elise et Alfred sauront assez tôt qu'on les sépare, mais ils apprendront en même tems que c'est pour travailler plus sûrement à les unir.

LETTRE CI.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Chateau de Key....le 30 Juin 17..

NON, ma chère Adèle, non. Je ne parlerai point à ma tante ; je n'aurai pas la barbarie de lui ouvrir mon cœur, pour lui donner le spectacle déchirant de mes combats, de mes douleurs. Non, je n'aurai pas l'imprudence de lui confier des démarches forcées que ses conseils ne pourraient plus arrêter. Il n'est plus tems de reculer ; il faut bien que je dédommage Alfred de tout ce qu'il souffre pour moi ! Il faut enfin, pour trouver la force de supporter mes peines, que j'adoucisse les siennes.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 18. Ma tante, me dites-vous, réclame, et mérite ma confiance. Hélas ! je l'aime de toute mon âme, cette excellente femme, et ce n'est que ma tendresse pour elle qui m'engage à ne point lui donner une confiance

entière. Je ne veux point que sa complaisance pour moi l'expose à se brouiller avec mon père dont elle a besoin, ni que son opposition me force à choisir entre la résistance à ses conseils, ou une condescendance qui augmenterait mes douleurs en m'ôtant les seuls moyens qui me restent pour calmer Alfred. Ma correspondance avec lui ne peut plus se rompre, sans courir le risque de nous perdre par quelque imprudence que son désespoir lui ferait commettre.

Alfred m'a demandé une entrevue. *Il fallait me voir. Il fallait me parler. Il ne pouvait plus supporter ses inquiétudes, sa douleur.....* Sa lettre m'a fait répandre des larmes ; cependant j'ai eu le courage barbare de me refuser à une démarche qui eût calmé sa peine. Ma tante eût-elle pu me donner un autre conseil ? Ai-je besoin de consulter pour remplir mes devoirs ? Hélas ! Si j'avais manqué de soumission à des ordres cruels, j'aurais bien plus encore besoin de soutien !

Quelle ressource puis-je donc trouver dans une confiance sans bornes, auprés d'une femme sensible que je ne puis que tour-

menter, en lui faisant partager ma situation ? Croyez, ma chère Adèle, que pour me refuser à la demande que vous me faites, il faut que j'aie des motifs aussi justes. Je ne dois laisser couler mes larmes sur son sein, que lorsque mes chagrins me laisseront au moins dans une position où je ne pourrai plus la compromettre.

Mr. de Coulanges nous quitte la semaine prochaine. Mon père lui a accordé peu de tems de *vacances* ; ce sont les expressions de mon père. Il lui a fait promettre qu'il reviendrait avant le mois d'août. Oh, il reviendra le favori de mon père ! Il reviendra, et Alfred ne viendra pas ! ....

Que répondra Alfred au refus que j'ai fait de le voir ! Il ne m'a pas écrit un seul mot depuis la réponse cruelle que je lui ai envoyée. Que fait-il ? Que pense-t-il d'une rigueur poussée peut-être trop loin ? Ah ! s'il avait été témoin de mes larmes, de mes combats, de ma faiblesse, du désespoir que j'ai éprouvé lorsque j'ai déchiré des lignes que l'amour le plus tendre avait dictées, pour en tracer de conformes à un impitoyable devoir ! S'il pouvait connaitre l'excès de ma

tendresse, il ne douterait pas que lorsque je l'afflige, je ne sois mille fois plus à plaindre que lui.

Depuis plusieurs jours ma chère Adèle, j'ai résisté à l'envie de vous écrire. Toujours, et toujours vous fatiguer de mes tourmens, est un tort que je me reproche, et que sans cesse je renouvelle. Viendra-t-il le moment de l'espérance ! Arrivera-t-il l'instant où j'aurai des choses plus douces à confier à votre touchante amitié !

Mon père compte avoir beaucoup de monde ici vers le mois d'août. Quel supplice ! Que ne m'est-il permis de fuir au fond d'un désert ! Tout le monde peut venir...Ce n'est qu'à mon Alfred seul que l'entrée de la maison est interdite! Oh ! j'espère que la nature succombera enfin sous le poids de la douleur ! Je l'espère, je le désire. Ce vœu n'est-il pas le seul que je puisse former, lorsque je n'entrevois plus d'autre terme à mon malheur ?

Adieu, mon Adèle. Soyez heureuse, vous, et conservez le souvenir de votre malheureuse amie.

LETTRE CII.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 2 Juillet 17..

J'AI cru devoir prendre du tems pour essayer de calmer ma peine. Vain espoir, vain projet, chaque jour aigrit ma douleur. Vous refusez de me voir, Elise !...Ah ! je n'ai pas voulu vous importuner de plaintes inutiles qui n'excitent plus votre pitié ! Vous m'ordonnez de vivre, et vous faites de ma vie un supplice ! Chaque fois que je vous sollicite d'adoucir ma peine, vous m'opposez un prétendu devoir. En est-il un plus sacré que d'apporter quelques consolations au fond de mon cœur ? Mais puisque vous êtes sans pitié pour les maux que j'endure, qu'ai-je à redouter en vous faisant connaître le désespoir où votre rigueur me livre !

Vous croyez m'avoir tout sacrifié en me permettant de vous écrire, en consentant à me répondre ? Quel mal est-il donc ré-

sulté pour vous d'une complaisance dont l'amour vous eût fait un devoir, si vous connaissiez tous les droits qu'il doit avoir sur une ame sensible ! Mais votre froide raison vous permet la mesure, le partage de vos sentimens ; et lorsque je ne respire et ne vis que pour vous, il semble que je ne sois qu'un objet secondaire que vous sacrifiez à des convenances.

Qu'eût-il résulté d'une entrevue qui eût ranimé mon courage, et dont le plus profond mystère eût ôté le danger ? Qu'en eût-il résulté ? De calmer ma douleur, de me rendre un instant de bonheur, en me prouvant qu'autant que votre père, Alfred a des droits sur votre cœur, et que vous savez aussi obéir à l'amour, en adoucissant des lois dont je n'ai pas merité la rigueur.

Que n'ai je point à craindre de votre aveugle soumission aux ordres de votre père ! Un jour viendra peut-être, où il dictera mon arrêt de mort, en disposant de sa fille, comme d'un bien sur lequel mes droits lui paraitront anéantis ; et vous croirez sacrifier à la vertu, lorsqu'une trop faible résistance vous rendra, au mépris de vos

sermens, coupable envers l'amour et l'honneur.

Non, Elise, non ; je ne puis plus supporter la position où l'on m'a placé. Je ne puis plus, je ne veux plus endurer ce que je souffre. Si vous m'aimez, craignez les effets de mon désespoir.

LETTRE CIII.

Mde. de Pressange a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key....le 11 *Juillet* 17..

Comment vous peindre mon étonnement d'avoir vu ce matin l'abbé Aimery sortir de chez mon frère ? Ma surprise et mon inquiétude m'ont causé tant de trouble, que dans le premier moment je n'ai pas songé à appeler l'abbé, et lorsque je suis revenue de mon émotion, il n'était plus tems, il était déjà remonté en voiture.

Que veut dire cette visite ? Je n'ai pu trouver l'occasion de questionner mon frère à ce

à ce sujet. Il est parti une heure après la visite de l'Abbé, pour aller au château de Néraque, où il compte passer quelques jours. *Les vieilles Demoiselles*, comme Elise les nomme, marient leur niéce. C'est mon frère qui établit cette jeune orpheline. Nous étions priées ainsi que lui pour assister à cette noce. Mais une noce! quelle fête proposer à la pauvre Elise!

Dans le premier moment, Elise n'avait osé refuser à son père de le suivre, pour être témoin du bonheur d'une jeune fille à laquelle il témoignait de l'intérêt, et avec qui Elise elle-même avait fait connaissance, lorsqu'elle fut avec vous au château de Néraque. Je l'ai examinée, lorsque mon frère a parlé de nous mener avec lui. Je me suis apperçue de l'agitation dans laquelle cette proposition l'avait mise. J'ai pensé qu'en effet, d'être témoin d'une noce, devait ajouter à la contrariété qu'elle paraît éprouver de s'éloigner d'ici. Je l'ai priée avec tant d'instance de me dire si ce voyage la chagrinait, que j'ai enfin arraché d'elle l'aveu qu'elle aimait mieux rester. En me demandant d'obtenir de son père la permission de

ne pas le suivre, elle n'a pu retenir ses larmes. Pauvre enfant, qu'elle m'a touchée! J'aurais pu profiter de cet instant d'attendrissement pour solliciter sa confiance, mais je n'ai pas voulu me presser. J'espère, pendant l'absence de mon frère, trouver l'occasion de réclamer les droits que me donne ma tendresse pour elle. Je suis étonnée de la tranquillité de mon frère, qui en accordant à Elise la permission de rester, ne m'a fait aucune question sur ses motifs, ni témoigné la moindre inquiétude sur ce goût sédentaire si peu naturel à l'âge d'Elise.

Si j'avais pu savoir le sujet, et le résultat de la visite de l'Abbé, j'aurais peut-être trouvé dans cette démarche quelque consolation pour Elise. Je n'ose lui parler de cette visite, dans la crainte d'augmenter ses inquiétudes. Il m'est bien cruel de ne pouvoir adoucir ses peines.

Mais, mon amie, qu'avez-vous donc écrit à cette chère enfant? Est-ce la demande que je vous ai priée de lui faire qui la chagrine? Je ne puis le croire. Cependant voilà deux fois que je la surprends lisant une lettre qui fait couler ses larmes, et chaque fois j'ai

remarqué le soin qu'elle prend à cacher à mon approche cette lettre dans son sein. Je ne lui connais point d'autre correspondance que la vôtre, et je suppose que si quelqu'un partageait avec vous sa confiance, sa tante aurait la préférence sur tout autre. Je suis décidée à ne rien épargner pour engager son cœur à communiquer avec le mien.

Ne croyez-vous pas, chère Marquise, que la visite de l'Abbé ne peut avoir qu'un motif consolant pour nous? On m'a dit qu'il avait passé près d'une heure avec mon frère; il a donc été bien reçu? Nous pourrions peut-être savoir par Ferdinand le sujet de cette visite; je voudrais bien que le hasard le conduisit ici. Je n'ai osé le prier d'y venir pendant l'absence de mon frère; et votre mère n'étant plus à Arsilly, je ne sais quel parti prendre pour m'instruire de ce qui se passe à Bordeaux. J'en aurais peut-être trouvé le moyen, sans la crainte que j'ai de faire quelque imprudence qui puisse nuire à Elise.

Adieu, ma chère Marquise; recevez de nouvelles assurances de mon bien tendre attachement.

LETTRE CIV.

M. Duménil a M. de Coulanges.

Au Château de Néraque le 15 *Juillet* 17..

Ce matin j'ai servi de père à une jeune fille à qui les circonstances m'ont permis de donner un homme raisonnable pour époux. Elle a 18 ans, son époux en a 30. Elle était absolument sans ressources, et à charge à deux tantes, qui n'ont pour vivre que le strict nécessaire. Je connaissais depuis long-tems cette famille, que je savais être dans la peine. Je me suis félicité d'avoir trouvé le moyen de les aider, en faisant obtenir une place assez lucrative à un homme honnête, que la position de la jeune orpheline avait touché. Il m'avait promis de l'épouser, dès qu'il aurait acquis un peu de fortune. Il a tenu sa promesse, et il m'a procuré aujourd'hui le charme de faire des heureux. Les tantes sont dans le ravissement de voir un établissement

aussi beau pour leur nièce. La jeune personne que le sort avait condamnée à vivre dans une triste solitude, a payé par le sentiment de la reconnaissance, l'amour d'un homme qui change son existence, et qui lui donne une preuve convaincante de l'estime qu'il a pour son caractère, en la choisissant pour la compagne de sa vie, de préférence à celles dont il aurait pu recevoir une dot.

Je ne puis vous dire, mon cher Coulanges, combien cette union m'intéresse. J'y vois de part et d'autre de la raison, de l'estime, des convenances, et je n'y vois pas de ce délire, de cet égarement des passions dont je suis toujours effrayé, chaque fois qu'on me le présente comme la base d'un lien éternel.

Ce matin, pendant la cérémonie, j'ai songé bien souvent à mon Elise. Que je serais heureux, mon ami, si je pouvais l'unir à un homme qui eût gagné ma confiance. J'avais trouvé en vous cet homme rare, mon cher Coulanges. Mais d'accord avec les circonstances, vous aussi, vous vous opposez à mes vues. Notre dernière conversation ne s'effacera jamais de mon souvenir. Vos refus, bien loin de vous nuire dans mon esprit, ont

augmenté mon estime pour vous. Mes regrets seront éternels d'avoir contracté des engagemens que ma raison frémit de remplir, et que l'honneur me défend de rompre.

Malgré tout ce que vous m'avez dit du chagrin d'Elise, je ne puis penser que dans un âge aussi tendre, un sentiment puisse jeter d'assez profondes racines, pour devenir indestructible. Mon Elise et Alfred étaient trop enfans quand je les ai séparés, pour n'avoir pas dû placer mon espoir dans l'adresse que j'ai eue de ne pas leur permettre de se revoir; et lorsque j'ai cru découvrir de la faiblesse dans le caractère d'Alfred, et de l'inconséquence dans sa conduite; lorsque j'ai vu en vous tout ce que j'aurais desiré en lui, j'ai dû espérer que si vos soins pouvaient toucher ma fille, je me trouverais, par le changement même d'Elise, dégagé de ma promesse envers le Comte. Son alliance est assez honorable pour que je n'eusse pas craint de lui faire tort en lui rendant sa parole. Peu de pères frémiront autant que moi de la manière dont il conduit son fils. Peu de pères ont pour le bonheur de leur fille, le sentiment de crainte qu'excite en

moi la sensibilité d'Elise. Il eût été aisé de remplacer ma fille, Alfred eût pu être marié de manière à satisfaire la vanité du Comte, et j'aurais pu disposer de ma fille à mon gré.

Cependant je ne suis pas injuste ; Alfred peut se former. Si le Comte voulait songer qu'il serait bien plus assuré du bonheur de son fils, s'il attendait pour le marier que le tems, et les circonstances eussent pu donner une opinion juste de son caractère, nous pourrions agir de concert avec sécurité, et la suite peut-être nous mettrait d'accord.

Mais comment puis-je me fier à un homme tel que le Comte de Boransac ? Le choix seul qu'il fait des amis de son fils, ne doit-il pas ôter toute confiance ? Ferdinand avec ses principes mondains, ses trop séduisantes maximes, et la vivacité de son âge, est encore le moins dangereux des amis que le Comte a donnés à Alfred. Une Mde. de Granvel pour protectrice et pour amie, choque ma raison. Un jeune homme pourrait-il ne pas s'égarer avec une pareil guide ? Cependant c'est avec plaisir que j'ai appris qu'Alfred plus raisonnable que son père,

refuse souvent de le suivre chez cette femme. L'abbé Aimery avec qui j'ai passé une heure le jour même où j'ai quitté Key..., m'a parlé d'Alfred d'une manière qui vous aurait plû, mon cher ami, vous qui vous êtes déclaré son défenseur L'abbé que je n'avais pas vu depuis mon départ de Bordeaux, ne s'attendait pas à la manière amicale dont je l'ai reçu. Mais je n'avais aucune raison pour lui en vouloir ; c'est un galant homme que j'estime, et à qui je ne trouve d'autre tort qu'un peu trop de prévention pour Alfred.

L'abbé est venu pour m'apprendre que le Comte de Boransac avait écrit au Duc de ***, pour lui demander qu'Alfred suivît le nouvel ambassadeur nommé pour l'Angleterre. Je connais assez l'amitié qui lie le Duc avec le Comte, pour espérer que cette demarche réussira. Cèt évènement me fait d'autant plus de plaisir, que le départ d'Alfred va me donner le tems de la réflexion, et je pourrai sans craindre de me brouiller avec le Comte, attendre que la conduite de son fils puisse me donner une entière confiance dans son caractère.

Il m'a annoncé en même tems la mort du Prince Orsinelli. Ce Mentor que le Comte avait donné a son fils dans son voyage d'Italie, après s'être ruiné avec sa maitresse à Paris, avait espéré de rattraper quelque argent en la suivant dans un maison de jeu où un fripon à achevé sa ruine. Le Prince s'est fâché ; des propos ont précédé un duel, où il a trouvé la fin de sa vie et de ses erreurs. C'est par une lettre de la Marquise de Lonel à Ferdinand, que l'abbé a été instruit de la fin tragique d'un homme dont il a eu trop long-tems bonne opinion. Il est convenu de son erreur, et a blâmé avec moi le Comte de Boransac sur le choix qu'il avait fait d'un semblable Mentor. L'abbé n'a pas manqué de profiter de cet évènement pour justifier Alfred sur sa malheureuse avanture ; il en a rejeté tout le blâme sur le Prince, qu'il m'a peint comme un homme d'autant plus dangereux qu'il en avait peu connu, m'a-t-il dit, d'un esprit aussi séduisant, et que lui-même il avait été sa dupe.

Il m'a sollicité vivement pour que j'accordasse à Alfred la permission de faire

ses adieux à ma fille. J'ai cru devoir la refuser. Mais j'ai promis à ce bon abbé pour le consoler, que dès qu'il m'instruirait du départ d'Alfred, j'irais à Bordeaux pour encourager le jeune homme à se bien conduire, en lui donnant l'espoir d'un pardon que je désirais bien de pouvoir lui accorder.

Vous m'avez ôté l'espoir, mon ami, de pouvoir offrir à ma fille un époux selon mon cœur ; je ne demande donc aujourd'hui que le tems, et les moyens de dissiper les craintes que m'inspirent toujours le caractère, et les conducteurs d'Alfred.

Puisque *votre cœur est froid et tranquille ;* puisque *vous voyez Elise, sans aucun danger pour votre repos ;* puisque *la pensée d'offrir des soins à un cœur préoccupé d'un autre objet ne peut entrer dans votre esprit, qu'elle blesserait votre orgueil, et serait contraire à la probité,* revenez donc près de nous, mon jeune ami. Ne me privez pas d'une société à laquelle je tiens chaque jour davantage. Pourquoi nous avoir fui, après m'avoir tant répété,

tant assuré que vous n'aviez point de danger à craindre auprès de ma fille ? Soyez son frère, son ami. J'accepte pour elle ces titres que vous m'avez offert. Venez plaider près de moi la cause d'Alfred, qu'il doive à mon estime pour vous, mon indulgence pour ses erreurs.

Adieu, mon cher Coulanges. Je compte vous revoir au plus tard vers le mois d'Août. Vous m'avez fait espérer que vous passeriez l'automne à Key.... Ne trompez pas mon espoir, si vous ne voulez pas me faire croire que votre amitié pour ma fille n'est que le voile qui cache un sentiment que j'ai desiré si vivement de voir naître en vous. S'il en était ainsi, pourquoi chercher à vous en défendre ? Me vaudrait-il pas mille fois mieux chercher à l'inspirer, pour terminer mes inquiétudes ?

LETTRE CV.

M. de Peessange a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key... le 16 Juillet 17.

J'ai enfin la confiance de mon Elise. Je la dois au hasard il est vrai, mais ce hasard m'a bien servi. Il m'a procuré le bonheur d'être utile à cette chère enfant, en la garantissant du danger qu'une imprudente démarche lui faisait courir.

Mon frère m'ayant laissé quelques affaires à régler dans le village, j'étais sorti hier de bonne heure après dîner. Il était environ 8 heures lorsque je rentrai au château avec le dessein de proposer à Elise une promenade pendant laquelle j'esperais tirer de notre tête-à-tête tout le parti possible, pour obtenir, sans l'exiger, la confiance de mon Elise.

J'allai chercher cette chère enfant dans sa chambre. Ne l'ayant pas trouvée, je descendais

descendais pour savoir où elle était, lorsqu'en passant près du salon qui donne sur le petite terrasse, un cri perçant me força de m'arrêter. Ne doutant point que je n'eusse entendu la voix d'Elise, ce fut en tremblant que j'ouvris la porte du salon. En y entrant, je fus frappé comme de la foudre à la vue d'Alfred. Je restai comme une statue, sans pouvoir proférer un mot, ni avancer d'un pas. Alfred, en courant vers moi, me causa une seconde émotion qui me rendit le mouvement et la parole. J'eus assez de présence d'esprit pour fermer la porte en dedans, afin d'empêcher les domestiques de nous surprendre. Je courus ensuite à Elise qui était étendue sans connaissance sur le plancher. A force de soins et de caresses je la fis revenir. Un silence profond, des larmes et des regards suppliants succédèrent à ce moment de crainte et d'inquiétudes que nous avions tous éprouvés. Oh! n'accusez point Elise, moi seule je suis coupable, me dit enfin Alfred, en embrassant mes genoux. Elise, la poitrine gonflée, le visage baigné de pleurs, m'attirant vers elle, et me repoussant tour-à-tour, laissait

échapper quelques mots mal articulés, dans lesquels je ne pus distinguer que le nom d'Alfred plusieurs fois répété. A quoi eût servi mon courroux ? N'était-il pas plus pressant de les sauver du danger où ils étaient, que de les désespérer par la réprimande qu'eût méritée leur imprudence ? Je fis asseoir Alfred près de moi ; et placée ainsi entr'eux deux, mon premier mouvement fut d'unir sur mon cœur leurs mains que je pressai dans les miennes. Le même sentiment les fit tomber tous deux à mes genoux Je voulus les relever ; penchée vers, eux nos larmes se confondirent.

Enfin, un peu plus calmes tous trois, je demandai l'explication d'une rencontre si imprévue. Mon premier soin fut de demander à Alfred s'il n'avait point été apperçu, et comment il avoit pu parvenir jusqu'à cet appartement. " Je pars, me dit Alfred ; des ordres auxquels il faut que je me soumette, me forcent encore une fois de quitter ma patrie. Instruit par l'abbé Aimery de l'absence de M. Duménil, j'ai cru pouvoir sans compromettre Elise, me procurer malgré elle le bonheur d'une entrevue qu'elle m'a

vait inhumainement refusée. Lucile m'a conduit ici ; je comptais m'y cacher jusqu'à la nuit, et attendre l'heure où je pourrais, sans être apperçu, arriver jusqu'à l'appartement d'Elise. Là, mon projet était de terminer ma vie à ses yeux mêmes, si je ne pouvais obtenir d'elle la promesse de braver tous les obstacles qui s'opposent à notre mariage. Près d'ici, Lucile m'avait quitté pour veiller à ce que je n'eusse point à craindre de surprise. J'ai avancé en tremblant près de la porte vitrée au travers de laquelle j'ai vu Elise qui entrait dans le salon par la porte opposée. Un mouvement impétueux a précipité mes pas. Je n'ai reconnu mon imprudence qu'au moment où le cri que ma présence a arraché à Elise, vous a conduite près de nous. Pardonnez, pardonnez, s'écria Alfred. Mais partir sans voir Elise, sans recevoir ses sermens, partir sans lui jurer d'être son époux ! Non, cela n'était pas possible."

Il part, dit Elise avec un accent douloureux, ma tante, il va partir ! Sa tête se pencha sur mon épaule, je sentis son front glacé, la paleur de la mort s'étendit sur son

visage. Je la réchauffai, js la rassurai, et à force de caresses, je l'engageai à reprendre courage. Fortifiée par mes soins, et ranimée par la présence d'Alfred dont elle voyait que je ne blâmais pas la démarche, elle se trouva peu à peu en état d'entendre le récit qu'il nous fit des soins de son père, pour obtenir qu'il suivit le Comte de T**** en Angleterre, et de la réussite de ce projet, dont il n'avait été instruit que la veille à l'heure où la poste avait apporté sa nomination. Alfred nous apprit encore que le motif de la visite de l'abbé Aimery chez mon frère, était pour lui apprendre ce nouvel arrangement, dont il avait paru satisfait. Que l'abbé avait quitté mon frère plus content de ses dispositions qu'il n'avait osé l'espérer ; et que ses soins pour tirer parti de la fin tragique du Prince Orsinelli en faveur de l'innocence d'Alfred, n'avaient point été infructueux. Je fis répéter tant de fois à Alfred, ce qu'il savait de la visite de l'abbé, je fis si bien valoir tout ce que j'en pouvais retirer de consolant, que je parvins enfin à calmer Elise.

Par les reproches qu'Alfred fit à Elise

d'avoir refusé de le voir, je découvris que nos enfans avaient établi entr'eux une correspondance qui passait par les mains de Lucile. Je sus de même par les reproches qu'Elise fit à Alfred, que cette lettre qu'à mon approche elle avait cachée dans son sein, était la dernière lettre d'Alfred, que devant moi elle accusa de cruauté, pour lui avoir montré un désespoir qui l'affligeait, sans pouvoir lui faire changer la résolution qu'elle avait prise, et sur-tout pour lui avoir témoigné des soupçons offensans. O ma tante, me dit la chère enfant, en me donnant la lettre d'Alfred, lisez, lisez, cette cruelle phrase. Il me soupçonne de pouvoir oublier nos sermens, et d'être capable d'accepter un autre époux! Mon parti était pris, dit-elle, en se tournant vers Alfred; je ne voulais plus vous écrire, puisque vous ne saviez pas être heureux d'une condescendance qui vous prouvait mon amour. Je voulais mourir, puisque vous m'accusiez si cruellement. Appaisez-la, appaisez-la, me disait tout bas Alfred en pressant mes mains contre ses lèvres, et levant vers Elise des yeux baignés de pleurs. La chère enfant fut

bientôt appaisée, son cœur s'ouvrait à la confiance, elle en éprouvait les douceurs, et Alfred à ses genoux lui jurait un amour éternel : il aurait fallu être bien barbare pour troubler un instant si doux. Sans blâmer le passé, je me contentai de leur donner des conseils pour l'avenir.

C'est par l'indulgence, ma chère Marquise, qu'il faut conduire les âmes bien nées. Une injuste sévérité, en les révoltant, peut les égarer. Le premier pas vers le mal ne conduit-il pas à une pente rapide ?

Mon indulgence les disposa à me faire des sacrifices ; ils me promirent de ne plus se voir, et je me chargeai de leur correspondance, en leur donnant l'espoir de la faire approuver à mon frère.

Je blâmai la confiance donnée à Lucile, dont la jeunesse et l'état rendaient le ministère peu décent, quoique son caractère et ses mœurs parussent justifier le choix qu'on avait fait d'elle. J'ajoutai de tendres reproches sur le peu de confiance qu'ils avaient eu en une tante, dont l'amitié tendre et prévoyante se serait occupée de leur bonheur, sans leur permettre des démarches qui

les exposaient à se perdre. Je les assurai que si l'abbé avait trouvé mon frère dans de meilleures dispositions, il les devait à la sécurité que lui avaient donnée les principes d'Elise, et à la satisfaction qu'il avait sur la conduite d'Alfred, dont il avait ignoré l'imprudence.

Je fis renouveler à Alfred le serment de partir sans revoir Elise. Je fis valoir cette sagesse auprès d'Elise, comme une preuve du véritable amour, qui sait faire des sacrifices, lorsqu'ils peuvent être utiles à l'objet qu'on aime. Je dictai à Alfred la conduite qu'il devait tenir, en l'assurant que s'il suivait mes conseils, il serait à son retour d'Angleterre l'époux d'Elise. Je l'effrayai du tableau que je lui fis, en supposant qu'un autre que moi eût été à la porte du salon, lorsque le cri qu'Elise avait jeté à sa vue m'avait attirée vers eux. Soyez prudens, mes chers enfans, ajoutai-je en les serrant dans mes bras. Laissez agir mon amitié pour vous. Si Alfred se conduit bien, je lui garantis qu'il sera l'époux d'Elise.

Je voyais approcher l'instant qui devait

les séparer pour des années peut-être. J'étais aussi tremblante qu'eux, et je n'osais prononcer un arrêt qui brisait mon cœur. Cependant la nuit s'approchait ; l'heure du souper mettait déjà les domestiques en mouvement. Je frémissais d'entendre la cloche qui devait nous annoncer qu'on viendrait nous chercher jusque dans nos derniers retranchemens. Il fallait reconduire Alfred hors du parc ; pouvais-je le laisser sortir seul, au risque d'être découvert? Il fallait laisser Elise livrée à sa douleur. Mon cœur s'oppressait, je me levai. Tous deux se jetèrent au-devant de moi. Dieu quel moment, ma chère Marquise ! Si vous aviez vu Elise, avec l'abandon de l'innocence, se précipiter dans les bras d'Alfred, dont je ne pouvais plus l'arracher ; si vous aviez entendu leurs cris, leurs sanglots, aussi faible que moi, vous n'eussiez pu supporter ce spectacle déchirant. Les dangers que nous faisait courir ma condescendence, purent seuls me donner la force d'user d'autorité pour séparer ces chers enfans. Je parlai fortement des risques que nous courions, et

je les menaçai de les abandonner à leur imprudence, s'ils ne voulaient pas consentir à en faire cesser le danger. Alfred effrayé de cette menace, s'arracha des bras d'Elise, et s'en fut sur la terrasse, où je le trouvai à genoux, baignant de ses larmes les marches qui conduisaient au salon que nous venions de quitter. Je pris son bras, et à la faveur d'une nuit sombre, je le conduisis sans être vu jusqu'aux travaux d'Elise. Là un signal convenu fit sortir Lucile du pavillon, où elle devait attendre Alfred une partie de la nuit. Je recommandai à Alfred de ne point parler à Lucile de ce qui s'était passé entre nous, et j'allai rejoindre Elise.

Je retrouvai cette chère enfant immobile à la même place où Alfred l'avait laissée. Je m'approchai d'elle, elle me repoussa en jetant un cri. Je me rapprochai encore, et en la pressant dans mes bras, je lui dis tout ce qui pouvait la consoler. Enfin je sentis couler ses larmes, et jugeant le moment favorable, je l'entraînai dans sa chambre où je m'enfermai avec elle, après avoir donné des ordres pour desservir le souper dont elle

et moi ne pouvions faire aucun usage. Je me dérobai ainsi aux regards curieux des domestiques qui auraient pu être étonnés du trouble, que nous n'avions ni l'une ni l'autre la force de cacher.

Pour distraire Elise, je lui demandai de me raconter tout ce qui s'était passé depuis que son amitié, et ses égards pour moi, m'avait elle-dit, l'avaient engagée à me cacher sa douleur, et ses démarches.

Ce fut le 22 Avril, me dit-elle, que pour la première fois j'ai revu Alfred. J'allais joindre Lucile. J'ignorais qu'Alfred fût là. O ma tante, quel charme j'éprouvai à sa vue ! Jamais ce doux moment ne s'effacera de mon souvenir. Il passa comme un songe; mais chaque fois encore que trop oppressée de mes douleurs, je crois ne pouvoir plus les supporter, je pense à cet instant si doux; il conserve le pouvoir de me calmer. Alfred voulut me revoir. Pour cette fois, il fallait mon consentement. En le donnant, j'aurais été coupable. Je refusai, et ne gardai pour consolation que mes souvenirs. Alfred voulait mourir, sa mort était certaine si je refu-

sais de recevoir ses lettres, et d'y répondre. O ma tante, qu'auriez-vous fait à ma place !

Pendant une heure, la chère enfant me parla avec tant de sensibilité et de candeur, que je n'eus pas la force de lui faire des reproches qui n'auraient servi qu'à troubler son innocence. Son courage à refuser de voir Alfred méritait mon indulgence, pour une correspondance que la menace d'Alfred justifiait encore. Obéir, au risque de perdre celui qu'elle aimait, n'était pas dans la nature. A l'âge d'Elise la vertu est simple comme l'innocence. L'exaltation du devoir naît presque toujours de l'orgueil ; ce n'est pas dans la pureté du premier âge qu'on est conduit par le désir de réunir les suffrages.

Je ne quittai Elise qu'à la pointe du jour, après l'avoir disposée à prendre quelque repos. Elle me promit de ne suivre que nos conseils, et de mettre sa confiance dans notre amitié pour elle. Je lui conseillai de voir Lucile ; de la prévenir que toute correspondance avec Alfred avait cessé. Que l'on travaillait à obtenir son pardon, et qu'il ne

fallait rien faire qui pût nuire aux demarches que l'on faisait à ce sujet. Alfred d'après mes conseils a dit la même chose à Lucile qu'Elise a vue ce matin. Lucile persuadée qu'ils sont convenus ensemble de cet arrangement, s'est retirée satisfaite. Ainsi le secret de ces chers enfans restera entre nous, ce qui m'ôte l'inquiétude que me donnait la jeunesse de Lucile, pour conduire avec prudence une affaire aussi délicate.

Elise est plus tranquille ce matin. Elle était cependant trop fatiguée pour pouvoir vous écrire d'aussi longs détails. Ne voulant pas vous laisser ignorer notre position présente, je me suis chargée de vous en instruire.

Adieu, chère Marquise. Elise et moi, nous vous embrassons bien tendrement.

LETTRE CVI.

MR. DUMÉNIL A MR. DE COULANGES.

Au Château de Key. . . . .
le 24 Juillet 17..

J'AI reçu au château de Néraque une lettre de l'abbé qui m'annonçait qu'Alfred allait partir pour Paris, qu'il allait y joindre l'ambassadeur, et passer avec lui en Angleterre vers les premiers jours du mois prochain. Je me suis rendu à Bordeaux, où mon premier soin a été de voir le Comte de Boransac, et de témoigner à Alfred tout l'intérêt que devait m'inspirer le fils de mon plus ancien ami. Nous avons été contens les uns des autres; du moins je l'espère. Je n'ai rien négligé pour encourager Alfred à se bien conduire, et je sais par l'abbé Aimery que le Comte m'a su gré de ma démarche. J'ai fait sentir au jeune homme l'importance du poste qu'il va remplir, et l'avantage qu'il trouverait à se distinguer dès ses pre-

miers pas dans une carrière aussi honorable. Mon amitié pour le Comte exigeait sans doute que je fisse usage de mon pouvoir, dans une occasion décisive pour le sort de son fils. Si l'espoir d'obtenir mon indulgence sur ses erreurs passées le fait travailler avec plus de soin à mériter la réputation qu'on le met à même d'acquérir, j'aurai fait une bonne action qui m'aura acquité envers l'amitié. L'absence d'Alfred que je prévois devoir être longue, m'a rendu cette démarche facile. Je n'ai plus à craindre d'être tourmenté. Je puis attendre en paix le moment où Alfred sera formé par l'expérience, que quelques années de plus, que les affaires, les voyages, et les événemens doivent lui donner. Je pourrai alors sans trouble ni injustice prendre le parti qui me conviendra, en refusant, ou en acceptant son alliance. D'après ces considérations, je lui ai laissé l'espérance d'être l'époux de ma fille, puisque ma parole n'en tient pas moins au même résultat.

Me voilà d'après vos propres expressions, mon cher Coulanges, dans la *juste mesure des circonstances.* Je ne suis plus, heureuse-

ment, dans le cas *d'exagérer la faute*, ni *d'outre-passer la mesure de la punition.* Alfred placé de manière à se bien conduire, sera lui-même l'artisan de sa bonne ou mauvaise fortune.

J'ai passé chez vous pendant les deux jours que j'ai resté à Bordeaux. Vos gens n'ont pu m'instruire de votre marche, que je n'ai apprise qu'ici où votre lettre m'attendait.

Vous voilà donc pour plus d'un mois chez de bonnes gens, qui *vous traitent si bien, que vous ne prévoyez pas le moment où vous pourrez les quitter. La reconnaissance vous retient près d'eux*, me dites-vous ? La reconnaissance ? Ne vous trompez-vous pas, mon jeune ami ? Ne serait-ce pas la prudence qui vous y retient, dans le seul but de vous éloigner d'ici ? Eh bien, soit, prenez tout le tems de la réflexion ; mais ne me privez pas d'un ami dont la société me convient plus que celle de tout autre ; d'un ami qui a augmenté mon estime en refusant d'être mon gendre. Les motifs de son refus, la sagesse de sa conduite justifient mes sentimens pour lui. Je dois espérer que supérieur

au danger, il cessera de le redouter, et qu'il ne refusera pas de se livrer à l'amitié, tandis que la position reste à peu près la même. Il peut encore arriver des circonstances qui rendent sa présence nécessaire pour aider de ses conseils, s'il ne fait partager ses sentimens.

J'ai trouvé ma fille un peu souffrante ; cependant je n'ai point d'inquiétude. Sa beauté, sa fraîcheur me rassurent. On ne peut être bien malade avec ce teint-là. Ma sœur m'a dit que la chère enfant avait eu deux accès de fièvre pendant mon absence ; je ne lui en ai pas trouvé à mon retour. Elise ne pouvant ignorer encore long-tems le départ d'Alfred, j'en ai parlé ce matin au déjeuner, sans regarder Elise, pour ne la pas troubler. J'ai loué le parti qu'avait pris le Comte de Boransac, et dans ma conversation, j'ai parlé de tous d'une manière amicale. Ma sœur en a profité pour faire l'éloge d'Alfred. Je ne l'ai pas désapprouvée, je me suis contenté de placer mes espérances dans sa conduite future.

Adieu, mon cher et prudent ami. J'espère que *la reconnaissance* vous dira aussi

un petit mot en faveur de mes sentimens pour vous, et qu'elle vous ramenera bientôt ici.

LETTRE CVII.

FERDINAND A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 29 Juillet, 17..

ALFRED nous quitte après-demain. Il part pour Paris. Il vous verra, ma chère sœur, et il satisfera votre curieuse amitié. L'espoir commença à renaître dans mon âme, dès que l'abbé forma le projet d'aller annoncer lui-même à M. Duménil ce que vous m'appreniez de la mort du Prince Orsinelli, et qu'il fut décidé qu'il lui parlerait en même tems de la demande que le Comte avait faite pour que son fils suivît l'ambassadeur en Angleterre. Cette démarche de l'abbé a réussi comme je l'avais espéré. M. Duménil content du départ d'Alfred, s'est extrêmement radouci ; et si l'abbé n'a pu obtenir de lui la permission qu'Alfred avant son départ vît Elise, il en a du moins arra-

ché la promesse qu'il viendrait à Bordeaux recevoir les adieux d'Alfred. M. Duménil a fait cette démarche de fort bonne grace. Il a mis tant de douceur dans ses conseils, tant d'aménité dans sa conduite, que le Comte a oublié le passé, pour se livrer à l'espérance de voir son fils, à son retour d'Angleterre, l'heureux époux d'Elise. Nous sommes enfin replacés dans un état de calme qui naît de l'accord entre les deux partis par la démarche de M. Duménil. Je pense que Mde. de Pressange est la divinité bienfaisante, qui aura conduit toute l'affaire. M. de Coulanges n'est plus à Key.. M. Duménil s'est rendu à Bordeaux pour voir Alfred, et pour l'encourager. Mde. de Pressange peut seule, ce me semble, avoir produit cet heureux changement. Quoiqu'il en soit, nous sommes tous contens. L'air hautain, contraint et triste ne paraît plus que sur le front des Granval et Belval, dont je vais vous parler, laissant à Alfred le soin de vous conter son dernier voyage à Key...., son entrevue avec Elise, et le rôle qu'a joué dans cette occasion la plus sensible, comme la plus charmante des tantes.

Mde. de Granval, et les Belval triomphaient déjà ; la victoire était au moment de se déclarer pour le plus adroit de nos ennemis, et la chère Elise allait être perdue pour Alfred, lorsque la mille fois bien venue nomination est arrivée. Le bonheur d'Elise, ma chère Adèle, sera la récompense de votre zèle, et pour ma part je n'oublierai jamais les obligations que vous aura Alfred.

Aussitôt que la nouvelle fut arrivée, j'allai voir Alfred pour le préparer à l'apprendre, et le disposer à la trouver heureuse. Obligé de consentir à ce qu'il allât faire ses adieux à Elise, j'eus soin de m'assurer de l'absence de M. Duménil. De son côté, l'abbé écrivit au château de Néraque, où était M. Duménil, pour lui annoncer, comme ils en étaient convenus, le départ d'Alfred. M. Duménil, fidèle à sa parole, se rendit à Bordeaux. Je préparai le Comte à bien recevoir la visite de M. Duménil qui l'annonçait d'une manière amicale dans sa réponse à l'abbé. J'allai ensuite surveiller l'ennemi pour l'empêcher de troubler nos opérations. La présidente et les Belval ne furent instruits du depart d'Alfred, qu'après

que l'accord fut rétabli entre nous. J'espérais que M. Duménil, en décourageant nos adversaires, ralentirait au moins leurs attaques.

Le jour même où M. Duménil retourna à Key...., je me fis une joie maligne d'aller annoncer à la présidente le départ d'Alfred, et la nouvelle conduite du futur beau-père. Mais soit qu'elle en fût instruite, ou qu'elle fût assez maîtresse d'elle pour cacher la véritable impression qu'elle recevait, elle me montra tant de satisfaction, qu'il ne me resta que la honte d'avoir affaire à plus forte partie que moi.

Les femmes habituées dès l'enfance à se contraindre, en profitent souvent dans le courant de la vie, pour nous tromper sur leurs véritables sentimens. La présidente disposée par la nature à seconder l'éducation féminine, sut cacher sa peine en se réjouissant de celle de Mlle. de Belval. Elle m'en parla en termes qui ne décelaient ni jalousie, ni crainte personnelle, mais qui exprimaient un intérêt pour Elise, auquel le plaisir de la voir encore une fois séparée d'Alfred donnait le vernis d'un sentiment. Notre

lutte de tromperie dura sans que je pusse en retirer aucun avantage jusqu'à l'heure du spectacle. La présidente fut à la comédie où je la laissai. J'étais pressé de juger si Mlle. de Belval était née avec d'aussi heureuses dispositions qu'elle, pour tirer parti de sa position.

Je trouvai Mlle. de Belval entourée d'une jeunesse brillante. Les bons mots, les phrases spirituellement insignifiantes, ces jolis *riens* dont on fait la base de la conversation, quand l'heure de médire n'est pas encore venue, occupaient une douzaine de jeunes personnes des deux sexes, lorsqu'on m'annonça dans le salon. Tous parlèrent à la fois, pour me demander mon sentiment sur ce qu'on venait de dire. Ne sachant auquel répondre, je fus tiré d'embarras par Mlle. de Belval, qui prit la peine de placer à leur rang les différentes questions de chacun. J'y satisfis de mon mieux. En reconnaissance du soin qu'avait pris Mlle. de Belval pour faire briller mon esprit, je préparai à sa sensibilité ou à sa prudence une occasion non moins favorable de se faire valoir.

Vous êtes ce soir d'une gaîté charmante,

lui dis-je à demi-voix. Serait-ce l'effet d'un doux pressentiment du bonheur de vos amis; ou bien êtes-vous instruite du départ d'Alfred qui vient d'être nommé pour suivre l'Ambassadeur à la Cour de St. James? C'est un voyage charmant pour lui ; sa nomination commence son bonheur, elle nous a presque raccommodés avec M. Duménil. Vous saviez peut-être tout cela? et je trouve en vous l'effet que produit sur un bon cœur le bonheur de ceux qu'on aime.

La tête de Méduse n'eût pas eu plus de pouvoir que le peu de mots que je venais de prononcer. La pauvre fille devint tellement immobile, que si elle n'eût pas rougi et pâli tour à tour, j'aurais craint d'avoir métamorphosé en statue la plus sémillante de nos belles. Je ne savais pas, me répondit-elle enfin d'une voix émue. . . . Faisant ensuite un effort pour étouffer au passage un indiscret soupir, j'ignorais, ajouta-t-elle, j'ignorais, Monsieur, d'aussi bonnes nouvelles. Mon père en sera bien satisfait. Il est trop attaché à Messieurs de Boransac pour ne pas prendre un grand intérêt à tout ce qui les regarde.

Dès ce moment il se forma dans le salon deux sociétés distinctes. Le ton brillant et léger, les propos aimables continuèrent sans qu'on eût l'air de faire attention au changement d'humeur de Mlle. de Belval. Tout le monde s'éloignant de nous, plutôt par instinct que par égards, on laissa Mlle de Belval à ses réflexions. Je m'approchai d'elle pour lui tenir compagnie. Je lui parlai un moment sur le même sujet; mais voyant à son émotion, et à quelques larmes qui roulaient dans ses yeux, que je l'exposais à se trahir, je cessai de la tourmenter. Trop galant homme pour battre un ennemi à terre, je sentis mon âme s'ouvrir à la pitié. Je me laissai toucher, en réfléchissant qu'entraînée par les désirs de son père pour une telle alliance, cette pauvre fille, en se livrant à une flatteuse illusion, était sans doute la moins coupable envers Elise. J'étais au moment de chercher à la consoler, lorsque son père arriva. Je lui en laissai le soin, après lui avoir appris la bonne nouvelle.

Depuis ce jour Mlle. de Belval n'a porté dans nos soirées que de la tristesse, la Présidente une hauteur affectée, et M. de Belval

un ton d'humeur qui pourrait déplaire au Comte, s'il avait le tems de s'en occuper; mais il ne songe qu'au plaisir de parler de la place qu'a obtenue son fils, sans remarquer les différentes impressions qu'il cause. Alfred occupé d'Elise, occupé des préparatifs de son départ, ne reste que des instans avec nous. En attendant, je profite des soins de la Présidente. Déterminée sans doute à reparer ses torts envers moi, elle croit d'une mauvaise politique d'attendre le départ d'Alfred, pour s'occuper de me les faire oublier.

Ce que je vous mande, ma chère Adèle, et ce qu'Alfred vous dira, vous mettra au fait de tout ce qui nous regarde. Alfred ne vous parlera peut-être pas de la Présidente, ni de Mlle. de Belval; j'ignore à ce sujet jusqu'à quel point il a porté ses remarques. Nous en avons peu parlé ensemble. Je ne me suis permis de flatter son amour-propre que du côté de Mlle. de Belval. Etant par sa position, la seule qui puisse rivaliser avec Elise, elle a été aussi la seule que j'aie présentée à Alfred comme un objet dont il fallait se méfier. Aujourd'hui que nos affaires sont dans un meilleur train, il est inutile

inutile de lui parler de ces deux femmes. J'aime autant, ma chère sœur, que le secret du rôle qu'a joué l'une d'elles reste entre nous.

Adieu, ma chère Adèle. Mes plus tendres hommages à votre époux.

LETTRE CVIII.

ALFRED A MDE. DE PRESSANGE.

Bordeaux le 30 *Juillet* 17..

JE pars demain à la pointe du jour. Je pars sans avoir revu Elise. Je n'ai fait aucune tentative pour me procurer un bonheur si doux. Fidèle à ma parole, j'ai fait, pour mériter votre estime, le plus cruel sacrifice. Je vais donc encore me séparer de tout ce qui m'est cher! Vous, la plus sensible comme la plus respectable des femmes, vous qu'aux jours de mon bonheur j'osai tant de fois nommer ma tante, permettez qu'en vous conservant un nom qui me paraît si doux, j'use des droits que mon amour me donne.

Que votre amitié reçoive le serment que je fais de ne vivre que pour Elise.

Ma tante, veillez sur ma femme, mon amie, mon Elise. Qu'elle reçoive de vos mains la lettre que je joins ici pour elle. Dites à celle qui m'est si chère, de conserver l'espoir d'un plus doux avenir, dites-lui bien que son Alfred sera son époux, dites-lui qu'il saura la mériter.

J'ai vu M. Duménil, il est venu chez mon père. Cette démarche, en satisfaisant l'amitié, a consolé l'amour; elle a fait renaître l'espérance dans mon cœur. M. Duménil et mon père sont d'accord, la confiance s'est rétablie entr'eux. Ainsi malgré le chagrin qui m'accable dans ce moment, je ne puis me dissimuler que ma situation est meilleure, et passe même mon espérance. On m'a dit, on m'a répété que mon sort dépendait absolument de ma conduite. Pourrais-je trouver une entreprise difficile quand Elise doit en être le prix? Oui, ma tante, je mériterai, j'obtiendrai Elise. Mais partir sans la revoir. . . . . quel affreux supplice!

Adieu, ma très-chère tante, adieu. Conservez-moi mon Elise, et je vous devrai plus que la vie.

LETTRE CIX.

(Incluse dans la précédente.)

ALFRED A ELISE.

Bordeaux le 30 *Juillet* 17 . .

OH ! mon Elise, qu'ils ont été pénibles, les derniers jours que je viens de passer à combattre le désir de vous voir ! et demain.... demain, je m'éloignerai de vous !

Adieu, ma tendre amie, adieu. Mon cœur est déchiré ; il faut donc encore supporter un siècle de tourmens ! Dans quel état je vous ai laissée ! Sans le billet consolant que j'ai reçu de vous, il m'eût été impossible de tenir ma promesse. Je retournais à Key.... J'allais encore commettre une imprudence. Vous voyez, ma chère Elise, que vos soins me sont nécessaires. Tâchez d'adoucir ma situation ; pour moi je songerai à tout moment que notre bonheur va dépendre de m conduite.

A votre retour vous serez l'époux d'Elise, m'a répété notre chère tante dans la dernière soirée que j'ai passée près de vous. Je vous serrai dans mes bras, je vous pressai contre mon cœur. Oh ! mon Elise ! il palpite encore de ces souvenirs, ce cœur où seule vous régnez. Votre tante témoin de notre douleur, ne savait pas qu'au milieu méme de nos larmes, j'éprouvais une impression céleste.

C'est une consolation pour moi, que cette bonne tante soit devenue la dépositaire de notre secret ; mon cœur est moins oppressé, lorsque je pense qu'elle partagera votre douleur, et qu'elle pourra l'adoucir.

Mais il faut partir ! il faut s'éloigner de vous ! Il faut que je mette mon espoir dans une longue et douloureuse séparation. La conduite que vient de tenir votre père, la satisfaction qu'il a temoignée du parti que je prends, les moyens qui me sont offerts d'acquerir son estime ; tout cela m'est présenté comme des motifs d'espérance, voilà ce que l'on ne cesse de me répéter, ce que j'ai besoin de croire, ce qu'il faut que vous pensiez pour me faire supporter ma douleur.

Adieu, mon Elise, adieu. Demain lorsque vous lirez cette lettre, je m'éloignerai avec vitesse des lieux qui nous ont vu naître. Oh ! cruel voyage, dans lequel il faut cependant mettre toute mon espérance.

LETTRE CX.

Elise a la Marquise de Lonel.

Au Château de Key....le 12 *Août* 17..

Vous l'avez vu, vous avez vu mon Alfred ! Il vous a raconté tout ce que ma tante vous avait écrit. Ce que vous saviez déjà vous a intéressée de nouveau par les expressions touchantes, par le sentiment qu'Alfred a mis dans son récit. Oh ! je le crois. Mais que vous êtes bonne, mon Adèle, de m'avoir écrit tout cela le jour même où vous avez vu Alfred. Je vous remercie de tout mon cœur de votre attention. Votre lettre a fait mon bonheur. J'en ai fait part à ma tante, j'en ai remarqué

toutes les expressions, je l'ai relue mille fois. Les témoignages de votre amitié, ceux que ma tante me donne de la sienne, sont ma seule consolation. Vous avez soin l'une et l'autre de m'entourer de vos sentimens, pour adoucir l'amertume de mon cœur, et vous avez réussi à y faire renaître l'espérance.

Depuis le jour où ma tante a surpris mon secret, elle n'a cessé de me donner des motifs d'espérance. Elle m'assure, et il faut bien le croire, que le voyage d'Alfred est la cause du changement de mon père. Il a parlé d'Alfred avec intérêt ; il espère, a-t-il dit, qu'il profitera de cette occasion de se distinguer et de mériter Elise. Ah ! si je pouvais croire comme le désire ma tante, que cette séparation si cruelle me conduira au bonheur ! mais que de hasards j'ai encore à courir ! Alfred m'aime, je n'en puis douter ; mais si je n'ai pas à craindre à Londres comme à Bordeaux, les effets de son désœuvrement, n'ai-je pas à redouter qu'éloigné de moi, les distractions ne lui deviennent nécessaires ? Alfred fait pour plaire, pour réussir partout, ne peut-il pas trouver à Londres sans effort et sans peine, le bonheur

qu'ici on lui fait acheter si cher ? Lorsqu'il reste encore dans l'incertitude de pouvoir m'obtenir, ne peut-il pas se lasser de souffrir pour moi ? Il est si facile d'aimer Alfred, si difficile de s'en défendre....Je ne puis achever ; je vous affligerais Adèle, et je manquerais à la parole que j'ai donnée à ma tante, à qui j'ai promis de ne vous parler que de mes espérances.

Je puis aujourd'hui jouir sans trouble des conseils et des consolations de cette charmante femme. Ma correspondance secrette avec Alfred pourrait seule la tourmenter, si la nouvelle conduite de mon père n'avait levé tous ses scrupules. Ma tante persuadée qu'Alfred sera mon époux, se flatte même de ne point tarder à obtenir de mon père la permission pour moi d'écrire à Alfred, et de recevoir ses lettres.

Le 13 *Août.*

Ferdinand est venu à l'heure du dîner. Mon père l'a fort bien reçu. Mon étonnement ne peut s'exprimer, lorsqu'en entrant, Ferdinand a fait les excuses du Comte de

Boransac, qui l'avait chargé de dire à mon père qu'il ne pourrait venir ici que demain. Je suis restée petrifiée à ces douces paroles. Mes yeux fixés sur Ferdinand devaient décéler mon trouble ; mon père heureusement est sorti un moment du salon. Ferdinand en a profité pour me dire que d'après ses conseils, le Comte avait écrit pour demander de venir passer quelques jours avec nous, ayant pris pour prétexte le désir de se trouver ici pour ma fête ; que mon père avait accepté cette demande d'une manière amicale ; que le Comte ayant été retenu à Bordeaux pour la journée, il était venu lui, pour m'annoncer cette visite.

A dîner mon père a été sérieux, mais il a mis un ton aimable et doux à tout ce qu'il a dit. Les saillies de Ferdinand l'ont fait rire plusieurs fois ; ma tante et moi, nous avions presque l'air d'être heureuses. Je me suis bien vite échappée pour venir vous apprendre ce que je crois pouvoir appeler la bonne nouvelle. Demain plusieurs personnes doivent venir ici pour y passer le reste du mois, et lorsque je songe que le Comte de Boransac sera du nombre de

ces personnes-là, mon cœur palpite de joie. Il me semble qu'il vient ouvrir les portes de la maison à Alfred.

Adieu, ma chère Adèle. Je retourne bien vite au salon pour que mon père ne s'apperçoive pas de mon absence. Je veux passer la soirée à m'occuper de lui ; il mérite ce témoignage de ma reconnaissance. Adieu encore une fois, chère Adèle. Il me semble que d'aujourd'hui seulement je suis sur la route du bonheur. Le voyage sera-t-il long ? Sera-t-il pénible ? Voilà ce que je ne puis juger. Qui m'eût dit que je devrais au départ d'Alfred le commencement de mes espérances !

FIN DU TROISIEME VOLUME.